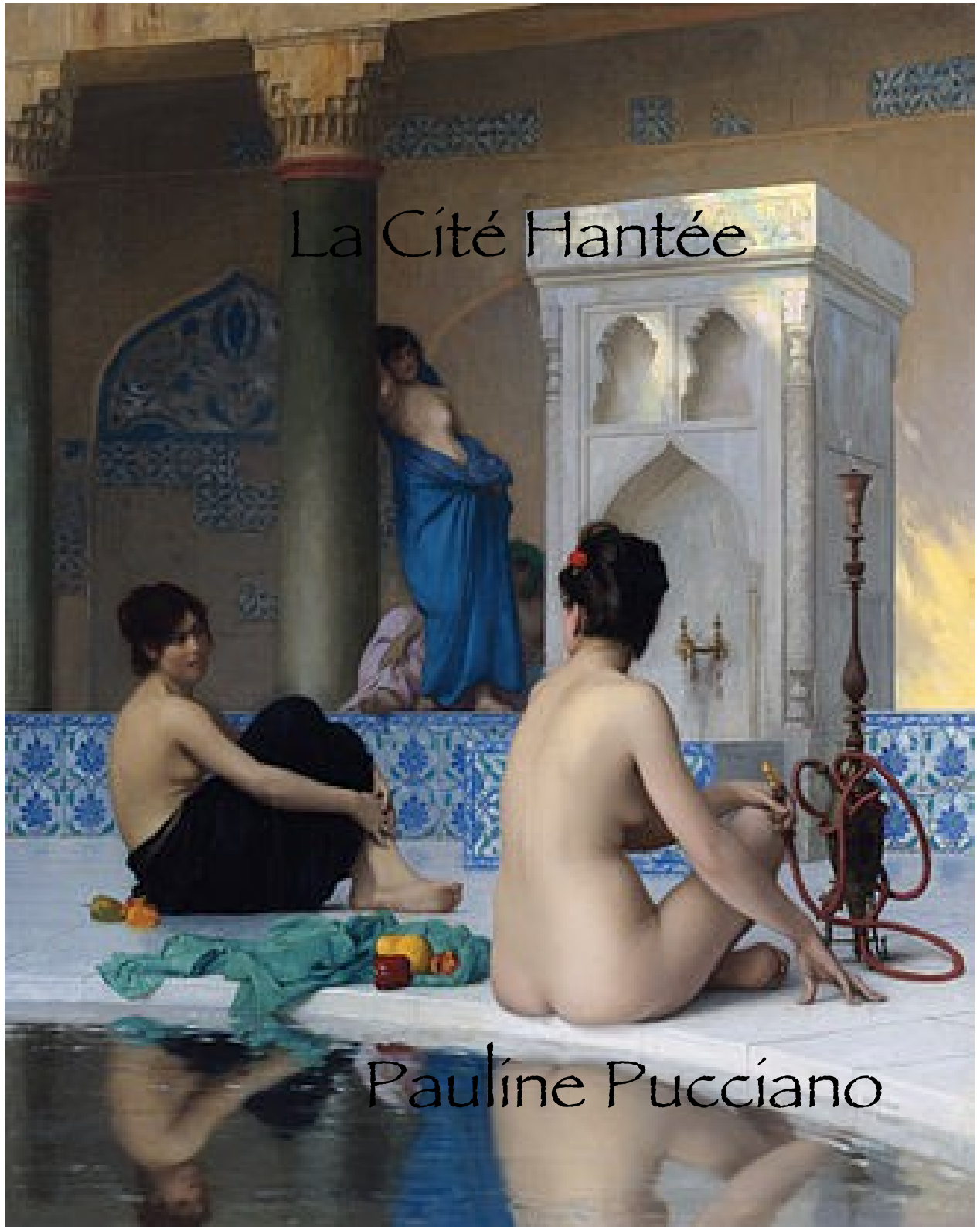


La Cité d'Albâtre, tome 2 :



PARTIE 1 : REVEILS

Chapitre 1 : *La Nuit Fertile*

Le Théâtre Aquatique avait été conçu pour que tous les spectateurs, où qu'ils fussent, profitent pleinement du spectacle. Certains d'entre eux se trouvaient, à ciel ouvert, au même niveau que la scène circulaire, entourée d'un bassin miroitant qui paraissait infusé de flammes par les reflets des torches disposées à ras du sol. D'autres se tenaient en hauteur, sur des sortes d'escaliers monumentaux, qui ne menaient à rien, et sur les marches desquelles on se tenait assis. D'autres encore admiraient la scène du dessus, par les terrasses du théâtre. L'une d'elles, à deux mètres à peine de hauteur, offrait par son arc de cercle l'une des vues les plus panoramiques : elle était réservée aux spectateurs mobiles, qui souhaitaient changer d'angle de vue et se promener à loisir autour de la scène. Le bâtiment en lui-même était creux, comme un coquillage ourlé protégeant son centre - les escaliers et les terrasses ne desservaient rien d'autre que la scène, joyau central de pierre, de feu et d'eau.

La magie du théâtre commençait en effet bien avant l'arrivée des acteurs et des musiciens. Les représentations, toujours choisies en période de lune pleine, commençaient à son lever; le clair de lune, les vasques et les torches innombrables illuminaient les colonnes ouvragées, certaines debout, d'autres couchées, qui constituaient l'unique et éternel décor. Le mystère de la nuit les transformait tantôt en arbres, tantôt en portes, tantôt en trônes. Par un ingénieux système de souterrains, les acteurs apparaissaient et disparaissent par des portes dérobées dans l'albâtre des colonnes, et aucun d'eux ne franchissait jamais le bassin d'eau qui entourait la scène.

Cette nuit, on jouait *La Nuit Fertile*, un poème épique qui connaissait un vif succès depuis plusieurs semaines. Les natifs de Ville-Basse s'y pressaient particulièrement, certains depuis plusieurs soirs - grisés par les grands sentiments autant que par la

musique des mots, le clair de lune et la beauté profonde, et si impressionnante, des nuits parfumées d'Albâtre. L'intrigue de la pièce était fort simple, et se contentait de romancer à l'extrême la récente histoire de la Cité : l'héroïne, interprétée ce soir par Daphnaé, s'appelait Alucia; elle avait mené la Révolution avec son amant, et, alors que le peuple (figuré par des silhouettes dansantes derrière les colonnes) se réjouissait et la choisissait pour régner, elle se tenait seule, agenouillée, au bord de l'eau où son amant venait de se noyer, et déclamait son deuil, au son mélancolique d'un luth invisible.

*Alors que mille voix m'acclament et m'emportent,
Et répètent mon nom par joyeuses cohortes,
Je m'enfuis un instant, silencieuse, et je prie
Au bord de cette eau noire où je perdis ta vie.*

L'actrice était, assurément, beaucoup plus belle que ne l'était Aelenor - plus grande, plus ondulante, le regard plus brillant, et la voix plus tremblante, mais l'adhésion qu'elle recevait chaque soir du public ne lui appartenait pas entièrement.

*Je me souviens des jours heureux qui ne sont plus,
Des espoirs lumineux, des radieux débuts,
Des éclats colorés de nos vives querelles...
Mais entends..*

« Alucia ! »

le peuple qui m'appelle...

C'était le final - l'héroïne se relevait avec difficulté, dans un crescendo musical où le luth était progressivement accompagné des autres instruments, et, après avoir plongé sa main dans l'eau en guise d'adieu, elle se retournait résolument vers le peuple qui l'acclamait.

Les acclamations jouées se confondaient alors avec les acclamations réelles des spectateurs, et Daphnaé, royale, s'inclinait jusqu'à terre, et savourait jusqu'à l'étourdissement les pétales de fleurs qui neigeaient sur sa personne, ainsi que les sifflets graves - elle flottait ainsi, entre deux mondes, seul objet de l'adulation de la foule, se sentant infiniment belle et puissante, au centre de son cercle magique - et puis, presque chaque soir, l'un des spectateurs gâchait tout en criant le nom d'Aelenor - ou, pire - son titre ridicule de « mère de la révolution ». Alors elle ouvrait les yeux, et tout se remettait à sa juste place. La moitié au moins de l'admiration publique ne lui était pas réellement destinée; elle n'était qu'un vecteur, une incarnation passagère, tandis que l'Autre, qui n'avait pas même daigné venir voir le spectacle, jouissait d'une faveur qui ne faiblissait pas.

Aussi, bien que cette pièce lui eût apporté un succès sans précédent, elle comptait avec impatience les jours qui la séparaient de la *dernière*. *La Nuit Fertile*, tout bien considéré, lui portait sur les nerfs.

CHAPITRE 2 : LA TERRASSE DU CHANCELIER

- Vous vous souvenez? C'est ici que tout a commencé.
- Comment aurais-je pu l'oublier?

C'était bien le même point de vue splendide, qu'elle avait cru ne jamais plus revoir, cinq ans auparavant. Comme alors, la Cité s'étagait, blanche et gracieuse, en contrebas ; cependant, quelques détails avaient changé. A la place du Canal-Frontière, désormais asséché, coulait une verte promenade arborée ; les « Marches », cette grande place vide qui jadis accentuait encore la séparation entre les deux parties d'Albâtre, étaient maintenant construites ; des bâtiments blancs, modestes mais d'une ligne pure, et tous en albâtre, formaient de nouvelles rues, et dessinaient même une place ovale, bordée de commerces, où une population particulièrement métissée s'était récemment installée.

- Où sont passés vos oiseaux-légende?
- La femelle est morte peu avant la révolution. Le mâle quant à lui ne s'est pas adapté à sa nouvelle existence.
- Il semble que vous ayez été plus résilient que lui...

Les deux personnages se fixèrent un moment. Aelenor regretta presque sa remarque ironique, car elle ne se sentait pas d'animosité particulière envers le vieil homme qu'elle avait un jour affronté.

- Vous vous souvenez? Vous m'aviez prédit une chute dont je ne me relèverais pas...
- Et vous nous avez tous emportés dans cette chute.
- Albâtre n'est pas tombée, Chancelier, et vous le savez pertinemment. Elle se renforce de jour en jour.

- Vous me gratifiez d'un titre obsolète, Aelenor. Appelez-moi simplement Ruben, car je ne suis plus Chancelier de la Haute-Ecole. D'ailleurs, je suis curieux de savoir ce qui vous a portée à solliciter cet entretien. En quoi pourrais-je bien vous être utile?

Aelenor prit une profonde inspiration, et désigna son fils Artus , qui jouait tranquillement à quelques mètres d'eux – il se parlait à lui-même, et paraissait absorbé dans une activité complexe et incompréhensible, tout occupé de choses invisibles. Les papillons rouges, qui voletaient partout dans la ville, le nimbaient de leurs nuées changeantes, presque comme s'il était l'un des leurs.

- Je fais appel à votre intelligence, que j'ai toujours estimée, et à votre expérience des enfants, que je ne possède guère.
- A propos de votre fils?
- Oui. Il vient d'avoir trois ans. Il est né la nuit de la révolution.
- Certes, tous les citoyens d'Albâtre connaissent ce détail. Il fait partie du mythe.

« Ce que les citoyens ignorent, songea Aelenor, c'est que j'ai accouché de deux fils, et que mon frère m'a volé le premier. »

- C'est un enfant très particulier, reprit Aelenor. Il a des compagnons et des ennemis imaginaires. Il parle d'un frère sous la terre, et d'un fantôme dans la ville qui cherche à faire le mal. Il prononce des phrases étranges, qu'il refuse d'expliquer ensuite.
- Des phrases de quel genre?
- Ce matin, il a salué l'Est, comme tous les matins ; il m'a regardée gravement et m'a dit : « La mort de mon père est un rideau. » Il y a quelques jours, nous avons assisté à une rixe entre un « haut » et un « bas » citoyen. Il m'a dit : « Ces hommes se battent parce qu'ils ne jouent pas au même jeu. » En venant vous voir, il m'a dit : « La mère est folle, si elle a besoin des yeux d'un autre pour voir son enfant. » Je crois qu'il parlait de vous, de moi, de ma décision de vous parler de lui.

- Y a-t-il autre chose?
- Oui. C'est délicat. Je crois... je n'en suis pas sûre, mais je crois qu'il utilise l'Esprit.

Le Chancelier Ruben ne put réprimer un mouvement de vif intérêt.

- C'est impossible.

Aelenor le dévisagea.

- Vous étiez très doué pour l'Esprit, Ruben. Tout comme moi.
- Et?
- N'avez-vous jamais ressenti, depuis trois ans, de frémissement dans votre pierre frontale?
- Si cela avait été le cas, je ne le crierais certainement pas sur les toits, ma chère. L'utilisation de l'Esprit a été interdite. Par vos amis.
- Je sais cela. Je ne cherche pas à vous piéger.
- Vraiment?
- Pourquoi le ferais-je?
- Parce que vous me devez une cicatrice sur votre joue gauche. Parce que je symbolise toute la résistance de la noblesse à votre aventure populaire.
- Vous êtes vaincu, Chancelier, et je ne suis pas si coquette.
- Je suppose que vous avez, vous même, ressenti les frémissements que vous me décrivez?
- Oui. A plusieurs reprises, et de plus en plus fréquemment ces derniers mois. Surtout dans des situations où son utilisation était instinctive : pour compter, pour maîtriser la douleur, pour réguler la tension.
- Qu'en concluez-vous?
- Que je ne dois pas être la seule. Et que cette question doit être débattue si la chose est avérée. Mais, encore une fois, c'est à propos d'Artus que je viens vous voir. Je

l'ai entendu utiliser le Verbe pour convaincre ses interlocuteurs. Je l'ai vu utiliser l'Esprit pour rendre un geste plus précis.

- Comment pouvez-vous en être sûre? Il n'a pas de pierre frontale.
- C'est la raison pour laquelle je vous l'ai amené.
- Pour que je vous donne mon avis d'expert sur la question?
- Exactement.

Le Chancelier Ruben prit à son tour une profonde inspiration. Il n'était pas dans ses habitudes de prendre ses décisions à la légère, et il y avait là une grande quantité de paramètres à soupeser. D'abord, il fallait être sûr qu'elle ignorait la vérité concernant le pacte de mort qu'il avait scellé avec Sornar. Il se félicitait de la discrétion prudente avec laquelle il avait agi ; nul autre que lui, et le Maître des Ombres, ne connaissait l'existence de la liste de noms de ceux que le Chancelier avait voulu voir morts. Liste au sommet de laquelle se trouvaient les noms d'Aelenor et de Keller – le Chancelier n'avait jamais su pourquoi Sornar n'avait pas honoré cette partie du contrat, et ne le saurait probablement jamais, car le Maître des Ombres avait totalement disparu. Il était donc probable qu'elle ne nourrît à son encontre aucun soupçon particulier – mais si l'Esprit revenait dans la partie, le risque d'être découvert ne resurgirait-il pas? Il valait peut-être mieux oeuvrer pour maintenir longtemps proscrite l'utilisation de l'Esprit... D'un autre côté, cette abstinence ôtait tout le sel de la vie ; et il s'ennuyait tellement, ces derniers temps... Il jeta les yeux machinalement sur le petit Artus.

Il semblait avoir fini ses jeux mystérieux, et regardait le panorama avec la gravité d'un sage en méditation. Sans raison apparente, l'enfant tourna la tête vers le Chancelier, posément, et fixa son regard sur lui. Il était encore un tout petit enfant ; ses traits encore indéterminés n'exprimaient que la fragilité et la douceur - ses cheveux longs et soyeux semblaient faits de duvet, sa peau était potelée comme celle d'un bébé, et ses mouvements patauds rappelaient sans cesse son immaturité. Et pourtant, ses yeux fixes,

graves, paraissaient vous sonder comme ceux d'un vieillard. Le Chancelier se sentit à la fois intrigué et déstabilisé, et laissa l'enfant se lever et venir à lui sans dire un mot.

« Ne fais plus de mal à ma mère » dit l'enfant.

-Artus, gronda Aelenor. Il est très grossier de suggérer que...

- Il a compris, se défendit l'enfant. Nous serons amis.

Ruben sentit une perle de sueur froide couler le long de sa tempe. Il s'entendit répondre sur un ton patelin :

- Nous serons amis, jeune Artus. Et tu me livreras les secrets de ton esprit...

L'enfant parut n'écouter qu'à peine la réponse, et s'enfuit en courant, à la poursuite des papillons, qui, à cette heure précédant le crépuscule, s'agitaient particulièrement.

- Vous comprenez mieux ma démarche? demanda Aelenor.

L'ancien Chancelier, à qui elle s'adressait comme à un précepteur, sourit.

- Vous envisagez de me le confier pendant quelque temps?

- Quelques heures par jour, si ça ne vous dérange pas, le temps que vous vous fassiez une opinion.

- Qu'attendez-vous de moi?

- Des conseils, je suppose. Je ne suis pas très sûre de savoir comment l'élever.

- Votre humilité me surprend, je dois l'avouer. Parmi tout ce que vous avez vécu, qu'est-ce qui a eu finalement raison de votre orgueil?

Elle réfléchit.

- De rencontrer des gens qui n'en avaient pas.

- On raconte que vous avez passé quelque temps chez les Spiritualistes?

- En effet.

- Je serais curieux d'entendre cette histoire.

Aelenor ne répondit pas, et appela Artus, qui se précipita vers elle et l'embrassa comme si elle lui avait manqué pendant une longue absence. Elle oublia un instant le Chancelier

dans cette effusion, et le vieil homme la vit se transformer sous ses yeux et sourire à son fils, sans qu'il fût besoin d'aucun mot pour comprendre la nature exclusive et passionnelle de leur amour mutuel. Il comprit aussi qu'elle était venue à lui en mère, et ne s'adresserait à lui qu'à travers ce prisme ; ce ne serait donc qu'à travers cette faiblesse qu'il serait possible de l'atteindre.

Après avoir fixé un rendez-vous pour le lendemain, elle prit congé de lui poliment, esquissant même un salut protocolaire ancien qui était singulièrement passé de mode, et tandis qu'elle soulevait son fils pour marcher plus vite, il les observa encore. Ils ne parlaient pas, et pourtant se mirent à rire presque au même moment, avant de disparaître à ses regards, derrière les colonnes.

L'intelligence de Ruben était une machine huilée, habituée à la tâche, et qui se mettait en marche toute seule, sans intervention particulière de sa volonté. Tout en contemplant comme il l'avait si souvent fait le paysage, il classait machinalement les informations. Aelenor nourrissait pour cet enfant une passion inquiète, dont elle l'avait fait, contre toute attente, le témoin, et dont il pourrait, avec un peu d'habileté, devenir le complice. Se rendre indispensable à l'éducation de cet enfant était une tâche à sa mesure ; et pourrait lui ouvrir de nombreux possibles. L'amitié d'Aelenor n'était pas à négliger dans cette république fantoche ; elle occupait une place au Conseil, était reçue et révérée par Aumon, elle avait l'amour du peuple, et ses prises de position publiques n'étaient somme toute pas si détestables. Ce qu'elle lui avait dit sur l'Esprit confirmait ses propres doutes ; et même s'il eût, par nature, ou par goût de l'intrigue, préféré garder cette information secrète, il comptait sur l'influence qu'il allait gagner sur elle pour porter ses propres idées auprès du gouvernement... Après tout, cette amitié, s'il prenait soin de ne pas la gâcher, pouvait le remettre en selle. Lui redonner un peu du pouvoir que ces trois dernières années lui avaient si cruellement retiré.

L'image du petit garçon lui revint. Était-ce la mère qui projetait des dons quasi-surnaturels sur son fils? Ou y avait-il là quelque chose de réel? L'enfant était intéressant, à n'en pas douter, et peut-être beaucoup plus que cela. S'il utilisait vraiment l'Esprit et le Verbe sans y avoir été entraîné, et malgré la présence des papillons, quelle sorte de pouvoir spirituel était-il destiné à posséder? N'était-il pas dès lors le levier le plus puissant, le rouage majeur de la nouvelle Albâtre? Et Aelenor venait juste de lui confier explicitement un rôle de conseiller dans son éducation. Ceci pouvait faire de lui un personnage influent – ce qui n'était à négliger ni pour lui-même, ni pour sa cause. Il s'était sali les mains pour sauver Albâtre – il ne pensait pas sans frissonner aux meurtres qu'il avait commandités, et peut-être plus encore au pouvoir qu'il avait remis entre les mains de Sornar. Il s'était sali les mains pour rien, et Albâtre avait suivi son destin malgré lui – l'occasion de revenir aux affaires, de donner un sens rétrospectif à toutes ces choses qu'il avait faites, d'oeuvrer à nouveau pour le maintien de l'ordre, du savoir, et de la noblesse, l'entêtait comme le parfum d'un vin capiteux.

On racontait tant de choses sur Aelenor, dont il n'avait jamais pu discerner le bien-fondé. On disait qu'elle avait été retrouvée à moitié morte avec son fils, dans la caserne de la Guilde de l'Ombre. On disait que son propre frère l'avait violente et abandonnée là. Mais quel sens donner à ces rumeurs? Pourquoi Sornar aurait-il eu besoin d'elle cette nuit là? Pourquoi l'avoir capturée? Pourquoi ne pas l'avoir tuée? Avait-elle conclu elle aussi quelque pacte mystérieux avec lui, pour qu'il quittât la ville? Savait-elle où il se trouvait? Le besoin de savoir, chez le Chancelier, pouvait se faire presque douloureux ; et il était aiguisé en cet instant par un renouveau d'espoir. Aelenor avait bien des secrets à révéler, et, si l'idée de les lui extorquer lui paraissait le matin même extravagante et chimérique ; elle devenait d'heure en heure plus sérieuse, plus précise, et plus tentante.

C'est d'un cœur et d'un pas plus léger que Ruben traversa la terrasse de l'Université. Elle n'était plus son jardin secret ; comme tous les lieux d'exception, elle

s'était ouverte au public, et sa hauteur, sa difficulté d'accès, en avaient fait le rendez-vous idéal des amoureux de la ville. Ruben dépassa sans les regarder quelques couples enlacés, puis reprit le chemin de son palais. Il n'avait été dépossédé, pour sa part, que des trois quarts de sa demeure, et on lui avait concédé de garder une aile privative. Le patio était devenu commun aux différents locataires, et il ne s'y rendait en général que la nuit, lorsque ses voisins n'en troublaient pas la paix. Des enfants bruyants et des basses-citoyennes douteuses l'envahissaient ordinairement pendant la journée ; mais, bon an mal an, il devait reconnaître que la cohabitation avait été plus facile qu'il ne l'avait imaginé d'abord. Le plus douloureux avait sans doute été de se séparer de son serpent domestique, qui effrayait tant les enfants de Basse-Ville qu'il avait fallu se résigner à le chasser. Nombre de reptiles, ainsi bannis, avaient élu domicile dans le Jardin d'Été, où leur approvisionnement en nourriture avait fini par poser problème. Une nuit, sans que personne ne sût exactement qui en avait donné l'ordre, ils furent massacrés. Des peaux chatoyantes et moirées firent leur apparition sur les étals des commerces de la Place Ovale, et les Bas-Citoyens lancèrent la mode horrible des objets en peau de reptile. Ces nobles animaux à sang froid, symboles de l'ordre et de la beauté, étaient en train de disparaître de la Cité d'Albâtre.

Dans les rues, ce n'était plus non plus la même atmosphère sonore, ni tout à fait les mêmes parfums qu'autrefois. Des senteurs nouvelles fleurissaient dans l'air, qui pour certaines soulevaient le cœur des Natifs de Haute-Ville : fumets de viandes grillées, d'épices corsées, se mêlaient maintenant aux fragrances plus délicates des traditions nobles. On parlait plus haut ; on portait des couleurs plus vives ; on était plus nombreux, aussi, et ce paramètre était déterminant. Les habitations bruissaient de vie, les rues de passants, une rumeur diffuse, permanente, flottait dans l'air. Ce n'était pas à proprement parler désagréable ; l'impression de vivre dans un décor, dans un musée, s'était

simplement évanouie. La Cité s'était ancrée dans la terre, dans la sève, dans le sang. Et elle portait des fruits inattendus, comme ce petit Artus.

Une nuée de papillons s'engouffra dans la rue, vrombissante et erratique. Ruben les supportait encore, bien que leur désordre rouge l'agaçât, mais il avait une sainte horreur de leurs chenilles. Lentes, laborieuses, rampantes, elles avaient déjà dévoré plus de la moitié des feuillages de la Ville, et s'insinuaient partout. Leurs cocons rougeâtres se collaient au coin des fenêtres, et pendaient parfois par un fil de soie, accrochés à des branches. Le gouvernement avait proscrit leur élimination, et les contraventions étaient lourdes – une semaine de travaux d'intérêt général. L'ancien chancelier s'était fait prendre deux fois, et avait participé au chantier de la place Ovale, ainsi qu'à la couverture du nouveau Bâtiment Central. C'étaient des souvenirs particulièrement humiliants et désagréables : outre la sueur, la fatigue, la frustration de ne pas pouvoir s'aider de l'Esprit pour accomplir des efforts physiques, il avait fallu supporter d'être le moins doué, l'intellectuel aux mains gauches, qui ralentissait les autres par sa maladresse... Quelle déchéance... Mais cela ne l'empêchait pas, lorsqu'il était sûr d'être seul, d'écraser sans scrupule les petites créatures rampantes, qui lui paraissaient être des miniatures grotesques, des caricatures infâmes des reptiles d'autrefois. Leur jus immonde s'écoulait de leur corps dans un bruit de succion – et, à chaque fois, l'ancien Chancelier Ruben éprouvait à cet instant précis un sentiment, affreusement mesquin, de revanche sur l'adversité.

CHAPITRE 3 : LE CORPS DE LA VILLE

Trois ans : mille jours, mille levers de soleil au-dehors, et pas un rayon au-dedans. Joris s'appliquait à ne pas penser à la lumière. Ils étaient la Guilde de l'Ombre, et dans l'Ombre, ils se terraient. Ces trois années n'avaient pas vu beaucoup de changement... L'enfant, certes, avait grandi, et forci. Joris s'appliquait, avec une ingéniosité qui le surprenait lui-même, à trouver des moyens pour développer son corps et engourdir son esprit. Le silence était son meilleur allié ; l'enfant n'avait jamais entendu le son d'une voix humaine depuis sa naissance.

Joris communiquait avec lui par gestes ; cela semblait suffire aux tâches quotidiennes. Puis il avait inventé des systèmes complexes de musculation, adaptés à un bébé. Il accrochait à ses membres des sacs de sable, de plus en plus lourds, puis le faisait ramper, marcher, ou simplement déplacer ses bras. Il l'habitua à des températures plus que fraîches – le souterrain était perpétuellement à douze degrés – notamment en le lâchant au milieu de la rivière souterraine. Depuis qu'il avait deux ans, et qu'il comprenait mieux ce qu'on lui demandait, il le faisait grimper, aussi, casser des roches avec une masse, sauter, de plus en plus haut. Cela occupait une grande partie de sa journée. Il ne déléguait cette tâche à personne.

Les frères Sombres s'étaient repliés dans leur grotte, aussi maussades et silencieux qu'ils l'avaient toujours été. Joris maintenait l'illusion d'un entraînement, avec des exercices physiques et une méditation poussée plusieurs heures par jour. Une fois les quartiers creusés, étayés, aménagés, les canalisations fabriquées et installées, il avait fallu organiser la survie. La vie souterraine ne pouvait se passer d'un ravitaillement de l'extérieur, et il fallait que des frères Sombres sortissent régulièrement, pour chasser, pêcher, cueillir, et bientôt cultiver. Il fallait du grain pour l'hiver, et malgré les périodes de jeûne obligatoire, que même l'enfant observait, des installations permanentes dans la forêt

furent bientôt indispensables. Ces sorties vers l'extérieur, si prisées par les Frères Sombres, Joris les agitait comme des récompenses ou des punitions. Ceux qui se laissaient aller ne sortaient pas ; seuls les plus disciplinés gagnaient ce privilège. C'est ainsi qu'il parvint à garder intacte la communauté, sans tuer plus de quatre ou cinq Frères, en trois ans.

Mais lui, Joris, montrait l'exemple, et ne sortait pas. Pas plus que l'enfant. Joris se demandait tout de même s'il ne faudrait pas l'habituer à la lumière du jour, et aux éléments extérieurs. Mais il remettait cela à plus tard. Il fallait tout d'abord l'endurcir, l'habituer aux ténèbres et au silence.

C'était dans la « cathédrale » que Joris passait les heures qui lui restaient. Il avait interdit l'accès de ce sanctuaire à quiconque, et gardait pour lui cette salle souterraine immense, si haute de plafond que ses hauteurs se perdaient dans l'ombre, à peine léchées par les lueurs tremblotantes des torches qu'il accrochait aux parois du bas. Parfois, Joris projetait la lumière de sa pierre frontale dans ces sinuosités minérales, aux splendeurs silencieuses ; colonnes géantes, arches inaccessibles ouvrant d'improbables couloirs aériens, cierges tumescents jaillis du sol, larmes de pierre figées dans leur coulure, draperies écarlates, disques verdâtres, et çà et là, dans une vasque d'une transparence céleste, dans la froide pureté du cristal, des eaux immobiles, laquées, dont les reflets ne s'agitaient qu'à la lumière. C'était la paix de l'Ombre et de l'Immobilité.

Joris avait d'abord, longuement, cherché sa place dans cet ordre glacé. Une colonne, presque au centre de la voûte principale, à laquelle son dos s'adaptait parfaitement, avait fini par l'attirer. Il s'était assis là, adossé à la colonne, la tête reposant, très légèrement inclinée, contre la pierre lisse et froide, en position de méditation. Et il avait appris à faire corps avec la colonne. D'abord par sa forme, sa verticalité, puis par son immobilité apparente, qui cachait un mouvement intérieur imperceptible et entêté, puis par son appartenance à la structure d'ensemble de la grotte, et de la montagne, et enfin par

sa position souterraine par rapport à la Cité. C'était là le plus difficile, d'arriver à relier par la méditation ce monde minéral à celui des hommes – mais il était ce vecteur, à la fois homme et minéral, dont l'histoire personnelle se ramifiait dans le monde humain, mais dont la conscience entraînée, épurée, presque inhumaine, parvenait à se fondre dans la matière inerte.

Joris n'avait pas cherché activement à « faire corps avec la ville » ; du moins il ne se l'était pas formulé ainsi, et n'avait pas consciemment envisagé qu'en faisant corps avec la Cité, il deviendrait alors l'un des membres multiples de son Maître, dont l'esprit hantait à présent Albâtre. Il avait suivi ce cheminement comme une sorte d'exercice mental qui s'imposait à lui. Il n'avait pas eu de contact avec Sornar depuis plus d'un an, lorsque les premiers frémissements de son esprit, reconnaissable entre tous, vinrent troubler la paix de l'Ombre, pendant l'une de ses méditations. Le contact fut si étranger, si terrifiant, que Joris sortit immédiatement de son état de transe, et se retrouva gisant sur le sol de la cathédrale, mouillé de sueur malgré le froid perpétuel, et le cœur battant à tout rompre dans le silence étouffant.

Ce contact mental, à peine établi, mais d'une puissance et d'une altérité inouïes, Joris n'eut de cesse de le retrouver. La méditation devenait de plus en plus difficile, car Joris avait du mal à vaincre sa propre peur, instinctive, de l'Etre qui rentrait dans son âme. Était-ce un dieu? Quelque entité impénétrable et venue d'ailleurs? Joris mit du temps, plusieurs semaines peut-être, à reconnaître l'empreinte mentale de son ancien maître, et à l'accepter sous sa nouvelle forme, qui n'avait plus rien d'humain. La peur s'étant calmée à cette pensée, et la curiosité l'emportant sur elle, Joris parvint à se maîtriser suffisamment pour ne pas couper court au contact de l'esprit qui cherchait à toucher le sien.

*L'âme d'Albâtre... Mon sang les rivières... Mes doigts les arbres... Mon cœur le climat... Ma colère le vent... Mon épine dorsale les rues... Mes os les pavés... Mes mains les portes...
Albâtre immense, infinie, sensations puissantes... Dissolution...*

Le monologue intérieur de l'esprit pouvait durer des heures ; et les mêmes thèmes revenaient, sans plus d'ordre et de logique. Joris ne pouvait se résoudre à prendre la parole ; l'esprit était immense, d'une puissance incommensurable à l'échelle humaine ; la part humaine en lui était presque réduite à néant. Joris doutait qu'il eût encore des projets humains, un caractère humain, et même qu'il fût capable d'agir selon l'acceptation humaine de ce terme. Sornar était en train de disparaître dans ses sensations illimitées, et son immortalité risquait de devenir une éternelle démente.

Joris écouta, plusieurs séances durant, ce monologue décousu, avant de prendre une décision.

Constriction du gel dans mes eaux... Caresse du soleil dans mes feuillages... Industrie humaine dans mon albâtre... qui creuse, qui martèle, qui assemble... Un nouveau membre... des bâtiments... Mes yeux les fenêtres...Activité des hommes... Activité du vent... Dégel détente dans mes ruisseaux... Soupier de la nuit...

Joris prit une profonde inspiration et se concentra sur sa prière.

« Maître ».

Une goutte d'eau à contre-courant... Le fleuve charrie et charrie encore...

« Maître. Maître Sornar ».

Le vent arrêté. Les eaux ralenties.

« Concentrez-vous, Maître. Sur vos souvenirs humains. »

Vie avant la naissance... Néant... Pas de corps... Pas de rivière, pas d'arbre, pas de climat...

« Une conscience, Maître. Une raison . »

Sous la terre... Grotte... Colonne...

« Oui, Maître. Je suis là. »

Frère... obéissance...

« Je vous ai obéi, Maître. »

Grotte, cavités, poumons de la ville... souffle froid... eau fraîche immobile... source jaillissante... montagne...

La conscience du Maître Sornar, ou ce qu'il en restait, s'était, pour cette fois, détournée de lui. Mais Joris s'éveilla de sa transe rempli d'une joie profonde. L'espoir s'était mué en certitude. Il ramènerait Sornar vers son humanité menacée ; il accomplirait son dessein et l'aiderait à entrer dans son nouveau corps. Il lui semblait que la longue période douloureuse où il était livré à lui-même, à l'aveugle, s'était achevée – et toutes ses forces morales lui revinrent. Il lui avait semblé quelquefois que cette confrérie sans chef, que cette vie souterraine, cet enfant sauvage, n'avaient pas de sens. Mais le sens était revenu, comme une lumière subtile inondant toute chose.

CHAPITRE 4 : LE SANS-MEMOIRE

La lumière qui filtrait à travers la fenêtre de la hutte était verte et dorée. En se concentrant, on pouvait entendre le chant des ramiers et des sarcelles. En se concentrant encore un peu plus, on percevait aussi le bruit de la rivière, à quelques pas ; le cours régulier de son eau paisible, qui évoquait les roseaux et les grenouilles de ses berges. Et puis le murmure du vent dans les feuillages, et les cris irréguliers des enfants qui jouaient et travaillaient dans la cour de leur petit campement.

La vieille Naïma se mourait. Elle ne cherchait pas à lutter, non, mais elle essayait, dans un dernier élan de vie, de profiter de chaque seconde de bien-être, de chaque rayon de soleil, de chaque sourire de ses enfants. Elle était pâle, et maigre, et souriante, et paraissait de jour en jour plus légère, plus flottante, prête à prendre son envol. Elle aimait à se figurer la mort comme la tombée de l'arbre d'une feuille d'automne. Elle se préparait à être emportée par le vent.

Elle était étendue depuis plusieurs jours sur une couche d'herbes sèches, recouverte de peaux. Il ne faisait pas froid, dans la hutte, mais sa peau fine et amollie frissonnait au moindre souffle. Certains enfants chantaient, mais elle n'avait pas eu le temps de leur apprendre le Chant du Départ. Peut-être l'aînée, Ireyn, s'en souviendrait-elle à temps. La douleur pour l'instant la laissait tranquille, et elle en profita pour appeler le Sans-Mémoire.

Il arriva, guidé par Ireyn. Il avait bien changé depuis ces trois années. Ses cheveux avaient blanchi et poussé, et il les portait en arrière, noués par un lien, à la façon d'un sage étranger. Il parlait peu, mais participait toujours avec grâce aux tâches les plus difficiles. Il avait pris en charge la construction des huttes, la chasse. Il avait retourné la terre. Il avait obéi à tous les ordres de Naïma, comme un enfant, et les avait protégés, comme un père. Mais il n'avait jamais recouvré la mémoire. Il ne savait pas qui il était.

Ireyn, qui venait d'avoir dix-sept ans, était une jeune femme maintenant. Naïma la vit lui amener le Sans-Mémoire. Elle le regardait avec fierté, comme on regarde ce que l'on possède. La vieille femme se releva du mieux qu'elle put, et crut discerner dans les vêtements flottants de la jeune fille la forme naissante d'une grossesse. Cela l'emplit de joie et l'attrista en même temps.

- J'ai tant donné la vie, Ireyn ... que je reconnais la lumière dans ton ventre, murmura-t-elle.
- Je ne voulais pas t'embarrasser avec ça, Naïma.
- La vie n'embarrasse pas la mort, elle lui donne un sens.

Ireyn baissa la tête.

- Reviens me voir, après, quand il sera parti, lui dit encore Naïma.
- Oui, Naïma.

Le Sans-Mémoire se tenait au seuil de la hutte, silencieux, comme toujours. Il était plein de calme et de prestance. Qui avait-il été, avant d'être le fils de Naïma et l'amant d'Ireyn? Qui avait-il été, quelles vies avait-il partagées, avant d'échouer dans ce campement de fortune qu'il n'avait jamais voulu quitter?

- Il est temps que nous parlions, Sans-Mémoire. Je m'en vais bientôt.
- Tu m'as souvent dit que tu me raconterais comment tu m'avais trouvé.
- Oui. Ce moment est venu. Que sais-tu de la Cité-Monastère? De la communauté des Spiritualistes?

Le Sans-Mémoire répondit sans hésiter.

- C'est une communauté de sages qui vivent dans la montagne, selon des coutumes ancestrales. On dit qu'ils maîtrisent l'Esprit.
- T'es-tu déjà rendu à la Cité-Monastère?

Le Sans-Mémoire fit un effort de concentration.

- Non, je ne crois pas.

- Sais-tu à quoi elle ressemble?
- Elle se niche dans un cirque de montagnes. C'est un lieu calme, entouré de verdure. Les constructions sont basses. Il y a une grande place centrale, où les spiritualistes se retrouvent en cercle.
- Comment sais-tu cela?
- Je ne sais pas.
- C'est dans la Cité que je t'ai trouvé, Sans-Mémoire. Je veux que tu écoutes mon récit, je veux que tu revives cette scène, je veux que tu brises le barrage de ta mémoire, et que le flot de tes souvenirs s'écoule.

L'homme s'assit en position de méditation, à l'autre bout de la hutte.

- Je suis prêt.

La voix de Naïma s'altéra légèrement, devint plus vibrante, plus grave. Le Sans-Mémoire connaissait cette altération de la voix ; à chaque fois, elle lui était familière, et lui évoquait un sentiment d'amour.

- L'odeur des corps brûlés est presque insupportable. La place centrale de la Cité est jonchée de cadavres. Ils semblent avoir été projetés d'une grande hauteur. Certains visages sont fendus. Certains membres sont tordus dans des angles affreux.
Rappelle-toi.

Le Sans-Mémoire, les yeux fermés, essayait de se laisser aller à la voix de la vieille. Mais quelque chose en lui résistait.

- Tu arrives par le chemin escarpé qui mène à l'entrée du village, tu contemples son écrin de verdure, et la douce harmonie de ses bâtiments, mais tu ne t'attardes pas, parce que l'odeur de la mort te prend à la gorge. Tu traverses les quelques voies pavées d'un pas rapide, et tu restes pétrifié par le spectacle horrible. Il y a encore des flammes, dans l'un des bâtiments. Une odeur de brûlé, une odeur de mort suffocante, et les craquements lugubres d'un incendie. Une fumée noire se répand

sur les visages des morts, et il te faut un moment pour comprendre le sens des images qui te viennent. Ils sont tous morts. La fumée noire te fait tousser, tu reviens à toi, tu comprends tout à coup que quelqu'un est venu, que quelqu'un les a tués, tous, jusqu'au dernier. Tu étais venu pour les voir et cela te cause une douleur effroyable.

Le Sans-Mémoire ne disait rien. Mais Naïma voyait dans le contrejour de la hutte des larmes couler de ses paupières closes.

- Ce n'est pas mon histoire, murmura-t-il.
- Alors, tu t'approches de l'un des corps, celui d'une jeune femme avec le visage brûlé, à qui il reste de longs cheveux noirs. Elle est enceinte, presque à terme, et tu l'emportes hors de ce théâtre macabre. Tu l'allonges, tu la nettoies, tu te couches auprès d'elle.
- Ce n'est pas elle, murmura-t-il encore.
- Qui est cette femme?

Le Sans-Mémoire eut un sanglot étouffé.

- Je ne sais pas, Naïma.
- Ta mémoire ne laisse donc échapper que tes larmes?
- Non. Je me souviens d'une femme. De l'odeur de sa peau, de sa voix, d'une chambre, de ses boucles de cheveux enroulés autour de mes doigts, de son ventre qui palpite. Mais je ne sais pas qui nous sommes.
- Tu dois la retrouver, Sans-Mémoire. Cette femme doit t'attendre.
- Mais elle est morte...
- Qu'en sais-tu? La femme que tu as retirée du carnage n'était pas celle que tu aimais. Elle s'appelait Joyah, et je la connaissais . Mais toi, tu ne la connaissais pas.

Le Sans-Mémoire n'arrivait pas à s'arrêter de pleurer.

- Comment sais-tu tout cela?
- Parce que je t'ai trouvé, Sans-Mémoire, dans ma Cité détruite, au milieu des cadavres des miens. Tu avais perdu la raison, et Ireyn et moi, nous avons eu beaucoup de mal à te décrocher du cadavre de Joyah. Nous leur avons rendu les derniers hommages, à tous, car ils étaient notre famille. Nous t'avons emmené délirant, avec nous, par-delà la montagne, jusqu'ici. Nous avons pansé tes plaies.
- Merci...
- Tu venais nous voir, Sans-Mémoire. Tu venais nous voir et ta femme enceinte était en danger. Tu étais couvert de blessures et de bleus, comme si tu t'étais battu. Tu avais des armes avec toi. Tu étais un guerrier.
- Je ne suis plus un guerrier, Naïma.

La vieille femme le considéra un long moment.

- Tu viens d'Albâtre, Sans-Mémoire. Ton accent, tes manières, les armes et les vêtements que tu portais, tout l'indique. Tu dois retourner là-bas.
- Mais, la communauté?
- Nous avons pansé nos plaies, guerrier Sans-Mémoire. Nous avons vécu une parenthèse qui a permis à ces enfants de survivre au massacre de toute leur famille, et de recommencer à chanter, qui t'a permis de recouvrer des forces, qui m'a permis de mourir sans regret.
- Que conseilles-tu?
- Vous devez tous retourner à Albâtre. Quand je n'y serai plus.
- Mais pourquoi?
- Aucun de ces enfants n'a dépassé l'âge du devenir, et Ireyn moins encore que les autres... Et toi, tu ne sais même pas ton nom. A quoi peut rimer votre existence solitaire dans cette forêt oubliée?
- Naïma, supplia-t-il.

- Tu dois me le promettre, Sans-Mémoire. Tu dois me promettre de retourner à Albâtre, et de retrouver ton nom.
- J'aurais moins peur de mourir, murmura-t-il.
- Mais tu es un guerrier, Sans-Mémoire. Tu trouveras le courage d'affronter ton passé. Promets-moi.
- Je te le promets.
- Alors, adieu, Sans-Mémoire. Et quoi que tu aies fait, et quel que soit le sang sur tes mains, rappelle-toi que tu es un homme bon.

Le Sans-Mémoire se leva. Ses larmes avaient cessé de couler depuis quelques minutes et son visage semblait plus apaisé.

-Je ne sais même pas quel âge j'ai... dit-il doucement, en prenant la main fragile de la vieille.

-Tu as l'âge du Bâtir, Sans-Mémoire, et tu n'as pas fini ton Oeuvre.

Il posa un baiser délicat sur le front moite de Naïma, et se pencha pour passer l'étroite porte de la hutte. Naïma était reprise par ses douleurs utérines, mais fit appel à l'Esprit pour se contenir lorsque Ireyn entra. La jeune fille approcha sans faire de bruit, pleine de révérence pour sa sagesse, et peut-être, pour la mort qui commençait déjà à donner à son corps une majesté d'au-delà.

- L'enfant est à toi, dit Naïma doucement. Mais pas l'homme.
- Que veux-tu dire?
- Le Sans-Mémoire retrouvera la mémoire. Il ne redeviendra pas l'homme qu'il était, mais il ne restera pas non plus l'homme qu'il est auprès de toi. Tu le perdras, Ireyn. Tu ne devras pas te plaindre.
- Mais...
- Chut, Ireyn, je n'ai plus de temps... Promets-moi.
- Je te promets, Naïma, dit la jeune fille en pleurant.

- Promets-moi que tu le laisseras accomplir son œuvre, et que tu accompliras la tienne.
- Quelle œuvre?
- C'est à toi de la trouver, ma petite... J'ai très mal, maintenant, laisse-moi. Connais-tu le chant du Départ?
- Je m'en souviens un peu.
- Alors, je vais te l'apprendre, ma petite, et tu le chanteras pour moi. Et grave tes promesses dans ta mémoire d'enfant.

CHAPITRE 5 : LA CONSTITUTION D'ALBATRE

Sans le secours de l'Esprit, la concentration d'Aumon était devenue plus difficile ; au bout de deux ou trois heures, son cerveau commençait à s'embrouiller, à perdre de son efficacité ; des images malvenues se présentaient à sa conscience – des images de femmes, surtout – et il devenait de minute en minute plus distrait. Aucun natif de la Haute-Ville, pas même lui, ne pouvait raisonnablement se résigner sans nostalgie à la perte de l'Esprit. Aumon se disait parfois que s'il avait pu s'isoler loin des papillons rouges ne serait-ce qu'une seule semaine, le projet de Constitution serait déjà écrit, limpide, structuré, exhaustif, parfait. Mais il fallait faire avec les ratés de sa mémoire, et surtout de sa concentration défaillante – l'époque où il pouvait compter sur un esprit rapide, entièrement focalisé sur un objectif, était révolue. Il fallait supporter comme un vieillard sénile, ou un enfant balbutiant, les errements de son cerveau dont la lenteur, les variations d'intensité, les sautes d'humeur, le rendaient presque fou.

Il se sentait comme les dieux des monothéismes devaient se sentir, après avoir créé leur immense et sublime création : épuisés en face de problèmes insolubles et sans nombre, d'une complexité diabolique. Ils ne s'étaient pas engagés à cela, en créant ; ils avaient simplement obéi à un élan ; ils n'avaient pas envisagé un seul moment cette partie de la tâche, qui leur incombait, pourtant, indubitablement. Aumon se sentait pris au piège de ce casse-tête infernal, qui lui échéait sans nul doute, mais qu'il se sentait parfaitement incapable de résoudre. Les paramètres à prendre en compte étaient si nombreux... Les critères de décision si flous, si glissants... Que n'avait-il écrit la constitution de son utopie avant de se lancer dans la révolution? Il aurait eu le temps, alors, et n'aurait pas été dérangé sans cesse par les litiges à trancher, les décisions à

prendre dans l'urgence, les brèches à combler vaille que vaille... Il aurait eu le temps, et surtout, l'Esprit.

Aumon jeta à terre son vélin dans un geste las, puis le ramassa, vaincu. S'énerver était improductif. Regretter était improductif. Et il devait pondre cette constitution, quitte à faire éclater son cerveau débile et maladroit.

Il prit une profonde inspiration et tenta de se calmer. Un léger picotement dans sa pierre frontale se fit sentir – comme un mot sur le bout de la langue, un désir impérieux et réprimé, un membre fantôme lancinant au bout d'un moignon. Tant de choses à concevoir... Combien d'assemblées pour représenter le peuple? Comment désigner les représentants? Les décisions devraient-elles être prises par vote ou par consensus? A quelle instance confier le pouvoir exécutif? Le Livre des Lois devait-il être entièrement reconsidéré, ou partiellement conservé? Fallait-il privilégier des mesures incitatives ou coercitives pour forcer les deux communautés à se mélanger? Fallait-il rogner sur les libertés individuelles pour garantir l'ordre collectif? Les Guildes devraient-elles réapparaître sous une autre forme?

N'avaient-ils donc rien fait depuis trois ans?

Il en était à cette consternante question lorsque Daphnaé apparut au seuil de la porte du cabinet. Voilà qui n'allait pas améliorer sa concentration. Daphnaé était native de la Ville Basse, et avait travaillé quelques années pour la Guilde de la Culture, en tant que comédienne de théâtre. Elle était en fait l'une des plus réputées, et des plus appréciées des Hauts comme des Bas Citoyens. Les Bas-Citoyens qui travaillaient à la Guilde de la Culture avaient toujours formé une sorte d'aristocratie en Basse-Ville, car ils savaient lire et écrire, et pour certains parler la Langue Noble. Il n'était pas rare non plus qu'une actrice devînt la maîtresse temporaire d'un Haut-Citoyen, ce qui faisait sa fortune. Daphnaé avait

sans doute eu beaucoup d'amants ; elle avait des relations et de l'influence, dans presque tous les milieux. Elle ne déparait ni au fond d'un bouge ni dans le raffinement des palais – comédienne, rompue à tous les rites sociaux, à tous les exercices de langage, elle avait le génie de l'aisance comme d'autres ont le génie du commerce. Aumon avait partagé sa couche plusieurs fois, mais, fidèle aux traditions amoureuses de Haute-Ville, ne formait aucun projet précis à son égard.

- Daphnaé, salua-t-il. J'étais en train de me demander ce que nous avons fait depuis trois ans.
- Depuis trois ans? Eh bien, nous avons transformé l'espace, ce qui paraissait être la priorité absolue. Nous avons physiquement mélangé les communautés, qui s'avoisinent et se côtoient maintenant comme chiens et chats dans une cour de ferme.
- Est-ce tout?
- Non. Nous avons aussi humilié les Hauts-Citoyens. Nous les avons privés de leur pouvoir psychique, et nous les avons confrontés à la dure réalité de la vie. A la viande, à l'exiguïté, au bruit, au travail.
- Est-ce pour cela qu'on fait les révolutions, Daphnaé? Juste pour humilier les oppresseurs?
- C'est un début, dit-elle d'un air fin.
- C'est un début qui a trop duré. L'économie est en train de péricliter. Le gouvernement provisoire est en train de s'enraciner. Les gens d'Albâtre n'ont pas de but commun, pas de direction.
- Tu y crois vraiment?
- A quoi?
- Tu crois vraiment que les deux communautés pourront n'en faire qu'une? Je veux dire, à cette génération-ci?

- Il faut y croire.
- Non. On peut aussi accepter que ceux-là se détestent cordialement jusqu'à leur mort, et les forcer à cohabiter malgré tout. Et miser l'essentiel de nos efforts non pas sur eux, mais sur leurs enfants.
- La génération d'après. La génération de la Nouvelle Albâtre.
- C'est ça.
- Est-ce que ça ne pourrait pas constituer un but commun, justement? Tout le monde s'intéresse à l'avenir de ses enfants.
- Si tu veux vraiment une illusion, pourquoi pas prendre celle-là?
- Tu es cynique, Daphnaé.
- Je suis réaliste. J'ai vécu en Ville-Basse, de l'autre côté du Canal. Tes beaux discours ne me convaincront jamais qu'à moitié.
- Laquelle des deux communautés a le plus de rancune envers l'autre?

L'actrice haussa les épaules.

- Ce n'est pas une histoire de rancune, Aumon, tu ne comprends pas.
- Je sais. Mon cerveau est un peu lent depuis trois ans.
- Le mien ne cesse de se développer au contact de toutes ces merveilles que vous nous aviez cachées... Je te dis que ce n'est pas une question de rancune. C'est une question d'identité, de langage commun, d'habitudes, de valeurs.
- Le langage, justement... Faut-il interdire la Langue Noble?
- Quelle idée !
- Tu parlais d'un langage commun...
- Tu vas interdire aux gens de se parler dans leur langue natale chez eux? C'est absurde. La Langue Vulgaire est déjà devenue Langue Officielle. C'est assez. On n'a qu'à apprendre les deux langues aux enfants.

Aumon se tut un moment. Elle avait sans doute raison. Mais on n'en était pas là. Il fallait d'abord une constitution, avant de proposer des lois. Le gouvernement provisoire, s'il perdurait, perdrait toute légitimité. Il fallait une assemblée paritaire, avec autant de représentants des deux communautés. Et le chef de l'exécutif devait être un personnage hybride.

- Qui, selon toi, pourrait représenter ou incarner la Nouvelle Albâtre?
- Maintenant?
- Oui.
- Personne.
- Aelenor?

L'actrice haussa à nouveau ses jolies épaules dénudées, où elle avait accroché des boucles. Les bijoux traditionnels de Haute-Ville s'étaient répandus avec la rapidité de la poudre chez les natives de Basse-Ville. Si les idées pouvaient se lancer comme les modes...

- La mère de la révolution !fit Daphnaé avec ironie.
- Eh bien? Les Bas-Citoyens lui sont très attachés. Et les Hauts-Citoyens la respectent, même s'ils la détestent.
- Tu veux vraiment nous embourber dans une monarchie? La reine et le dauphin sur le trône – il ne manquerait plus que le retour de Keller !

Aumon fut plus agacé par cette sortie qu'il ne voulut bien l'admettre.

- J'ai beaucoup de respect et d'amitié pour tous les deux. Et même si je crois Keller mort, je serais heureux de lui serrer la main au nom de la Nouvelle Albâtre.
- C'est vrai, dit-elle d'un air faussement contrit. Qui suis-je pour me permettre de critiquer les héros?

Son visage mobile venait de se figer dans une moue moqueuse. Il y avait en elle un curieux mélange de finesse et de bestialité; ses traits ciselés comme ceux d'une poupée

contrastaient violemment avec la chevelure cuivrée, bouclée et ingouvernable qu'elle laissait le plus souvent flotter autour d'elle, et répandre un parfum musqué, si exotique aux narines nobles. Elle avait les yeux d'un brun tirant sur le vert, qui variaient subtilement au gré de ses rôles, et auxquels elle parvenait à donner tour à tour de la profondeur, de la dureté, de l'amour. Ses yeux, son visage, son corps entier, étaient un spectacle changeant et orchestré, qui versait le chaud et le froid pour mieux fasciner le spectateur.

Elle s'approcha d'Aumon et l'enveloppa de son regard lascif et de son parfum capiteux.

Et la constitution de la Nouvelle Albâtre n'avança pas davantage ce matin-là.

CHAPITRE 6 : JOUR DE PLUIE

Il pleuvait sur Albâtre. Le bruit de l'eau couvrait tous les bruits de la ville, et Aelenor se sentait enveloppée, à l'abri, comme au cœur d'un nuage qui faisait un écran entre elle et le monde. Artus sommeillait sur son petit lit, à quelques mètres d'elle. Elle était libre – riche d'une heure ou deux de temps volé. Aelenor n'avait pas voulu quitter la Frontière, et continuait à l'habiter, malgré l'exode général vers la Haute-Ville. Elle avait choisi de ne pas retourner aux marbres et aux matériaux précieux d'en Haut; elle avait préféré demeurer la gardienne de ce lieu, qui pour elle était un temple, et y élever son fils. La taverne fonctionnait d'ailleurs encore – et était plus florissante que jamais, aux dires de la gérante dont elle ne vérifiait jamais les comptes.

Elle avait gardé les appartements de Keller, et annexé une chambre supplémentaire pour Artus. Là, elle retrouvait plus facilement ses souvenirs, et, lorsqu'ils s'estompaient, elle conservait au moins le sentiment de rester solidement arrimée au passé. Elle ne voulait pas, aujourd'hui, se laisser aller à sa nostalgie – il pleuvait, et l'occasion était trop belle. Aelenor avait menti au Chancelier Ruben, en parlant de « frémissements » de sa pierre frontale. En réalité, les jours de pluie, lorsque les papillons rouges étaient chassés par l'eau, elle était parvenue, au fil des jours, à utiliser l'Esprit presque normalement. Elle s'en cachait, bien sûr, bien à l'abri dans le lambris de sa taverne de Ville-Basse. Elle ne tenait pas à embarrasser ses amis du gouvernement provisoire en défiant une loi qu'ils avaient édictée ensemble. Elle ne tenait pas non plus à ce que les habitants, qui lui vouaient déjà une sorte de culte qui la mettait mal à l'aise, se saisissent de ce symbole. Elle ne pensait pas commettre un acte politique – elle voulait retrouver les siens, et c'était l'un des seuls moyens qui lui restaient.

- Madame?

Le petit Cardone était devenu un homme, à présent, et Aelenor se demandait parfois si Keller le reconnaîtrait. Il avait gagné en stature physique et en assurance, mais il était toujours auprès d'elle le page attentionné, le chevalier servant qui l'idolâtrait avec un saint respect. Il avait refusé tous les autres emplois, et s'était débrouillé pour rester à son service – discrètement. Il logeait aussi à la Frontière, et donnait parfois un coup de main en salle. Mais il passait l'essentiel de son temps à accomplir des recherches pour le compte d'Aelenor.

- Oui?
- Vous m'avez appelé?
- Oui. Ce tunnel à l'extérieur de la Cité, cette grotte, que tu as trouvée la dernière fois, ne mène nulle part? Tu en es absolument sûr?
- Non, madame. Je ne peux pas en être sûr. Il faudrait des torches en plus grande quantité, parce qu'il fait noir là-dedans. L'écho de ma voix me fait dire que la caverne est grande ; il est possible que l'un de ses passages débouche sur d'autres galeries.
- Comment se fait-il que nous n'ayons jamais eu connaissance de ces galeries, si elles existent?
- Peut-être le savent-ils depuis toujours, là-haut. Ce n'est pas parce que nous n'en avons jamais entendu parler que personne ne le sait.
- Tu as raison. Je pourrais probablement me renseigner auprès de la Guilde des Géographes...
- Il n'y a plus de Guilde, Madame, fit observer Cardone en souriant.
- Je me comprends, répondit-elle en souriant à son tour, consciente qu'elle avait autant de mal que n'importe qui à faire table rase du passé.
- Autre chose, Madame : j'ai retrouvé les hommes qui se sont rendus à la Cité-Monastère il y a trois ans.

Le cœur d'Aelenor se mit à battre plus vite, assez absurdement.

- Ils m'ont tous dit la même chose, reprit-il. Il n'y avait pas d'enfant parmi les cadavres.
- Aucun?
- Aucun.
- La Cité-Monastère en comptait au moins une vingtaine. Ils ont peut-être fui.
- Vous êtes toujours persuadée que Maître Keller est allé là-bas?
- Vers qui d'autre aurait-il pu se tourner? Contre la Guilde de l'Ombre?
- Ou alors...
- Ou alors la Guilde de l'Ombre l'a trouvé comme elle m'a trouvée, moi. Je sais. C'est une autre possibilité, que tout le monde semble tenir pour probable... Mais ce que t'a dit Joris cette nuit-là me fait penser le contraire. Il t'a demandé de lui transmettre un message... On n'adresse pas un message à un mort.
- Je prie pour que vous ayez raison, et pour le retour de Maître Keller.

Elle lui tapota l'épaule, dans un geste qui se voulait maternel mais qui n'était que maladroit.

- Maintenant, j'ai à faire, dit-elle avec un sourire. Merci pour tout.

Il s'inclina et la laissa seule. Artus dormait d'un sommeil très profond, et elle le contempla un moment avant de se saisir de sa boule d'hypnose. Doucement, presque timidement, la lumière bleue de sa pierre frontale s'alluma, et illumina la boule, qu'elle venait de secouer, et dans laquelle s'agitaient mollement des filaments argentés. La paix, la clarté de l'Esprit se firent en elle, et ce fut comme une onde de chaleur bienfaisante dans un corps engourdi par le froid.

Elle se domina pour ne pas se laisser aller à ce bien-être, et aiguisa sa concentration. Elle n'avait pas d'anneau de lien à l'image de l'esprit de Keller, mais elle le connaissait si intimement qu'elle avait réussi à en créer l'équivalent. Au bout de longues

heures de séances pluvieuses, elle avait finalisé un motif pour l'évoquer, tout à fait semblable à ceux des anneaux de lien ; ses mains agiles, guidées par l'Esprit, manipulaient les filaments lumineux dans sa boule d'hypnose, et leur faisaient peu à peu prendre la forme de ce motif. Une forme géométrique d'une grande pureté ; clivée en deux, avec une base large et un élan dynamique, composée de formes enroulées autour d'une ligne centrale. Il faudrait qu'elle fasse graver ce motif sur un anneau. Cela lui ferait gagner un temps précieux.

Ce qui faisait dire à Aelenor que Keller était vivant, c'était la différence de sensation quand elle se projetait mentalement vers son esprit, et quand elle se projetait vers l'esprit de Stel, qui était mort. Dans le second cas, elle ne plongeait qu'en elle-même, dans ses souvenirs ; l'anneau n'évoquait qu'un fantôme. Mais quand elle se projetait vers Keller, la sensation était très étrange. Ce n'était pas non plus comme du vivant de Stel – pas l'effleurement d'une conscience certes distante, mais volontaire et ouverte. C'était plutôt comme de voir quelqu'un prononcer des mots qu'on n'entend pas. Comme de toucher quelqu'un que vous connaissez, mais qui ne vous reconnaît pas. La présence était là, pourtant, stable mais très diffuse, très lointaine. Elle essayait d'envoyer des images. De la Frontière, de leur enfant, d'elle-même. Elle lançait un appel, comme un cri pur et inarticulé. Elle l'appelait par son nom.

Sa concentration la fatigua bientôt, car elle en avait perdu l'habitude, et elle sursauta lorsque sa transe hypnotique fut brisée d'un coup par la voix d'Artus, qui l'observait.

- Il ne t'entend pas, dit-il.
- Que dis-tu?
- Rien. La pluie s'est arrêtée. On peut sortir?
- Tu m'as dit : « Il ne t'entend pas. » De qui parlais-tu?
- Je ne sais plus, j'ai envie de sortir. J'ai rêvé d'un lion.

Aelenor n'insista pas. Ses efforts mentaux l'avaient épuisée, mais, comme un convalescent qui aime les courbatures dont il est perclus, elle aimait sa fatigue, comme la preuve d'une renaissance. Pourquoi ne m'entend-il pas? se demandait-elle en elle-même, tandis qu'elle aidait Artus à enfiler des vêtements de pluie et qu'elle essuyait son visage avec un linge humide.

- Où veux-tu aller aujourd'hui? Sur l'ancien canal?
- Parce qu'il est sourd, Maman. Il n'entend pas son passé. Je voudrais aller dans le jardin des Caprices, dis, ce n'est pas trop loin? Il y a une statue de lion, là-bas.

Aelenor, troublée, lui sourit et l'embrassa distraitement. *Tu entends ce que je dis dans ma tête?* pensa-t-elle en lui souriant encore, les lèvres closes, et en le regardant fixement. Artus ne répondit pas, mais il éclata de rire en hochant la tête d'un air équivoque, et la couvrit soudainement de baisers, en rugissant.

Le Jardin des Caprices n'était pas un jardin à proprement parler, mais plutôt une sorte de ville dans la ville dévolue aux enfants. On y trouvait des espaces symboliques des différentes Guildes, un champ de bataille avec des montures de pierre caparaçonnées, une venelle typique d'Albâtre, avec ses petits palais, ses lieux d'agrément, ses échoppes discrètes. Tous les bâtiments étaient miniaturisés, avec une hauteur de plafond qui rendait impossible aux adultes de s'y tenir debout sans se pencher. Chaque palais avait ses attraits particuliers - la mini-Gilde du Savoir contenait une superbe bibliothèque de vélins, emplies d'histoires féériques et de légendes guerrières; les enfants pouvaient y dessiner et y afficher des cartes de pays imaginaires, y apprendre des poèmes et se les réciter; ou simplement jouer à la Haute Ecole dans une réplique de salle de classe plus vraie que nature. Dans la mini-gilde des Tisserands, non loin de l'entrée, que les enfants appelaient communément le « Vestiaire », des coffrets regorgeaient de déguisements précieux - des toges de cérémonies de toutes les tailles enfantines, des

vêtements de Ville Basse, des accoutrements étrangers. Les enfants avaient à leur disposition, dans une salle particulière, des étoffes de toutes les couleurs, et de petits nécessaires à couture, pour coudre ou broder leurs folles idées de parures. Beaucoup d'entre eux cependant ne passaient par le Vestiaire que pour échanger leur tenue ordinaire contre une toge ténébreuse de la Guilde de l'Ombre, ou une toge de mariage, et poursuivaient au-dehors le fil décousu de leurs histoires échevelées. Aelenor, qui avait passé, comme tous les enfants d'Albâtre, des journées entières délicieuses dans cet espace luxueux, y retournait avec plaisir, aujourd'hui, pour accompagner son fils, qui lui faisait découvrir des lieux qu'elle n'avait jamais visités, et inventait des jeux auxquels, petite fille, elle n'avait jamais pensé.

Aujourd'hui, il pleuvait, et Artus voulut aller au Vestiaire immédiatement pour se changer; il choisit une tenue de Setan, comme toujours, et entraîna sa mère à travers le parcours familial, rasant les murs dégoulinant de pluie, s'abritant sous les arcades, et courant à travers les espaces découverts, jusqu'à la mini-Guilde de l'Ordre où se trouvait un petit parcours de Setan, avec tous les agrès nécessaires. Comme il était impossible de pratiquer le Setan sans l'Esprit, et qu'on n'enseignait plus les techniques spirituelles aux enfants, ce bâtiment du Jardin était toujours quasiment désert. Artus, seul dans l'élégant préau - qui, pour avoir des dimensions réduites, n'avait rien à envier au reste de la Ville en termes d'ornementation - se mit immédiatement à s'exercer.

Aelenor, assise à l'abri, le regardait d'un air distrait. Elle aimait ce lieu, qui avait, lui aussi, vécu sa petite révolution. Les enfants nés en Haute-Ville, habitués à ne manquer de rien, et à respecter les objets précieux même quand ils ne leur appartenaient pas, prenaient soin du Jardin des Caprices. Mais les enfants de la Révolution, fraîchement débarqués de leurs taudis de Ville-Basse, émerveillés par les babioles de soie, de nacre, d'or, qui leur étaient soudainement offertes, avaient eu le plus grand mal à se discipliner. Il y avait eu du vandalisme, des vols, des combats furieux, et il fallut en arriver à des

punitions drastiques, et à quelques exclusions respectées scrupuleusement, pour venir à bout de ce choc des cultures enfantines. Et puis, avec la ductilité merveilleuse des enfants, les règles qui faisaient prévaloir l'intérêt commun furent peu à peu respectées par tous. Et le Jardin des Caprices était à peu de choses près semblable aujourd'hui à ce qu'il avait été pendant l'enfance d'Aelenor - un peu plus peuplé, peut-être. Elle était surprise, à chaque fois, de constater à quel point la culture de la Haute-Ville se diffusait rapidement parmi les enfants : même ceux qui n'avaient quelques années auparavant jamais traversé le Canal Frontière, parlaient aujourd'hui du Forum, des Guildes, des plats traditionnels, des rituels civils et de l'Esprit comme s'ils les avaient connus. Et cette magie s'était opérée grâce aux livres - les histoires de la Haute-Ville, si flamboyantes avec leurs descriptions enchanteresses, leurs personnages puissants et leurs intrigues subtiles, s'étaient gravées dans leur mémoire en lettres d'or, tandis que leurs souvenirs réels - de promiscuité, de misère et de labeur - s'y estompaient, presque effacés déjà - comme si l'encre de la vie, pauvre et diluée, s'imprimait moins durablement dans nos âmes que celle, riche et indélébile, de l'art.

CHAPITRE 7 : DERNIER CADEAU DE LA DONNEUSE

Pendant les quatre jours de son agonie, Naïma avait rassemblé ses forces pour enseigner à Ireyn tout ce qu'elle n'avait pas eu le temps de lui enseigner. La jeune fille, recueillie dans la pénombre verte de la hutte, usait de l'Esprit presque en continu, non seulement pour se tenir éveillée, mais pour graver dans sa mémoire, mieux que ne l'eût fait une plume sur un vélin, chaque mot que prononçait la moribonde. Et chaque mot était douloureux, chaque souffle brûlant, âpre, chaque syllabe rauque et arrachée à la violence d'une chair en perdition. Elle avait consigné dans sa mémoire tous les Chants Majeurs, toutes les Conjurations Collectives, tous les Dits Essentiels. Et maintenant, Naïma, qui avait perdu la voix et qui commençait à perdre le souffle, ne désirait plus rien que de mourir dans la tradition.

- Amène tous les enfants, et le Sans-Mémoire, articula-t-elle. Que tous assistent à mon départ. -Et toi, mon Ireyn, chante, et souviens-toi.

Ce furent ses derniers mots compréhensibles.

Ireyn, ruisselante de larmes, était allée chercher toute la petite communauté, et en la rassemblant autour de leur mourante mère, elle comprit toute la fragilité de leur existence. Les plus petits avaient 5 et 6 ans, les autres étaient à peine plus grands, et plutôt maigres. Ils n'étaient rien encore – à peine de frêles promesses, des rameaux qu'un seul pas foulerait et briserait. L'âge du Devenir était loin d'être achevé pour eux – elle comprit que pour elle, en revanche, cet âge était passé – ainsi que l'âge du Jouir, qui n'aurait pas duré plus de quelques lunaisons. Son œuvre était là qui l'attendait : transmettre la mémoire des Spiritualistes, l'incorporer à Albâtre s'il était possible, reformer une autre communauté si l'on ne voulait pas de leur sagesse.

- Venez les enfants, vous allez recevoir le dernier cadeau de Naïma.
- Qu'est-ce que c'est?
- Naïma va mourir, et va vous offrir l'exemple de sa mort, afin que jamais, jamais, vous n'ayez peur de la vôtre.

Les enfants hochèrent la tête en ravalant leurs questions ; ils connaissaient Ireyn et avaient reconnu le ton de l'enseignement qui ne souffrait pas de réplique.

- Toi aussi, Sans-Mémoire. Elle t'a demandé.

L'homme hésita, comme si la perspective de voir mourir la vieille Donneuse l'effrayait, mais la vue des enfants dociles qui se dirigeaient silencieusement vers la hutte lui interdit toute retraite.

- Pourquoi est-ce un cadeau, Ireyn? La mort est une chose affreuse qu'il vaut mieux cacher aux regards. Je veux mourir dans le noir, et seul.
- Viens, Sans-Mémoire. Et fabrique-toi un souvenir qui te servira de lueur dans les ténèbres.

La hutte était petite, et les enfants durent se serrer et se tasser les uns contre les autres contre la cloison opposée à la couche de la vieille Donneuse. Ireyn avait, sur sa demande, lavé son corps et peigné ses cheveux ; l'odeur de la maladie avait quitté les lieux, et dans la pénombre, les yeux de Naïma semblaient deux taches de lumière noire, deux puits mystérieux que ses paupières épuisées battaient avec une lenteur irréaliste.

Ireyn, malgré sa fatigue psychique, fit luire sa pierre frontale, et entonna le Chant du Départ. Sa voix de Verbe eut un effet apaisant immédiat sur le Sans-Mémoire, dont la nervosité silencieuse était perceptible à tous, même aux plus jeunes enfants.

La vie circule dans les replis du temps, la mort n'est qu'un instant semblable à cent mille autres,

un point infime sur le cercle de vie.

*Cent mille fois ta conscience a sombré dans le néant du sommeil,
Ta mort est un instant semblable à cent mille autres, et n'efface pas ta vie.*

Chacun dans la modeste hutte paraissait retenir son souffle pour respirer à l'unisson de Naïma, dont la respiration lente, irrégulière, rythmait étrangement la chanson.

*Ta vie, tu l'as tracée avec la lumière de ton esprit dans les paysages de l'éternité,
Ta vie a créé des lignes et des montagnes, des mondes et des ponts, ta vie a traversé
celle des autres par la lumière de votre communion
Ta vie est semblable à cent mille autres, cent mille ancêtres sont morts dans les replis du
temps, cent mille enfants mourront dans les années futures, cent mille amis s'éteignent en
même temps que ta flamme
Les vies tracées et celles qui se tracent se croisent et s'appartiennent dans l'infini*

Naïma semblait faire un effort suprême pour atteindre quelque chose – les puits noirs de ses yeux étaient grand-ouverts, et reflétaient une sorte de curiosité – elle était tendue, depuis ses muscles affaiblis jusqu'à son visage crispé, vers un objet invisible qui paraissait l'attirer au-dessus d'elle.

*Ta mort referme le cercle de ta vie, mais la roue tourne éternellement
Tu vis déjà en d'autres lieux et dans d'autres visages, grains d'étoiles et germes de blé,
lumière aride et pluie bienfaisante, corps indistinct, feuillage tremblant*

Naïma

*Ton nom comme un poème se chantera encore sur nos lèvres et tes dons fleuriront encore
nos mains*

Morte et vive

Morte et éternelle, souvenir, image, origine, parole, source

Qu'avait-elle obtenu dans cet effort? Le Sans-Mémoire ne le sut jamais, mais il la vit tout à coup se détendre. Elle respirait encore, plus faiblement lui semblait-il, mais elle s'abandonnait à sa couche, le visage tourné vers eux, et elle les embrassait tous de ses yeux mouillés, infiniment bienveillants, dans une sorte de pâle sourire.

Entends poindre à l'horizon les échos de l'aurore

Vois descendre vers toi les marches de la voie lactée

Que ton corps céleste émerge du fleuve du temps,

Que ton corps immaculé s'élève de l'espace

Que ta mort soit l'élévation de nos âmes, la communion de la matière qui revient à elle-même,

la paix du cercle refermé

Parfait dans son infinitude, sans commencement et sans fin

Naïma

Que t'accompagne le chant du départ.

Quand la voix d'Ireyn se tut, ils s'aperçurent qu'elle était déjà passée de l'autre côté, imperceptiblement, pendant le dernier couplet. Ses yeux commençaient à se craqueler comme des bijoux brisés, et Ireyn se précipita pour les lui fermer, comme pour immortaliser l'expression du dernier regard qu'elle avait eu, avant d'expirer.

- Profitez du dernier cadeau de Naïma, dit-elle aux enfants. Elle vous a enseigné comment mourir. Vous pouvez rester ici pour méditer auprès d'elle.

Le Sans-Mémoire pleurait, alors que les enfants ne pleuraient pas. Ireyn le remarqua mais n'en dit rien. Elle le laissa sortir sans chercher à le retenir. Il n'était pas rompu comme eux aux habitudes de la méditation, ni aux mystères de la mort, ni aux joies simples de la vie.

L'homme s'isola près d'un ruisseau qui coulait à peu de distance, et s'aspergea le visage d'eau fraîche. La mort ne le prenait pas par surprise, mais il se sentait vidé et désemparé dans le grand vide que laissait la vieille femme. C'était elle qui l'avait ramené doucement à la raison, même si elle avait échoué à le ramener à la mémoire. Elle lui avait assigné une place, et il avait réappris les gestes essentiels du quotidien, les mots de tous les jours, les préoccupations du corps et de la communauté.

Il eut brusquement une sorte d'étourdissement, comme un décrochage dans son esprit – une sensation étrange, peu naturelle, qui l'effraya. Des images se formaient dans son esprit comme des songes, sans qu'il perdît pour autant conscience de la berge paisible du ruisseau où il s'était réfugié. Il y avait une silhouette de femme, indistincte, et celle d'un enfant plus petit que ceux de la communauté. Il se concentrait pour essayer de percer les voiles de ses visions, lorsque apparut près de lui.

- Que t'arrive-t-il? demanda-t-elle.
- Une femme m'attend à la frontière, murmura-t-il.
- A la frontière de quoi?
- Je ne sais pas. La vision a cessé.

Ireyn baissa les yeux, puis les releva.

- Tu as changé, Ireyn, remarqua l'homme.
- Nous avons changé, Sans-Mémoire. Et nous allons changer encore plus. Est-ce que le cadeau de Naïma t'a apporté la paix?
- Pas vraiment.

Il essaya de lui caresser la joue, mais elle se déroba doucement à son contact.

- L'heure n'est plus à nos étreintes, Sans-Mémoire. Elles font partie d'un temps révolu.
- Pourquoi?
- Une femme t'attend à la frontière, et nous devons nous mettre en marche pour gagner Albâtre. Je dois me mettre à la tâche, et tu dois retrouver la mémoire. Nous devons offrir un avenir aux enfants comme aux ancêtres.
- J'ai le double de ton âge, remarqua-t-il. Mais tu as reçu le cadeau de Naïma et tu sembles plus sage que moi.
- Je porte un enfant, Sans-Mémoire, qui ne sera pas ton enfant.
- Que veux-tu dire?
- Ta vision a dit vrai. Nous sommes sur une frontière. Et nos chemins de vie vont se séparer. L'enfant suivra mon chemin, et tu suivras le tien.

L'homme hocha la tête. Il ne se révoltait pas contre cette séparation qui lui apparaissait somme toute nécessaire. Le fragile édifice de leur vie communautaire, comme une parenthèse hors du monde, venait de s'effondrer. Naïma avait emporté leur lien avec elle.

- J'aurai besoin de toi pour ensevelir Naïma, dit-elle en se levant sans bruit.

- J'arrive dans une minute.

L'homme se sentait étrangement léger, et l'incertitude même de son avenir lui montait à la tête. Il regarda ses mains, qui avaient travaillé et vécu, et tenta de trouver son reflet dans l'eau du ruisseau. Parmi les ridules changeantes de l'eau, il vit un visage d'homme, familier, qui ne lui parut ni jeune ni vieux. Ses cheveux longs et noués étaient blancs, mais ce n'était point à cause de l'âge. Quelqu'un l'attendait, l'aimait sans doute, quelque part, avec suffisamment de ferveur pour lui envoyer des visions. Et il sentit au fond de sa poitrine un espoir renaître des cendres qui enterraient son cœur. Le jour était limpide, et il sentait dans son corps, dans ses veines, des forces accumulées depuis trois ans, prêtes à jaillir.

Quand il revint, d'un pas plus assuré, vers le campement, il se dirigea vers la hutte de Naïma et y pénétra sans appréhension. Quelques enfants s'y étaient attardés. La petite Grettel avait ramassé des fleurs et les lui accrochait dans les cheveux. Un autre tenait la main de la morte, chaude encore, et y imprimait son front. Kalys, le plus turbulent des jeunes garçons, jouait une mélodie grave sur une flûte de bambou.

L'homme eut un geste affectueux pour chacun d'eux, puis s'approcha de la vieille Donneuse. Il dessina un cercle, avec son pouce, sur son front pâle, sans savoir de quelles profondeurs remontait ce geste.

Grettel, très appliquée au tressage des fleurs et des cheveux, suspendit un instant son geste.

- Tu remercies Naïma pour son cadeau, Sans-Mémoire?

L'homme sourit, en songeant qu'il était presque sûr que là d'où il venait, les enfants n'étaient pas aussi clairvoyants.

- Oui, Grettel.
- Tu n'as plus peur de la mort?

L'homme hocha la tête.

- Je n'ai plus peur de la vie, mais cela revient probablement au même.

Grettel médita ses paroles et retourna à son tressage enfantin. Dans la lumière verte de la fenêtre de bois, le visage de Naïma, presque semblable à un masque, était inondé de rayons et d'ombres. Un court instant, il sembla à l'homme que ses lèvres et ses paupières étaient recouvertes d'un or étincelant, et cela lui rappela, obscurément, le souvenir lointain d'un autre mort. Sa mémoire n'avait pas jailli – mais il la sentait remonter, lentement, de plus en plus près de la surface. Et il sourit.

CHAPITRE 8 : OBSERVATIONS

Aelenor se sentait un peu nerveuse, sans qu'elle pût exactement dire pourquoi. Elle marchait d'un pas rapide en direction du palais du Chancelier Ruben, tenant Artus par la main. Peu habitué aux itinéraires fixés à l'avance, l'enfant avait tendance à divaguer et à suivre le fil fantasque de sa curiosité enfantine. Mais, aujourd'hui, ils avaient un rendez-vous, et sa mère le tirait en avant un peu plus fermement qu'à l'accoutumée.

Aelenor tenta de concentrer son attention sur le spectacle que lui offrait cette Nouvelle Albâtre. On entendait des bruits nouveaux, de ce côté-ci du Canal : le martèlement des outils, les cris des ouvriers. Les Natifs de Haute-Ville, l'air toujours un peu éberlué, comme s'ils tardaient depuis trois ans à s'éveiller d'une sorte de rêve, paraissaient souvent désœuvrés dans les rues. Certains s'étaient mis au travail, car l'argent s'était infiltré dans toute la Ville avec une rapidité étourdissante. Les natifs de Ville-Basse avaient réagi promptement, occupé les lieux, ouvert des commerces, le plus naturellement du monde. Les anciens membres de la Guilde du Commerce s'étaient également reconvertis avec beaucoup d'à propos, et avaient discrètement pris les rênes de la nouvelle économie, sans lutter le moins du monde contre la marchandisation générale. Mais les autres, les Savants, les Esthètes, les Médecins, et toute la horde d'oisifs lettrés qui ne connaissaient rien de la lutte pour la survie, paraissaient désespérés. Le gouvernement provisoire avait institué, en puisant dans les ressources amassées de la Cité, un revenu pour chaque Citoyen, pour chaque homme et chaque femme, qu'ils travaillaient ou non. Mais ce revenu était faible, et n'autorisait pas les oisifs à vivre sur les même pied qu'avant la Révolution. Les Guildes démantelées, aucune obligation ne leur restait ; tout était laissé à leur initiative, et beaucoup d'entre eux se révélaient incapables d'intérioriser la logique marchande. Il leur semblait absurde et

grossier d'exercer un travail pour lequel ils étaient surqualifiés, pour amasser péniblement les oboles qui leur permettraient d'agrémenter leur table, ou de soigner leur parure. La plupart d'entre eux avaient choisi l'ascèse, et le désœuvrement. Ces personnages aux toges usées, à la dignité élimée, parurent ce matin-là de mauvaise augure à Aelenor. On ne pouvait vivre ainsi indéfiniment ; il fallait trouver un moyen de les remettre en marche, pour le bien général.

- Regarde, Maman !

Aelenor tourna la tête dans la direction que lui indiquait son fils. On érigeait une grande statue de plusieurs mètres de hauteur dans la place ovale. C'était une grande statue de femme, qui portait dans sa main droite un marteau et dans sa main gauche une plume. Sa tête était couronnée d'un diadème en forme de papillon, et ses pieds surgissaient d'une maquette de la Cité ; l'un de chaque côté du Canal-Frontière. Elle avait nécessité un travail collectif : l'art du sculpteur, la conception des ingénieurs, les travaux de force des ouvriers. Et tout ce petit monde assistait à l'érection délicate de ce symbole de la Nouvelle Albâtre. Des câbles, des machines, des files d'hommes tirant à l'unisson.

- C'est toi, Maman?

- Mais non, voyons, tu vois bien que la statue n'a pas de cicatrice.

- Mais elle a la lettre A, tu la vois?

Dans un fracas légèrement inquiétant, la statue se tint debout, vacilla quelques instants, puis s'immobilisa.

Aelenor remarqua en effet que la lettre A, contournée et stylisée, servait de trame aux différentes décorations de la statue : elle formait à la fois le motif de la robe, celui des branches tressées du diadème, et même celui des ailes du papillon.

- A comme Albâtre? demanda Artus.

- Oui, Artus. A comme Albâtre.

- Albâtre. Aelenor. Artus. Tout commence par A.

- Et pourtant, dit-elle, ce n'est pas ce que signifie mon A à moi.
- Que signifie-t-il?
- A comme Apostat.
- C'est quoi, un Apostat?
- Je t'expliquerai plus tard.

Ils étaient arrivés devant la demeure de Ruben, et croisèrent à l'entrée une native de Ville-Basse qui habitait probablement ici.

- Aelenor ! dit la femme en souriant. Je vous bénis chaque matin et je prie pour votre homme chaque soir.
- Vous étiez présente à mes cours, n'est-ce pas?
- Oui. Et tout ce que vous nous avez chanté avec votre voix étrange, tout est arrivé !

Aelenor sourit, un peu gênée. Ces témoignages de reconnaissance publique étaient fréquents, et elle s'y était habituée, mais elle se sentait toujours dans la peau d'un imposteur lorsqu'elle y répondait gracieusement. Était-ce à elle, vraiment, que cette gratitude devait s'adresser?

- Je vous remercie, mais c'est le peuple lui-même qui s'est libéré tout seul... Je n'y suis pas pour grand chose.
- Et voici le petit Artus?
- Oui. Dis bonjour, Artus.

L'enfant refusa de dire bonjour et se cacha dans les jupes de sa mère. Il s'ensuivit un petit instant de confusion qu'Aelenor décida d'ignorer.

- Ruben habite-t-il bien ici?
- Oui, Madame. C'est mon nouveau voisin !
- En ce cas, puis-je entrer?
- C'est sur la gauche, après le patio...

Aelenor n'était jamais venue en ce lieu et en apprécia la subtile élégance. Elle se réjouit de voir des enfants nés en Ville-Basse jouer dans le bassin du patio, et pourchasser les carpes argentines qui n'avaient probablement jamais connu pareille agitation.

L'ancien Chancelier l'attendait au seuil de ses appartements, et lui fit signe d'entrer.

- Veux-tu jouer un instant avec eux, Artus?

Artus ne répondit pas et s'élança vers le bassin, dont la mosaïque d'albâtre et de jade, qui scintillait singulièrement au soleil, paraissait l'appeler.

- Bonjour, Ruben, dit Aelenor en lui tendant la main. Pouvons-nous bavarder un moment seule à seul?
- Entrez donc.

Aelenor leva la tête et contempla le plafond, aux antiques voûtes ogivales, les fenêtres dentelées qui laissaient passer mille rayons ténus. Le péristyle dans lequel ils se trouvaient n'était pas vaste, mais il y régnait une atmosphère de pierre et de silence, de calme et de concentration. L'atmosphère de la Haute-Ville.

- C'est étrange, dit-elle. Votre patio fait partie de la Nouvelle-Albâtre, mais votre appartement, lui, est resté en Haute-Ville.
- Je n'y peux rien, ma chère. On ne se refait pas.
- Vous avez raison... Je voulais vous demander quelque chose. Mais comme je souhaite établir une relation de confiance avec vous, je vais commencer par répondre à votre question de la dernière fois. Je vais vous faire le récit de mon séjour dans la Cité-Monastère.

Le Chancelier parut ravi, et se cala confortablement dans son siège de pierre, dont un coussin de soie amollissait la rigueur. Aelenor resta debout, et se mit à raconter, en n'omettant aucun détail, l'essentiel de ses quelques jours parmi les Spiritualistes.

- Fascinant, dit le Chancelier à la fin. Je n'aurais jamais pensé qu'ils seraient si accueillants envers une native de Haute-Ville.

- J'avais renoncé à la Haute-Ville, rappelez-vous.
- Oui, cela a dû jouer là-bas en votre faveur. Leur philosophie ne manque pas d'intérêt. L'avez-vous faite vôtre?
- En partie, sans doute.
- Quel dommage qu'ils aient tous disparu, et dans des circonstances qu'on dit si horribles...
- Justement, Chancelier. Vous savez comme moi que la Guilde de l'Ombre a seule pu perpétrer ce forfait.
- C'est plus que probable, en effet. Les Spiritualistes étaient très puissants.
- Pourquoi Sornar s'en est-il pris à eux, à ce moment précis? Qu'avait-il en tête?
- Je n'en sais rien, dit Ruben, au comble du malaise. Cet homme était à peine un homme, personne n'eût pu deviner ses intentions.
- Et mon frère?
- Oui?
- Pourquoi l'a-t-il rejoint?
- Pour laver l'honneur de sa famille.
- Quel imbécile !
- Que voulez-vous savoir d'autre?
- Je veux entrer en relation avec des Géographes. Je veux savoir s'il existe des galeries souterraines sous Albâtre.
- Vous voulez dire, en dehors des souterrains de l'ancienne Guilde de l'Ordre?
- Oui, des galeries qui seraient plus profondes, et qui déboucheraient dans la forêt.

Ruben se leva. Il avait entendu parler de ces galeries légendaires, qui occupaient toujours beaucoup les Géographes de la Guilde du Savoir.

- Vous pensez que Sornar aurait pu s'y terrer?

Aelenor acquiesça.

- Sornar, Joris, et tous les frères Sombres que nous n'avons jamais trouvés.
- Pour quoi faire?
- Pour attendre, je suppose.
- Attendre quoi?
- Je n'en sais rien, Chancelier, j'essaie de réfléchir. Mais vos questions sont la meilleure des réponses, vous avez entendu parler de ces galeries.
- En effet, oui. Les Historiens et les Géographes se querellaient souvent à leur sujet : les Historiens prétendaient qu'elles avaient été creusées à l'époque de la Fondation, par une communauté persécutée. Les Géographes, quant à eux, estimaient probable que les galeries fussent en grande partie naturelles.
- Mais nul ne se disputait au sujet de leur existence?
- Non. Je pense même que certaines cartes révèlent l'emplacement de leurs entrées.
- Pourquoi ces galeries n'ont-elles jamais été exploitées?
- Parce qu'il y fait un froid de loup, une obscurité quasi-totale, et qu'Albâtre s'est bâtie sur une hauteur, face au Soleil. Que vouliez-vous qu'on fit de ces grottes humides?
- Je vous remercie, Ruben. Je vais vous chercher Artus.
- Qu'allez-vous faire de cette information?
- Chercher les cartes, bien sûr, et en informer le gouvernement provisoire.
- Y a-t-il quelque chose que je doive savoir à propos d'Artus?
- Non, je ne veux pas influencer votre jugement, je vous le confie sans préambule. Je viendrai le chercher dans deux heures.
- Fort bien.

Ruben accompagna des yeux Aelenor jusqu'à sa sortie. Elle n'avait rien perdu de sa grâce, malgré la lettre écarlate qui striait sa joue gauche, malgré la maternité, malgré la solitude et l'attente. Elle glissait sur les dalles comme l'esprit antique de cette ville, comme l'incarnation de sa noblesse et de sa justice, à sa place. Ses cheveux à moitié tressés,

auxquels elle ajoutait des perles et des fleurs, la nimbaient d'une lumière brune, d'un volume changeant, et d'un parfum délicat. Sa tenue, faite d'une sorte de toge raccourcie, était un peu disparate, mais d'une élégance discrète. Sa voix, surtout, semblait avoir gagné en puissance et en majesté. « C'est aux voix que l'on reconnaît les souverains », songea-t-il.

Aelenor suivait elle-même des yeux son fils, qui s'aspergeait avec les autres enfants dans le bassin du patio. Les gouttelettes d'eau, les rayons de soleil qui filtraient du puits de lumière, les rires et les éclaboussures sonores, formaient un tableau charmant, qui mit un sourire sur les lèvres de la jeune femme.

« Elle ne se doute pas que j'ai cherché à la faire assassiner », songea encore Ruben, « et sincèrement, je suis heureux de n'y être pas parvenu. » Dans le bassin, Artus s'immobilisa et braqua ses yeux sur le vieil homme, avec une expression étrange de défiance, très fugace, qui s'évanouit presque aussitôt. Ruben le remarqua, et invita l'enfant à le rejoindre, avec un sentiment de malaise. Ce secret qu'il avait gardé et porté sans y penser pendant ces trois ans venait tout à coup de se faire plus lourd, et l'emplissait d'une sourde inquiétude, sans qu'il pût au juste s'expliquer pourquoi.

CHAPITRE 9: SOUVENIRS D'HUMANITÉ

Joris aimait à se figurer la nouvelle essence de son Maître, parfois sous la forme d'un continent dont seuls quelques territoires secrets étaient restés humains, ou sous la forme d'une nébuleuse d'étoiles dont une seule constellation portait encore la mémoire de son ancien état. C'était un sujet inépuisable de méditation pour lui. Apprivoiser cette étrange forme de conscience l'intéressait au plus haut point ; et il ne doutait pas, curieusement, de l'issue favorable de ses tentatives. Il avait tout son temps, et sa volonté était sans faille ; cet objectif unique, remplaçant ou surclassant tous les autres, avait orienté sa vie dans une nouvelle direction. Il s'acquittait le plus rapidement possible des tâches quotidiennes qui lui incombaient ; repaître ses Frères de sa présence rigide ; inventer de nouvelles épreuves pour l'enfant ; superviser les détails de la vie matérielle dont il s'était quasiment déchargé sur le Frère Kador.

Il venait de faire faire à l'enfant des exercices physiques épuisants, et l'enfermait à présent dans sa salle de repos – une grotte plus obscure encore que le reste des souterrains, car elle n'était presque pas éclairée – où l'enfant n'avait rien à faire qu'à grandir. C'était une crypte naturelle, à la voûte basse, au sol de roche lisse, presque perpétuellement éclairée par une torche que Joris entretenait sur l'une des parois. Le feu jetait ses lueurs mouvantes dans l'ombre froide, sans parvenir à la percer complètement, et l'enfant se tenait d'ailleurs le plus souvent dans le coin obscur, les yeux fixés sur la flamme. C'était un lieu d'oubli, un lieu d'ensevelissement et d'éternel silence, où régnait cependant, tout au long des heures identiques, une forme de paix.

L'enfant ne se plaignait pas. Il était devenu habile à imiter les moindres mouvements de Joris : privé de communication verbale, il développait un mode de communication particulier à travers le mimétisme corporel. Une grande partie de son intelligence, que les

Savants des autres guildes auraient appelée son intelligence kinésique, était consacrée à l'élaboration de mouvements complexes et coordonnés. Malgré son très jeune âge, et son silence absolu, que venait parfois troubler, comme un léviathan trouble fugitivement la surface de l'eau, un grognement inarticulé, il paraissait dans certaines situations avoir le pied plus sûr, le corps plus souple, le réflexe plus rapide, le geste plus précis, que des enfants beaucoup plus âgés. Joris évitait de songer qu'il était son neveu – il pensait s'être affranchi des liens du sang, mais cette pensée lui restait désagréable, particulièrement quand il fermait à clé la porte de la salle de repos. Ce corps vivant, dont il s'évertuait à étouffer l'âme, n'était qu'un réceptacle, auquel il ne donnait pas de nom.

Joris chassa de son esprit cette question embarrassante, et se concentra sur la pensée de son Maître. Qu'il eût réussi la transsubstantiation était un événement majeur, d'une portée métaphysique – un météore sombre dans le ciel de l'humanité, capable de bouleverser le monde. Mais il en détenait seul le secret – seul, car Sornar avait oublié son propre prodige, brûlé sa mémoire dans sa propre élévation, et, tel un Phénix, attendait de renaître de ses cendres. Dans son rôle d'humble servant, jamais tâche ne lui avait paru plus sacrée que celle de ramener le Maître à lui-même. Continuer à obéir à ses ordres en son absence avait été naturel, mais il fallait maintenant faire preuve d'inventivité, imaginer les ordres qui n'avaient pas été prévus, et cela représentait pour Joris le Grand-Oeuvre, l'épreuve ultime de l'Obéissance qu'il avait jurée et qui le faisait vivre. Le retour de son Maître scintillait au bout de son existence comme un fanal, l'entourait comme un horizon. Tuer, mourir, étouffer l'âme de cet enfant – tout cela n'était que des brindilles à jeter dans ce grand feu.

Depuis quelques séances le contact avec Sornar était plus rapide, plus facile. Il parvenait presque immédiatement à plonger dans le grand flux de conscience qui coulait à travers la ville, et dont il interceptait l'une des innombrables ramifications.

« Maître? »

Devenir et perdurer. Naître et se reproduire. Abreuver et avaler. Absorber la lumière, répandre l'oxygène. Transformer les sels.

« Maître, concentrez-vous sur le monde des hommes. »

La fourmilière humaine n'a plus de reine et l'organisation se débande. Les pensées et les désirs foisonnent dans des sens multiples. La cité se ressème et meurt en se renouvelant.

« Maître, vous devez vous concentrer davantage. Vous étiez le Maître Sornar, le puissant Maître de la Guilde de l'Ombre. Vous avez recherché l'immortalité. »

Immortelles, la Cité aux blanches parois, et la colline fertile, et la forêt giboyeuse. L'eau, la terre, l'air, le feu. Immortels.

« Vous êtes un individu immortel, Maître. Vous avez quitté votre corps et vaincu la mort. »

L'individu est maillon, l'individu est gouttelette, l'individu est rameau qui se démultiplie, se greffe, se parasite. L'individu est illusion. La mort est illusion.

« Non, Maître. Les animaux naissent et meurent ; et vous, vous avez survécu à votre corps. »

Poumons brûlants et peau fondue. Douleur.

« Pouvez-vous agir, Maître? Dans votre nouveau corps? »

L'action est illusion. Naître et perdurer. Devenir et se reproduire.

« Pouvez-vous modifier quelque chose dans la grotte, Maître? »

Accélérer l'érosion. Aggraver la pesanteur. Geler. Fondre. Pousser.

Joris ressentit à ces mots, qu'il percevait plus qu'il ne les entendait, un tressaillement interne. Il lui semblait que la grande force spirituelle avec laquelle il communiquait devenait physique, pénétrait dans les interstices de la pierre, dans le cœur des structures, imprégnait l'air, l'eau, et agissait. Il tremblait légèrement, dans une sorte de terreur sacrée, et se mit à guetter autour de lui des signes de ce qu'il sentait confusément. Rien ne

bougait, encore, et la cathédrale de pierre semblait toujours la même, avec ses arches brillantes d'humidité souterraine, ses vasques d'eau pure et glacée, ses stalactites titanesques. C'était une nef immobile – mais qui était sur le point d'éclater comme un tableau que l'on crève, comme un ventre qui accouche. Quelque chose se passait à l'intérieur. Et puis, soudain, la surface de l'eau de la vasque principale se rida, comme sous l'action d'un vent contre-nature ; et une flèche de pierre se détacha d'une stalactite, pour tomber à quelques mètres de lui, en plein milieu de la grotte.

« Maître? » murmura-t-il émerveillé, empli d'une adoration devenue religieuse.

Agir. Agir. Agir.

CHAPITRE 10 : RÉUNION DU CONSEIL

La salle du conseil était encore vide, à cette heure. Aumon y était venu en avance, et savourait quelques instants de calme avant l'arrivée des autres. La concentration était essentielle pour animer ce genre de réunions, et il ne l'obtenait plus qu'après des exercices de relaxation. Les autres allaient arriver, pleins d'élan, de paroles désordonnées, d'idées contradictoires, et il faudrait démêler, sélectionner, trancher. Le travail du gouvernement était infiniment difficile.

Le Conseil se réunissait dix fois par lunaison, à un rythme soutenu. Aumon en avait été le premier instigateur, au lendemain de la Révolution, et avait choisi pour représenter Albâtre des gens de tous horizons, qui ne parlaient pas le même langage et n'avaient pas la même conception du pouvoir. Et ce pandémonium ne ressemblait en rien à ce qu'il avait pu connaître jadis dans les coulisses de la Guilde du Pouvoir. Aelenor, bien sûr, siégeait avec lui depuis le début – et cela n'avait pas été sans mal, car les premiers mois, elle n'était plus elle-même, et semblait se désintéresser totalement d'Albâtre. Mais il avait réussi à la remettre en selle, et elle était aujourd'hui son soutien le plus sûr, le plus avisé. Elle ne parlait jamais que lorsque c'était nécessaire, et toujours avec une hauteur et une profondeur appréciables. L'éthique était son principal souci. Puis il y avait Sadric, un ancien de la Guilde du Commerce, qui s'était admirablement adapté à la Nouvelle Albâtre, et fourmillait d'idées et d'entreprises diverses. Pour achever de représenter l'ancienne Haute-Ville, Aumon avait également convoqué Jemira, une vieille conservatrice de la Guilde de la Justice, droite et sévère comme le Livre des Lois, et qui soupirait à chaque nouvelle entorse à l'Ordre.

Du côté Ville-Basse, bien que ces dénominations fussent aujourd'hui obsolètes, Aumon avait d'abord recruté l'un des sergents de Keller, qui avait fait preuve de courage et

de discernement pendant la Révolution : Fly, toujours très attaché à Aelenor, et qui la contredisait rarement, mettait souvent en avant des détails pratiques, parfois triviaux, mais essentiels, qui échappaient à l'intelligence plus éthérée des natifs de la Haute-Ville. Aumon avait, en partie pour respecter la parité entre les hommes et les femmes, qui lui paraissait capitale, mandé Daphnaé – un choix qu'il regrettait un peu aujourd'hui, car elle lui paraissait plus dévouée à sa propre cause qu'à la cause d'Albâtre. Cependant, sa fierté susceptible, son impression fréquente d'être flouée par les Natifs de la Haute-Ville, et l'espèce de critique permanente qu'elle leur opposait, si elles étaient parfois lassantes, étaient aussi fort utiles. Elle représentait en effet toute une partie de la population, en incarnait les griefs, les opinions parfois irrationnelles, les centres d'intérêt. De tous, c'était elle qui était le plus dans l'air du temps, et cela était précieux. La seconde native de Basse-Ville était une femme plus âgée, Morgha, qui avait travaillé toute sa vie dans les manufactures de la Guilde des Tisserands, et dont les vieilles mains calleuses et déformées par l'outil avaient été si imprégnées de teinture qu'elles conservaient encore, à la lumière du soleil, des teintes bleuâtres indélébiles. Elle était une admiratrice passionnée d'Aelenor, une fervente de la Révolution, et vivait la Nouvelle-Albâtre comme un rêve miraculeux, donné par le Destin à ses vieux jours, dont elle ne voulait pas perdre une miette. A ses côtés, à la dernière place, qui eût normalement dû échoir à Keller, siégeait Fabrizz, un homme d'une quarantaine d'années, qui n'avait pas pris part à la Révolution, et qui avait été contremaître pour la Guilde des Orfèvres. Il avait servi loyalement la Guilde, et n'avait pas pris les armes contre la Haute-Ville – mais il prenait très au sérieux la charge qu'on lui avait confiée, et ne sortait de sa réserve que lorsqu'un point lui paraissait avoir été oublié.

Quatre hommes, quatre femmes, de tous âges ; quatre qui avaient pris part à la Révolution et quatre qui l'avaient subie ; quatre natifs de Haute-Ville et quatre natifs de

Basse-Ville ; cette combinaison lui avait paru la meilleure, et, jusque là, malgré les discordes, le Conseil s'était montré à la hauteur de sa tâche monumentale.

Daphnaé arriva la première, et rejoignit Aumon à la fenêtre, non sans lui rappeler, par un frôlement provocateur, la nature charnelle de leurs liens, ce qui dérangerait Aumon dans sa concentration. Le bâtiment qu'ils occupaient se trouvait sur la place Ovale, et ils pouvaient contempler, à côté de la grande statue, la démarche gracieuse d'Aelenor.

- Laquelle est de chair, laquelle est de pierre? souffla ironiquement Daphnaé.
- Elles sont toutes les deux faites d'Albâtre, répondit Aumon, piqué.

Daphnaé recula, un sourire amusé aux lèvres, et s'assit théâtralement dans le siège d'Aelenor.

- Es-tu amoureux d'elle, pour prendre ainsi sa défense chaque fois qu'on égratigne son marbre?
- Nous ne sommes pas là pour badiner, Daphnaé.
- Ah?
- Et ne te méprends pas. Mon éducation m'a appris à faire la distinction entre le désir, l'estime et l'amitié. Quant à l'amour, elle m'a appris à m'en défier.
- Je vois. Je joue donc le rôle du désir?

Aumon ne répondit pas, furieux que sa concentration si récalcitrante ait volé en éclats aussi rapidement. Aelenor arrivait, de toutes façons, suivie de près par Morgha et par Sadric. Après les salutations d'usage, Daphnaé quitta le siège d'Aelenor et le lui rendit avec une politesse outrée. Les autres ne tardèrent pas à arriver à leur tour, et le Conseil commença.

- Comme de coutume, commença Aumon, je propose un tour de table afin de déterminer l'Ordre du Jour. Que chacun propose un sujet de préoccupation qui lui semble mériter débat. Fly?

- Il y a des terres cultivables, autour d'Albâtre, et je me disais qu'il serait peut-être plus intéressant de les cultiver que de dépendre des autres cités pour notre pain quotidien.
- Sadric?
- Il faut prendre une décision concernant l'argent. Décider exactement de ce qui se monnaie, de ce qui ne se monnaie pas. Nous sommes dans une espèce d'entre-deux qui ne convient à personne.
- Morgha?
- Rien de particulier.
- Jemira?
- Les délits mineurs se multiplient, il faut se hâter d'écrire un nouveau Livre des Lois, et d'organiser une Justice.
- Daphnaé?
- J'en ai assez de voir les natifs de Haute-Ville traîner sans rien faire dans les rues... Pourquoi les entretenir dans l'oisiveté?
- Fabriz?
- Rien de particulier.
- Aelenor?
- J'ai deux sujets à proposer.
- Sélectionnez le plus important, dit aimablement Daphnaé.
- Comme Morgha et Fabriz se sont abstenus d'en proposer, j'ose espérer que vous écouterez les deux, qui sont de première importance.
- Allez-y, dit Fabriz.
- D'abord, j'ai une idée de l'endroit où pourrait se cacher la Guilde de l'Ombre. Ensuite, j'ai des raisons de croire que le pouvoir des papillons s'amenuise et que l'Esprit est à nouveau utilisable par certains. Il faut que nous parlions de l'Esprit.

Il y eut d'abord un silence, puis un murmure un peu confus.

- Qu'entendez-vous par « utilisable par certains »? demanda Aumon avec anxiété.

Aelenor parut un peu embarrassée.

- Devrions-nous comprendre « par certaines »? insinua Daphnaé.
- Les jours de pluie, les papillons se cachent, et ma pierre frontale a plusieurs fois... frémi, à mon insu. L'Esprit n'est pas totalement engourdi comme il l'a été dans les premiers temps.
- Pourquoi vous et pas les autres?demanda Sadric avec hauteur.
- Je ne suis pas la seule. Faites l'essai, si vous ne me croyez pas.

La vieille Jemira hocha la tête.

- Je l'ai senti, moi aussi.

Cet arrêt fit taire les incrédules.

- Je dois confesser, reprit Aelenor, que je ne me suis pas arrêtée là. J'ai essayé d'utiliser l'Esprit – pour tenter de joindre mentalement Keller, s'il faut tout vous dire.
- Avez-vous réussi?demanda Fly.

Elle secoua la tête en guise de réponse.

- Mais j'ai réussi à utiliser l'Esprit, plusieurs minutes. C'était...

Elle hésitait à formuler la fin de sa phrase.

- C'était?demanda impitoyablement Daphnaé.
- C'était bon, dit-elle. Comme de recouvrer l'usage des jambes quand on a été paralysé.

Seuls les natifs de Haute-Ville comprirent ce qu'elle voulait dire, et elle savait qu'au fond d'eux, ils ne la blâmeraient pas pour cet accès de sincérité. Il était impossible,

inconcevable, qu'ils ne ressentissent pas tous, le plus cruellement, la même frustration exaspérée.

- Je vois très bien où vous voulez en venir, dit Daphnaé d'un air énergique. Et cela est très dangereux. Vous savez pertinemment pourquoi on a interdit l'usage de l'Esprit. Il n'y a aucune égalité possible si l'Esprit revient dans la partie.
- Et pourtant, dit Aelenor, si le pouvoir des papillons décroît, cela finira par arriver, dit-elle, qu'on le veuille ou non. Les Spiritualistes ne semblaient pas affectés par les papillons lorsque je leur ai rendu visite. Ils utilisaient l'Esprit tout à fait normalement.
- Ce qui signifie qu'ils avaient fini par s'immuniser contre leur effet, conclut Sadric.
- Et bien sûr, vous voudriez hâter ce moment?dit brusquement Daphnaé.
- C'est dangereux, ça, vous pourriez à nouveau nous contraindre, observa Morgha.
- C'est justement parce que c'est dangereux que nous devons en parler, observa le prudent Fabriz.
- Eh bien, parlons-en !murmura Daphnaé, en lançant à Aumon un regard courroucé. Aumon, votre opinion?
- Si l'Esprit doit à nouveau être disponible, il faut impérativement réussir à le partager, dit-il après un silence.
- Exactement, dit Aelenor. Eduquer tout le monde à son utilisation, en faire une richesse commune, et non plus un instrument de domination.
- Mais certains Citoyens seront plus habiles que d'autres, objecta Fabriz.
- C'était le cas en Haute-Ville, répondit Sadric. Mais cela ne posait de problème que lors des tentatives de contrainte...
- Que nous allons sévèrement réprimer, termina Aelenor.
- Tout l'usage du Verbe?demanda Jémira.
- Il faut réfléchir, dit Aelenor. On pourrait imaginer que l'utilisation de l'Esprit soit à nouveau rendue légale pour toutes les applications non verbales – contrôle de soi,

apaisement de la douleur, résistance à l'effort, contrôle du sommeil, gestion de la colère...

- Acuité accrue de la précision, de la concentration... murmura Aumon, d'une manière presque hypnotique. Ce serait tellement commode.
- Et nous autres nous apprendrons tout ça? demanda Morgha.
- Oui, il le faut. Les enfants, d'abord. Les enfants doivent être éduqués tous de la même manière, et tous de la manière la plus exigeante. Il faut qu'à la prochaine génération, il n'y ait plus de différence entre les anciennes parties de la Ville.
- Magnifique! ironisa Daphnaé. Et nous, aujourd'hui?
- Il n'est pas trop tard pour apprendre, dit Aelenor. Et je ne vois pas d'autre moyen.
- Cela va provoquer des perturbations importantes, prévint Sadric... Et pour le Verbe, que fait-on pour le Verbe?
- Je ne sais pas, avoua Aelenor.
- Il faut interdire le Verbe, protesta Daphné.

Aumon réfléchissait intensément, mais son cerveau ne gérait que partiellement la somme des paramètres en présence. La perspective de retrouver peut-être l'Esprit le rendait presque fou de désir et d'impatience.

- Je vous ferai remarquer, dit Fly, qu'il y a un problème technique à votre histoire d'éducation.
- Lequel?
- Admettons qu'on veuille commencer l'éducation à l'Esprit dès demain. Les papillons sont encore là. Ils empêcheront la mise en pratique. Et si on commence par supprimer les papillons...
- Comment être sûrs que les Hauts Citoyens ne vont pas en profiter pour contraindre tout le monde?acheva Morgha.

- Il faut dégager une zone d'enseignement, et laisser les papillons dans le reste de la Ville, dit Aumon.
- Et pour le Verbe?demanda à nouveau Daphnaé.
- Le Verbe vous serait utile, observa Aelenor. Il subjuguera vos spectateurs au théâtre.
- Je n'ai pas besoin de cet artifice, merci beaucoup.
- Il faut interdire le Verbe, trancha Jémira. Au moins temporairement. Et de manière très stricte. Nous le réintroduirons plus tard.
- Faut-il prévoir des sanctions pour les utilisateurs abusifs?demanda Fabriz.
- Des travaux d'intérêt collectif, pour une utilisation simple.
- Et pour une tentative de contrainte d'un Haut-Citoyen sur un Bas-Citoyen?demanda Morgha.
- Il n'y a plus de Haut ni de Bas Citoyen, rectifia Aumon.
- Je m'entends, dit Morgha. Et vous aussi vous m'entendez. Nous sommes entre nous.
- Il faut sévir davantage, dit Aelenor.
- L'Apostasie?suggéra perfidement Daphnaé.
- Et pourquoi pas?répliqua Aelenor. Une privation de liberté. Et le bannissement en cas de récidive.
- Je vous propose de nous entendre sur ce principe, dit Aumon : une autorisation de l'Esprit pour les applications non-verbales, une éducation générale des natifs de Ville-Basse...
- Obligatoire?demanda Fabriz.
- L'éducation?
- Oui. Certains Citoyens ne voudront pas perdre leur temps à ces fariboles.
- Mais il s'agit d'un enjeu de pouvoir extrêmement important...dit Jémira.

- Je sais. C'est pourquoi je vous demande s'il faut rendre cette éducation obligatoire.
- Pour les enfants, et jusqu'à vingt ans, je dirais oui, répondit Aelenor.

Tout le monde hocha la tête.

- Et pour les autres?
- Des mesures incitatives?proposa Sadric.
- Fort bien, récapitula Aumon. Une éducation obligatoire pour les jeunes jusqu'à 20 ans, et des mesures incitatives à définir pour les autres. Une interdiction formelle du Verbe, sous peine de bannissement. Sommes-nous d'accord sur ces points?

Les têtes s'inclinèrent en signe d'assentiment, et Aumon eut presque l'impression d'entendre dans sa tête les sifflets graves du Forum.

- Bien. Avant de passer au point suivant, Aelenor, veuillez nous donner cette information concernant la Guilde de l'Ombre. Les Frères Sombres auraient-ils réapparu?
- Non, dit-elle. Mais j'ai appris l'existence d'un réseau de galeries naturelles sous la montagne d'Albâtre. J'ai... enfin, nous avons trouvé des entrées de grottes très profondes, sur l'autre versant. L'existence de ces galeries m'a été confirmée par l'ancien Chancelier de la Haute-Ecole. Sornar devait nécessairement en connaître l'existence.
- Cela ne paraît pas de première importance, dit Sadric. Laissons les chauve-souris là où elles sont.
- En effet, dit Aumon, cela ne paraît pas urgent... Toutefois, nous pourrions peut-être organiser des recherches afin de nous assurer qu'il n'y a pas de danger de ce côté là?
- Il vaudrait mieux défricher les terres cultivables, dit Fly.
- L'un n'empêche pas l'autre, dit Morgha. Ce Sornar m'avait l'air d'un diable d'homme, et je dormirais plus tranquille si j'étais sûre qu'il était pas là-dessous.

- Une petite patrouille ne devrait pas poser de problème, dit Fabriz.
- C'est ce que je crois, reprit Aumon. Même si je conviens qu'il ne s'agit pas d'une priorité.
- A qui donnerons-nous le commandement de cette expédition?
- Je veux bien m'en charger, dit Fly. Avec quelques hommes.
- Merci, dit Aelenor. Vous passerez à la Frontière, Cardone vous accompagnera.

Les sujets suivants les retinrent pendant une grande partie de la journée ; il fut décidé, contre l'avis de Sadric et de Jémira, qui arguaient que les Citoyens d'Albâtre n'étaient pas des paysans, que plusieurs terres seraient défrichées et mises en culture, afin de limiter les importations de blé et de primeurs. On convint ensuite, après d'âpres discussions, que les prestations médicales, funéraires, l'éducation des enfants, la justice, le génie civil, les rapports sexuels, et, surtout, le droit d'occupation d'un logement, ne devaient pas se monnayer en Albâtre, et rester soit entièrement gratuits, soit à la charge du gouvernement. Il fallut batailler dur, car Sadric y voyait un frein à la libre entreprise, et certains natifs de Basse-Ville, un manque à gagner pour nombre de gens. Mais les autres eurent finalement raison de leurs arguments, et ne durent leur concéder que le droit de monnayer les œuvres d'art – point sur lequel Daphnaé fut intraitable.

- L'art et le commerce ne font pas bon ménage, dit Aumon dans une dernière tentative.
- Mais les artistes font bon ménage avec l'argent, dit Daphnaé.

Il fut également décidé ce jour-là que la peine de mort n'aurait pas cours en Albâtre, et que le bannissement serait la peine la plus lourde prononcée par la Cité. On fit une première ébauche d'une grossière échelle des peines. Les travaux d'intérêt collectif, nombreux, car la Cité engageait de nombreux chantiers, étaient combinés à des périodes de privation de liberté. Les amendes furent étudiées, puis abandonnées. On préférait prendre le temps des citoyens, leur force de travail, plutôt que leur argent.

Enfin, il fallut s'entendre sur la possibilité de rester oisif dans la Ville. Les natifs de Ville-Basse, sans exception, méprisaient l'inactivité comme la mère de tous les vices ; les natifs de Haute-Ville, quant à eux, ne vivaient que pour leurs heures de loisir, qu'ils considéraient, bien plus que leur travail, comme leur source d'épanouissement. Quelque chose d'irréconciliable semblait ici survenir.

- La paresse, disait Morgha, y a rien de pire. Vous pouvez pas lutter contre. C'est toute une population de paresseux qui font tomber les Cités. Le travail c'est la santé.
- Mais allons-nous forcer les gens à fournir une activité? A qui devront-ils en rendre compte?
- Toute personne qui n'est pas employée par quelqu'un ou qui ne s'emploie pas elle-même devrait se mettre à la disposition de la Cité.
- Travaux d'intérêt général?
- Il y en a de plus ou moins pénibles, et on pourrait réserver les plus pénibles aux délinquants, et les moins pénibles aux oisifs.
- D'autant que ce ne seraient pas forcément des travaux, remarqua Fabriz. Surveiller des enfants, jouer d'un instrument pour distraire les gens dans la rue, tenir la main des mourants, ce n'est pas vraiment du travail...mais c'est utile aux bonnes gens.

Aumon et Aelenor partageaient sur ce point une même perplexité. Peut-être que ces gens avaient raison, après tout, peut-être l'oisiveté était-elle ce qui avait vicié Albâtre...

- Si tout le monde en échange reçoit suffisamment d'oboles pour vivre, et est logé gratuitement, cela semble juste, remarqua Aelenor.
- Le travail sera donc obligatoire, demanda Aumon, sous une forme ou sous une autre?
- Oui, dit Morgha avec entêtement.

Et ils convinrent que les natifs de Haute-Ville qui erraient désœuvrés dans les rues devraient au plus tôt trouver l'emploi qui leur convenait le mieux au service de la Cité.

Le soleil était presque couché lorsqu'ils se séparèrent, et Aumon, épuisé, accompagna Aelenor à la Frontière pour boire un vin de cèdre avant de rentrer. Elle fit un détour par le palais du Chancelier Ruben, où elle récupéra Artus, et ils furent bientôt attablés face à face, en terrasse, dans les lieux rougeoyants de cette soirée de printemps, appréciant tous deux la vue sur la coulée verte de l'ancien Canal. Un vaste cerisier en fleurs s'épanouissait au-dessus de leurs têtes.

- Diriger la Cité ne vous épuise-t-il pas, Aelenor? demanda-t-il sans y penser en Langue Noble.
- Si, répondit-elle de même. Mais ces choses ont besoin d'être étudiées, dites, faites. Nous n'avons pas le droit de nous en détourner.
- Ce serait tellement plus facile avec l'Esprit, dit-il en souriant. Parfois, j'ai l'impression d'être la moitié de moi-même.
- Et pas la meilleure moitié ! ajouta-t-elle en souriant.

Ils rirent.

- Ne faudrait-il pas un gouvernement légitime? demanda-t-il.
- Si, sans doute. Mais nous savons que nous sommes honnêtes, dit-elle. Nous ne volons rien à Albâtre.
- Il faudrait cependant organiser une consultation, un vote... Quand j'y songe, cela me semble si compliqué...
- Cela viendra, Aumon. Et avec l'Esprit, nous abattons des montagnes.

Il sourit à cette idée et trinqua avec elle.

- Vous croyez que Keller reviendra? demanda-t-il doucement.
- Oui, dit-elle. Je suis presque sûre qu'il est en route... Mais...

Aumon fut surpris en la voyant s'assombrir.

- Sornar reviendra aussi, Aumon, même si tout le monde l'a oublié.
- Je n'arrive pas à m'en persuader. Il a pu simplement quitter la Ville.
- Pourquoi aurait-il fait cela? Il a massacré tous les Spiritualistes, Aumon, et ils étaient puissants, beaucoup plus puissants que nous. Ce mystère n'est pas résolu.
- Je vous admire, dit Aumon. Vous parvenez à vivre en suspens. En attendant des bonheurs et des malheurs à venir, et cela n'a pas l'air de troubler votre instant présent.

En disant cela, il désigna Artus, qui s'était approché de sa mère, et dont elle ébouriffait les cheveux avec une tendresse sereine.

- Il suffit de fermer les yeux, dit l'enfant. L'instant présent se rafraîchit, et vous voyez le monde tout neuf.

Aumon et Aelenor échangèrent un regard surpris et amusé. Artus, en fermant les yeux, la tête renversée en direction du cerisier, fit tomber sur eux une pluie de pétales de fleurs.

- Comment a-t-il fait cela? demanda Aumon, médusé, et couvert de cette étrange neige de printemps.
- Je vous l'ai dit, dit Aelenor sans pouvoir réprimer un mouvement de fierté. Certains d'entre nous utilisent l'Esprit.

CHAPITRE 11 : RETOUR AUX SOURCES

Le cheminement avait été long et difficile, à cause des enfants dont les petites jambes devaient s'agiter deux fois plus pour couvrir la distance des adultes, et à cause des fardeaux qui pesaient sur leur dos. Ils n'avaient pas emporté grand chose, et avaient laissé le campement presque intact ; néanmoins, les quelques ustensiles et couvertures nécessaires au voyage pesaient déjà suffisamment.

Ils campèrent la dernière nuit en vue d'Albâtre. La nuit était assez claire, la lune était croissante et bientôt à son apogée, et ses rayons capricieux, traversant de loin en loin les nuages, faisaient reluire la Cité blanche, comme une sorte de mirage apparaissant et disparaissant dans le lointain.

Ireyn avait couché tous les enfants en cercle et se tenait parmi eux, parfaitement éveillée, sa pierre frontale émettant une lueur lunaire qui ne troublait pas la quiétude de la nuit. Le Sans-Mémoire était à quelques pas, et regardait sans cesse vers la Cité, attiré par elle comme par un magnétisme puissant. Il s'agitait et trépidait.

- Le temps ne peut avancer plus vite, remarqua Ireyn, d'une voix calme qui ne troublait pas plus le silence que la lumière de sa pierre ne troublait l'obscurité.
- Je ne peux pas vous laisser sans protection, murmura-t-il.
- Il vaudrait mieux que tu sois capable de patienter, en effet, dit Ireyn. Je sens des présences lointaines, mais maléfiques. Et toi? Que sens-tu?
- Un désir qui me brûle.
- Pour la femme qui t'attend à la frontière?
- Pour la ville tout entière. Elle est là, ses murs blancs brillent à chaque nuage qui file, et je ne peux l'atteindre. Il me semble que c'est toute ma vie qui est résumée dans ce désir.
- Tu n'as jamais été en Albâtre?

- Je ne sais pas.

Il baissa la tête, vaincu. La proximité de la ville mettait son corps en feu, et son esprit en ébullition ; mais sa mémoire, inerte, était toujours comme un membre paralysé. Sur les conseils d'Ireyn, il utilisa l'Esprit pour dominer son impatience et réguler le rythme de son sang. Cette nuit fut pourtant l'une des plus lentes de sa vie, le temps dilaté paraissait suspendu, et ce fut presque une surprise de voir les ténèbres pâlir, les formes réapparaître, et les contours de la Cité sortir lentement de leur nuage d'indistinction, et retrouver leur tracé gracieux et étrangeté familier.

Après un frugal repas, les enfants, débraillés et bâillant, se remirent en ordre de marche, et ils purent enfin commencer à franchir l'espace qui les séparait du bas de la colline, et des premières bâtisses isolées des faubourgs. La Cité devenait à chaque pas un peu plus grande, un peu plus réelle, et le Sans-Mémoire, qui cette nuit eût volé pour l'atteindre plus tôt, commençait à ressentir une peur sourde et irrépessible.

- Ta mémoire est la clé qui ouvre la porte de ton foyer, lui dit Ireyn de sa puissante voix de Verbe. Tu ne dois pas craindre de retrouver la clé.

Le Sans-Mémoire se tourna vers elle, un peu apaisé.

- Et si mon foyer ne me plaît pas?
- Personne ne t'oblige à y rester, Sans-Mémoire. Mais tu dois y rentrer pour savoir.

Elle cessa d'utiliser l'Esprit et lui parla de sa voix naturelle.

- Il n'y a plus de danger, ici. Tu peux aller au-devant, nous nous retrouverons là-bas.

Nos chemins de vie s'entrecroiseront encore, mais ils se séparent au pied d'Albâtre.

Il lui baisa la main, respectueusement, et regarda le visage souriant des enfants, puis il pressa le pas et en quelques minutes, il n'était déjà plus à portée de voix de leur petit groupe.

Les faubourgs d'Albâtre paraissaient un peu désertés ; il n'y régnait pas l'agitation matinale qu'on aurait pu s'attendre à y trouver, au vu du nombre et de l'organisation des

bâtisses. Le Sans-Mémoire avisa cependant un vieil homme, qui ouvrait ses volets bruyamment.

- Holà. La Cité est-elle déserte?

Le vieil homme le toisa un instant avant de lui répondre.

- Non, mais le quartier n'a pas la faveur des jeunes gens...
- Où sont-ils partis?
- Là-haut, là où ça brille... Moi, je préfère vivre là où j'ai toujours vécu. J'ai mon vieux chien, mes poules, et je suis heureux comme ça.

Le Sans-Mémoire passa son chemin, s'enfonçant de plus en plus dans le cœur de la Ville-Basse. Les odeurs, les couleurs, lui étaient familières, et il savait confusément qu'il avait vécu ici.

- D'où c'est que tu viens, avec tes haillons et ton air si fier?lui demanda une femme d'âge mûr qui balayait devant la porte de son petit commerce. M'est avis que tu aurais bien besoin de nouvelles hardes, et j'en vends.

Le Sans-Mémoire se regarda stupidement et ressentit une honte soudaine qu'il n'avait pas éprouvée depuis trois ans. Ses vêtements étaient en lambeaux, rapiécés avec des fibres végétales et des aiguilles d'os, et même dans cette partie pauvre de la ville, on le prenait pour un mendiant.

- Je n'ai pas d'oboles, répondit-il machinalement.
- Mais tu as des bras vigoureux, et moi, j'ai besoin d'un coup de main.

L'affaire fut faite promptement. Le Sans-Mémoire transporta et débita, sans trop de difficultés, un tas de bois qui encombrait la cour de la maison de la femme, qui lui offrit quelques articles de sa boutique en plus d'un quignon de pain. Il portait maintenant une tunique et des chausses convenables, ainsi qu'une paire de bottes qui lui plaisaient particulièrement.

- Où tu vas, comme ça? lui demanda-t-elle au moment de le quitter.

- En Albâtre, dit-il en se sentant idiot. Une femme m'attend à la frontière.
- La Frontière?répéta-t-elle en fronçant le sourcil.
- Oui.
- Alors tu n'es pas très loin. Laisse le soleil à ta droite et continue dans cette direction.
- Que se passe-t-il, dans la Cité?
- Y a-t-il longtemps que tu en es parti?
- Trois ans, à peu près.
- Alors tu as manqué la Révolution, dit-elle d'un air amusé. Ca, tu vas trouver du changement!

Le mot de « révolution » lui paraissait plein d'intérêt et il demanda :

- Que s'est-il passé?

La dame le considéra encore avec amusement avant de répondre.

- Ca s'est fait comme ça, le temps de dire ouf, personne ne l'a vu venir et personne n'y croyait. Mais ils ont réussi, l'armée du soulèvement. Ils l'ont fait. Ils ont lâché ces saletés de papillons et ils ont pris le contrôle de la Haute-Ville.

Les mots de la femme dansaient furieusement dans l'esprit de Keller, comme des mouches enfermées dans un bocal.

- Et depuis?demanda-t-il.
- Oh, depuis, ça dépend des points de vue... Y'en a qui disent que c'est mieux, parce qu'on a le droit de se balader partout, d'habiter les palais, et de faire la nique à toutes ces vieilles toges... Mais au fond, ça n'a pas tant changé.
- Comment cela?
- Les manufactures n'ont pas fermé, les ouvriers travaillent toujours pour les patrons, et ça, ça ne changera jamais. Il y a des petits malins qui profitent de tout ça pour se monter de belles fortunes, et la Guilde du Commerce, qui censément n'existe plus,

dégueule des oboles par tous les trous. Je n'en dirais pas autant de moi, avec ma boutique en Ville-Basse...

- Pourquoi rester ici?
- Ca, mon gars, ça ne te regarde pas.

Keller inclina la tête et continua sa route. Quelques chats faméliques, au miaulement insistant, quelques passants, quelques commerces ouverts, déparaient sur le fond général d'abandon et de solitude du lieu. Keller se souvenait vaguement du même décor, grouillant de monde, bruissant de voix, il se souvenait qu'il fallait jouer des coudes pour traverser les places qui étaient aujourd'hui à peine fréquentées. Il se dirigeait d'instinct vers la Frontière, remettant ses bottes, tout naturellement, dans l'ornière d'un chemin mille fois pratiqué, dans les pas de son propre fantôme. Plus il s'en approchait, plus la ville s'animait, et lorsqu'il arriva sur les abords de l'ancien Canal-Frontière, l'impression de familiarité qu'il avait depuis son entrée dans la ville le quitta. Cela ne ressemblait pas à ses souvenirs. Cela paraissait être une autre ville.

Ses yeux firent machinalement un tour d'horizon, et s'arrêtèrent sur l'enseigne de la Frontière. Vieille, familière, rassurante. Il se dirigea vers l'établissement comme vers l'unique point de repère qui lui restât. Il arrangea sa nouvelle tenue, puis entra. La taverne était fréquentée par une demi-douzaine de clients prenant leur collation matinale, qui ne firent pas attention à lui. La serveuse se dirigea vers lui aimablement.

- Bonjour, vous désirez?
- Bonjour, hésita-t-il. Une femme m'attend ici.
- Une femme?dit-elle en cherchant des yeux parmi les clients. Je ne vois personne.
- Une femme m'attend à la Frontière, répéta-t-il gauchement.

Légèrement mal à l'aise, la jeune fille dévisagea Keller et le détailla. Un homme grand, encore jeune malgré ses longs cheveux blancs qu'il portait en catogan. Musclé, hâlé, comme s'il avait vécu au grand air. Pas un citadin.

- Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part, dit-elle, mais je ne vois pas où je pourrais vous avoir rencontré...
- Idiote, lui souffla la gérante, va prévenir Aelenor.

La seconde femme qui s'était avancée arborait un air incrédule.

- Maître Keller? dit-elle à mi-voix, pour que les clients ne l'entendissent pas. C'est bien vous?

Keller eut un sourire désolé et un peu ironique.

- Ca, c'est à vous de me le dire, ma petite dame. Est-ce qu'on attend un certain Keller, à la Frontière?

La gérante le scrutait, et ne songeait pas à lui répondre. Elle était avide de détails qu'elle pourrait ensuite raconter autour d'elle, et comme hypnotisée par cette apparition.

- Vos cheveux ! C'est incroyable ! Est-ce qu'ils ont blanchi d'un coup?
- Oui, mentit Keller, qui ne se souvenait toujours de rien.
- La nuit de la révolution?
- Oui, continua-t-il.
- Parce que vous avez cru la perdre, c'est ça?
- Perdre qui?

C'est alors qu'elle apparut, et sa présence éclipsa soudain tout le reste – les serveuses, les clients, le décor même, semblaient avoir perdu toute consistance, pour la laisser seule réelle. Il la regarda un moment la bouche ouverte comme pour s'exprimer. Chaque détail qu'il percevait était comme un coup de bélier donné sur son amnésie assiégée. Les yeux gris et profonds, les sourcils arqués, le nez un peu pointu, les cheveux noirs à-demi tressés, la silhouette gracile. La cicatrice, qu'il ne put s'empêcher de toucher, dès qu'il la vit, de ses doigts effrayés.

- J'aimerais que ce soit vous, la femme qui m'attend à la frontière...

- Keller, dit-elle simplement, tandis que des larmes de joie mouillaient ses yeux, son visage, et ruisselaient sur les doigts de Keller, comme pour les laver de la poussière du voyage.
- Quel est ton nom? murmura-t-il, et les larmes dans les yeux d'Aelenor redoublèrent.
- Aelenor, dit-elle après un temps, en se forçant à sourire. Je m'appelle Aelenor, et tu es Keller.

Keller retira sa main, et Aelenor tourna la tête quelques secondes pour reprendre le contrôle de son visage et de son cœur battant. Elle ne devait pas se laisser aller, pas le brusquer, pas l'effrayer. Il était là, et c'était tout ce qui comptait. Elle allait lui parler lorsqu'un mouvement de foule les sépara – la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre et avait embrasé de proche en proche la taverne, les Marches, et bientôt la Ville entière. Keller était revenu.

Des hommes de tous âges se pressaient autour de lui et lui posaient mille questions, des femmes lui tendaient leur enfant à bénir, on lui tapait dans le dos, on le touchait. Keller ne reconnaissait aucun visage, aucune voix à part ceux d'Aelenor, qui essayait de rester auprès de lui, mais qui ne pouvait lutter contre la foule. Il ne la quitta pas des yeux, cependant, tandis qu'on l'emportait dans une sorte de tourbillon en dehors de la taverne – il fut hissé, transporté, emmené en triomphe de par la Haute-Ville, qui déroula pour lui, sous les ovations et les applaudissements des Citoyens, les beautés agressives, intimidantes, de ses palais – Keller en avait la tête tournée, le cœur battant, les émotions se bousculaient si sauvagement en lui qu'elles lui faisaient mal – loin de retrouver la mémoire, il se sentait prêt au contraire à perdre à nouveau la raison.

-Assez ! hurla une puissante voix de Verbe.

Aelenor se fraya un chemin parmi la foule, sa pierre frontale si lumineuse que les badauds à ses côtés en étaient aveuglés. Le silence parut la calmer, et elle se força à cesser d'user du Verbe. Elle adressa à Keller un sourire rassurant. Adresse-toi à eux, supplia-t-elle

intérieurement, dans un scintillement bleuté. Les yeux de Keller, hagards une minute auparavant, avaient recouvré leur lucidité. Il se libéra des hommes qui le portaient et grimpa sur le socle d'une statue afin de s'adresser à la foule.

- Mes amis, dit-il. Je suis de retour parmi vous après trois années de souffrance et d'isolement. J'aspire à retrouver ma famille, en paix. Je vous remercie de votre accueil, et je vous demande de réserver un accueil aussi chaleureux aux enfants Spiritualistes qui se pressent actuellement aux portes de la Cité. Ils sont sous ma protection.

Des têtes graves et des murmures d'assentiment succédaient aux premiers transports de liesse. Quelques cris fusèrent encore.

- Bienvenue chez toi Keller ! Bon retour en Albâtre !

Et Keller, la main dans celle d'Aelenor, retraversa les Marches en sens inverse, et put enfin se réfugier, malgré les adeptes et les curieux, au second étage de la Frontière.

- Suis-je donc une sorte de héros?demanda-t-il à Aelenor sitôt qu'ils furent seuls.
- Oh Keller, ne te souviens-tu donc de rien?

Keller s'assit en face du miroir au tain tacheté qui lui avait servi dans de fois à se raser.

- Je me souviens de ce miroir, je me souviens de ton visage, je me souviens de la Frontière. Je me souviens des rues de la Ville-Basse.

Il se regarda. Il avait la quarantaine, de longs cheveux blancs qui faisaient ressortir le hâle de son visage.

- Mes cheveux n'étaient pas blancs, à ce que j'ai compris?
- Non. Ils étaient noirs, et courts, et tu ne portais pas de barbe.
- Peut-être pourrais-tu tout me raconter?

Aelenor hocha la tête.

- Laisse-moi essayer quelque chose, d'abord.

Keller ne répondit pas, mais la dévisagea. Elle paraissait si émue, si frémissante, si belle, qu'il désirait ardemment lui faire plaisir, mais en dehors d'une impression de familiarité rassurante, d'une sympathie spontanée, d'un désir physique immédiat, il ne la reconnaissait pas. Il avait l'impression de l'avoir gagnée dans une étrange loterie – elle, et cette identité de héros à laquelle il ne s'attendait pas.

- Le Verbe, c'est cela? Naïma a déjà essayé de multiples fois, ça n'a jamais fonctionné.
- Naïma? Elle a donc survécu?
- Non, nous l'avons enterrée il y a quelques jours.

Aelenor tentait de mettre de l'ordre dans sa tête et de classer ses priorités. Connaître le destin des Spiritualistes n'était pas le plus urgent. Elle avait envie de se réfugier dans les bras de Keller, mais ce serait comme se jeter à la tête d'un inconnu, car, elle le savait et le sentait aussi à son regard, il n'avait aucun souvenir d'elle, ni de leur histoire commune. Elle devait réfléchir, agir avec prudence, avec intelligence. Et cela ne lui avait jamais paru aussi difficile.

Elle alla chercher la boule d'hypnose et peu à peu fit émerger des volutes mouvantes la forme familière qu'elle avait élaborée en se concentrant sur lui. Keller l'observait avec admiration – elle était si calme et si profonde, ainsi penchée sur l'objet... Il pouvait détailler son profil, et attarda son regard sur une mèche de cheveux enroulée autour de son oreille.

- Tu connais l'existence de l'Esprit, est-ce que Naïma t'a appris à t'en servir?
- Un peu. Mais il y a quelque chose ici qui m'en empêche.
- Concentre-toi autant que tu en es capable sur cette forme, lui dit-elle en lui confiant la boule. Si tu cesses de te concentrer, le motif disparaîtra et la boule redeviendra un chaos de volutes anarchiques. Cette forme correspond, d'une manière profonde, à ton ancienne personnalité. C'est par elle que j'ai pu t'envoyer des visions de la Frontière.

Il regarda à l'intérieur. Le motif était joli – fascinant, même – et le regard était comme happé par cette immobilité palpitante, frémissante.

Et puis, sans prévenir, Aelenor fit luire sa lumière bleue, et sa voix de Verbe, très grave, très mélodieuse, retentit. Keller eut une sensation étrange – il ne quittait pas la boule des yeux, comme elle le lui avait demandé, et il lui semblait presque que la Voix venait de cette Forme qui tenait en équilibre, funambule, au bord de l'Informe.

«Descends maintenant les marches glissantes de l'escalier vertigineux. Agrippe le mur pour ne pas tomber, mais ne ralentis pas ta course, car une force invincible te pousse vers le bas. Vers le fond mystérieux d'où toutes choses ont surgi. Vers le soubassement obscur, vers la cave pleine de fantômes, où ton Esprit s'est tapi, effrayé. Descends.»

Aelenor savait qu'on risquait de l'interrompre à tout moment – de l'arrêter, peut-être, pour usage illicite du Verbe. Mais elle s'efforçait de continuer.

«Là. Tu es à présent dans le noir originel, dans le Ventre de la Mémoire, dans la Matrice terrible où les Désirs et les Peurs s'entretuent sauvagement, dans une lutte fratricide et fracassante. Entends les bruits organiques de leur combat, entends leur souffle court et leurs os qui craquent, sens la tiédeur du sang qui jaillit de leurs blessures comme des larmes rouges. Et maintenant, regarde la face de ta Peur. Elle a le visage de la Domination, elle plane sur ta vie depuis ta conception, car ton Père dominait ta Mère, et tu portes le clivage profondément en toi-même, comme un sillon sanglant, et les lèvres de la blessure ne se referment pas. Cette bouche horrible ne parle pas, mais elle souffle et son haleine glacée te pétrifie. Ta Peur a le visage de la Domination, et, sous ses coups injustes, l'enfant qui survit ici, tapi dans l'ombre, se recroqueville et s'humilie. Ta Peur a le visage de ton Père, le visage de la Haute-Ville, le visage de la puissance. Ta Peur a parfois mon visage. Elle est ce qui te fait Enfant et ce qui te fait Victime.

Elle n'était jamais allée aussi loin dans l'exploration mentale d'un autre être, et éprouvait une sorte de frayeur sacrée, mais elle ne pouvait s'arrêter. Le flot de ses paroles coulait

comme un fleuve. Keller, tendu, les yeux fixes et qui ne cillaient presque pas, était devenu très pâle et de longues coulées de sueur mouillaient ses tempes.

Descends, encore, dans les ténèbres. Le Désir se cache mais il grandit au cœur de l'enfant tapi dans l'ombre. Regarde le corps de ton Désir. Le Désir a les muscles huilés et bandés, il étrangle éternellement la Peur mais elle se dérobe à ce corps glorieux. Regarde son visage à présent, et reconnais le visage de la Domination. Il pousse dans tes veines depuis ton enfance comme une vengeance, il est la sève qui monte en toi, la semence qui s'écoule hors de toi, il est la force qui te meut et qui t'emporte au risque de tout détruire. Il est désir de vie et désir de destruction. Il est ce qui te fait Père et ce qui te fait Assassin.

Les lèvres de Keller se mirent à trembler à ce dernier mot, mais Aelenor, qui chancelait d'une utilisation aussi intense du Verbe, continua encore.

En deçà de la nuit originelle, il est une Nuit de Révolution où l'éternelle lutte a été portée à son paroxysme incandescent. Une violente nuit de sang, de feu et de victimes. La nuit où tu devais devenir Père, et où tu es devenu Assassin.

En plus de la sueur, des larmes coulaient à présent sur le visage blême de Keller. Il se souvenait.

- Les têtes qui roulent, murmura-t-il. L'épée au travers des chairs. L'odeur et la viscosité du sang. Je me rappelle, Aelenor.

Il semblait désemparé, brisé, et elle se précipita vers lui.

- Tu n'es pas un assassin, Keller. Tu as fait la guerre pour que ton fils puisse naître dans un monde plus juste.

Keller secoua la tête, incrédule.

- L'enfant? demanda-t-il à voix basse.
- Il y en avait deux, dit Aelenor en étouffant un sanglot, car cette vérité n'était jamais sortie de sa bouche.
- Où sont-ils?

- Joris a emporté le premier et m'a laissée pour morte... Et puis, Artus est né. Il m'a sauvé la vie, Keller, comme nous lui avons donné la sienne. Il dort à côté.

Ils avaient tant à se dire qu'ils cessèrent de parler, et restèrent un long moment embrassés, serrés à se faire mal, dans une étreinte presque désespérée. Comme un membre garrotté qui, après avoir été privé de sang, est à nouveau irrigué, la mémoire de Keller lui faisait mal. C'était une douleur atroce – tout ce temps perdu, toutes ces responsabilités fuies, tous ces actes irrémédiables. Cet enfant de lui élevé par ses ennemis, ce petit Artus qu'il n'avait pas vu grandir, et cet autre enfant qui grandissait dans le ventre d'Ireyn. Ce peuple qui l'avait acclamé.

Etreindre en silence le corps vivant d'Aelenor, l'étreindre sans fin, était tout ce qu'il pouvait songer à faire, à présent.

CHAPITRE 12 : REUNION EXTRAORDINAIRE

C'était le premier grand événement de la Nouvelle Albâtre, et il répandait comme un frisson nouveau dans le corps de la Cité. Le retour de Keller déclenchait en lui-même beaucoup d'émotions, surtout de la part des natifs de Basse-Ville qui, en trois ans d'absence, le regardaient presque comme un dieu. Il les avait menés à la révolte et la victoire, et tous ceux qui avaient participé de près ou de loin à l'Armée du Soulèvement, et qui avaient partagé son pain quotidien, sa mauvaise humeur, ses décisions rapides, son audace et ses doutes, tous ceux qui avaient suivi le cortège funèbre des Apostats et qui l'avaient vu essuyer des larmes, et plus encore ceux qui l'avaient entendu les exhorter, la nuit de la victoire, lui étaient acquis à jamais, comme des hommes-liges des temps anciens.

Et cela faisait de lui un homme gênant pour le nouveau gouvernement. Bien sûr, Aumon lui conservait toute son amitié et toute son estime, et insistait pour qu'il prît part, le plus activement et le plus rapidement possible, aux discussions publiques. Mais les autres natifs de Haute-Ville, ainsi que Daphnaé et Fabriz, se méfiaient de lui comme d'un météore bien importun. Et tout cela, c'était sans compter ces enfants rescapés des Spiritualistes, et surtout la jeune Ireyn qui se trouvait à leur tête, et qui, manifestement, n'avait pas l'intention de se taire, comme on aurait souhaité qu'elle le fit.

C'était d'ailleurs elle qui, actuellement, était en train de parler. Et tout le monde, en dehors de Keller, l'écoutait avec défiance.

- Je ne vois autour de moi que les débris recollés de l'Ancienne Albâtre, et pas un monde nouveau. Avez-vous fait tomber les murs pour les reconstruire à l'identique? Faut-il absolument que l'appât du gain, la course au pouvoir, la division règnent à nouveau?
- Quel âge avez-vous? demanda Daphnaé insolemment.
- L'âge du Bâtir.

- Dans ma langue, vous êtes encore une enfant, et vos idéaux me semblent briller comme de l'or de pacotille, répartit sèchement l'actrice. Laissez les gens d'expérience s'exprimer.
- L'expérience? demanda la jeune fille. La mesurez-vous en années? Moi, je la mesure en sagesse et en douleur, et j'en ai eu ma part, soyez-en certaine. J'ai survécu au massacre de ma communauté, j'ai appris à me souvenir et à transmettre. Les valeurs des Spiritualistes vivent en moi et je compte les répandre.
- Nous vous écoutons, dit Aelenor avec bienveillance. Nous sommes dans le doute et nous agissons au coup par coup, mais il nous manque la vision d'ensemble pour guider la Cité. Peut-être que des avis extérieurs seront capables de nous éclairer.
- Je vois partout dans votre Cité des gens qui perdent leur temps. Les enfants lézardent au soleil, beaucoup d'adultes sont oisifs, les vieillards ne s'occupent pas. Chacun vit pour soi, mais sans but, sans Oeuvre. Vous n'êtes pas une communauté, mais une addition de personnes séparées. Personne ne devient, personne ne bâtit, personne ne donne. Comment pouvez-vous vivre ainsi?

Aelenor jeta un coup d'oeil à Keller, qui était le seul, à part elle, à comprendre le vocabulaire de la jeune fille. Les autres poussèrent quelques soupirs polis.

- Auriez-vous quelques suggestions plus...pratiques?s'enquit Fly d'un ton respectueux.
- Des idées pour améliorer les choses?renchérit Fabrizz.
- Vous devez de toute urgence avoir recours à l'Esprit, et vous mettre au diapason de la communauté.

Fly, qui trouvait que la réponse était plus métaphorique que pratique, échangea un regard amusé avec Daphnaé.

- Et vous, Keller, dit Aumon. Quelles sont vos premières impressions?

- Pour être franc, je trouve que la Cité ressemble pour le moment à un mariage de raison. On cohabite sans amour. Les Bas-Citoyens...
- Les « natifs de Basse-Ville », le corrigea Morgha.
- Peu important les mots. Beaucoup d'entre eux sont mieux logés, mais quel avenir leur propose-t-on? Travailler dans les mêmes manufactures, ouvrir les mêmes commerces, apprendre l'agriculture... Je suis désolé, je sais que ça a dû être très difficile de gérer tout ça et je n'aurais sans doute pas fait mieux, mais...
- Mais?demanda Aelenor.
- Mais nous avions rêvé tellement plus grand !

Il y eut un silence embarrassé. Morgha et Fly, adeptes de la première heure, retrouvaient leur chef bien-aimé dans ces paroles, qui chatouillaient en eux quelque chose qui dormait depuis trois ans.

- L'heure des rêves a passé, dit Daphnaé. C'est de réalité que nous parlons à longueur de conseils. Du prix des fleurs, du nettoyage des voies publiques, des peines à infliger pour les vols.
- Alors, dit Keller d'un air triste, je ne vous suis d'aucune utilité. Moi, je ne suis bon qu'à rêver.
- Ils ont raison, dit Aelenor au bout d'un silence. Ireyn, et Keller. Il faut tout repenser.
- Evidemment, Aelenor ! Il eut été vraiment surprenant que vous ne fussiez pas de leur avis ! Il n'empêche que vous vous êtes occupée de réalités avec nous pendant trois ans, et que cela n'avait pas l'air de trop vous déranger.
- Je suis d'accord aussi, dit Aumon. Ecrire une constitution ne suffit pas. Il faut bâtir un nouveau socle, avec des valeurs, une philosophie, un mode de vie nouveaux.
- Par les Guildes !s'écria Sadric. Juste quand les affaires commencent à reprendre, il faut que vous remettiez tout en question? On ne fait rien sans argent, dans ce

monde – pas de commerce avec les autres cités, pas de répartition du travail. L'argent donne un but aux hommes. Qu'a-t-on besoin d'aller chercher autre chose?

- Vous vous égarez, Sadric, dit sèchement Jémira. Albâtre n'a jamais été fondée sur l'argent comme vous le prétendez. Les oboles avaient à peine cours en Haute-Ville, et de nombreux Hauts Citoyens vivent la monétisation générale comme un terrible recul de civilisation.

Aumon se sentait étreint depuis quelques minutes d'un malaise croissant ; des flots de sang battaient à ses tempes et l'assourdisaient ; il entendait les piailllements de Jémira, de Sadric, de très loin, comme si la cacophonie ambiante était dénuée de signification. Il respirait bruyamment, mais personne ne paraissait s'en rendre compte, car tous étaient plongés dans une discussion âpre. Seuls Keller et la jeune Ireyn, l'air consterné, se taisaient. Aelenor semblait défendre une noble idée qui lui tenait à cœur, mais il était incapable de l'entendre. Tout devenait flou, imprécis, comme lorsque l'alcool vous emporte dans son angoissant reflux.

Il avait en cet instant un besoin vital, un désir ardent d'utiliser l'Esprit, et il sut qu'il mettrait tout en œuvre pour le réhabiliter au plus vite. « S'il vous plaît, finit-il par dire d'une voix atone, je vous prie de bien vouloir lever la séance. Nous avons tous besoin de méditer sur les derniers événements. »

Il réussit à se contenir encore quelques minutes – le temps pour les autres de s'attarder, de remettre à plus tard leurs conflits et leurs arguments, et de prendre congé – et brusquement, comme lorsqu'enfin une douleur intense cesse, la pièce fut vide et il put se laisser aller. Il s'accorda deux ou trois sanglots, brefs et violents, suivis d'une respiration profonde et régulière. Des larmes brûlantes, pleines de toxines, s'écoulèrent de ses yeux, et il se les représentait comme des larmes de pus s'écoulant enfin de son cerveau infecté dont l'abcès venait de crever.

« Il suffit de fermer les yeux », avait dit le petit Artus. « L'instant présent se rafraîchit et vous voyez le monde tout neuf. » Ses yeux pleins de larmes, à lui, ne voyaient rien. Le monde neuf tant espéré restait dissimulé à ses regards, invisible. Il avait oeuvré, il s'était engagé et battu, il avait accompli des tâches difficiles et ingrates, et il méritait sans doute de voir. Mais il n'était pas, il ne serait jamais un visionnaire. Cette certitude soudaine le remplissait d'une sorte de soulagement, comme si un dieu miséricordieux lui avait mis la main sur l'épaule en lui disant doucement « Ton rôle est terminé, maintenant. »

La Nouvelle Albâtre avait besoin d'une vision. Et lui, Aumon, ne pouvait produire que des articles de loi et des règlements. C'était comme essayer de créer la vie avec du bois. Le malaise avait reflué et il se sentait à présent étrangement calme, et l'esprit clair. Demain, il s'exprimerait pour tâcher de leur faire comprendre sa résolution. Il militerait pour le retour de l'Esprit. Et, enfin, après toutes ces années de service, il se reposerait.

CHAPITRE 13 : DE DEUX À TROIS

Aelenor et Keller avaient quitté ensemble le conseil, et se dirigeaient vers la demeure de Ruben pour récupérer Artus. Keller fermait parfois les yeux pour humer l'air, et s'arrêtait parfois de marcher pour contempler une perspective, un rayon de lumière, une statue à-demi dérobée aux regards par la végétation qui la couvrait.

- Je n'arrive pas à croire que je marche ici en plein jour. La Haute-Ville est tellement belle...

Aelenor sourit.

- J'ai voulu rester à la Frontière jusqu'à ton retour, parce que je m'y sentais chez moi. Veux-tu que nous nous installions en Haute-Ville?

Keller se tourna vers elle et lui sourit.

- Oui, je crois que ce serait comme de réaliser un rêve. As-tu revu tes parents?
- Oui, je leur ai rendu visite quand Artus était bébé. Ils ne m'ont pas mal reçue, mais aucun d'entre nous n'a manifesté l'envie de renouveler l'expérience. Nos relations ont été rompues de manière définitive.
- Et ont-ils revu Joris?
- Non, en tout cas pas à ce qu'ils m'ont dit. Ma mère paraît me blâmer, moi, de sa disparition.
- Je vois. Aelenor, ajouta-t-il après un silence, une question me perturbe... Pourquoi n'as-tu dit à personne que tu avais mis au monde deux enfants?

Elle se rembrunit et son visage serein se ferma.

- Je ne sais pas, dit-elle. Je ne pouvais pas en parler.
- Et pourquoi as-tu confié Artus au Chancelier qui était notre ennemi? Je n'arrive pas à te comprendre...

- Pourquoi nous as-tu oubliés pendant trois ans, Keller? Tu as passé trois ans sans la moindre pensée ni pour moi ni pour Artus, ni pour Albâtre, confortablement installé dans ta propre folie, et maintenant tu viens me donner des leçons?

Il la regardait d'un air désolé et ne répondait rien. Cela ne faisait que l'exaspérer davantage.

- Tu vas sans doute me reprocher aussi d'avoir mal élevé ton fils, Keller. Je te préviens, il est capricieux, désobéissant, répondeur, et nous avons une relation fusionnelle que tu ne manqueras pas de trouver pathologique.
- Arrête, Aelenor...
- Ah, tu te souviens de mon prénom maintenant? Oui, j'arrête, j'arrête, je n'ai pas été élevée pour faire des crises de jalousie et me commettre dans des disputes conjugales.
- De jalousie?
- Je ne te demande rien, Keller, je ne veux pas savoir dans quel lit tu as couché pendant ces trois années où j'ai dormi seule. De toutes façons, tu avais oublié jusqu'à mon existence, alors, n'est-ce pas, c'est bien pratique, je ne pourrais pas te le reprocher sans une odieuse mauvaise foi.

Keller reçut le coup sans ciller.

- Je vais peut-être devenir amnésique, finalement, reprit-elle encore avec la même fureur, je trouve ça intéressant comme statut. Je ne me souviendrai pas de toi.

Ils marchaient en silence, côte à côte, mais elle ne supporta pas la situation plus de quelques instants.

- C'est le palais polychrome avec le balcon au second étage, finit-elle par lancer d'un air cassant. Tu n'as qu'à entrer et dire que tu es le père d'Artus, après tout, ce ne sera pas tout à fait un mensonge.

Keller voulut la prendre par le bras et la forcer à le regarder mais elle réagit, vive comme un serpent :

« Ne me touche pas », dit-elle de sa Voix de Verbe, et il se sentit immobilisé.

- C'est la première fois que tu uses de la contrainte avec moi, dit-il d'un air dur.
- Tu devrais t'estimer flatté, je risque le bannissement pour ça.

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle lui tourna le dos et disparut.

Keller prit une profonde inspiration et essaya d'utiliser l'Esprit comme Naïma le lui avait enseigné, mais les papillons rouges qui voletaient autour de lui l'en empêchèrent. Rien n'était facile dans ce retour. Il était sous le charme de la Haute-Ville et s'émerveillait de pouvoir y circuler, avec trois ans de retard sur tous les autres. Il découvrait son fils alors qu'il avait déjà trois ans, qu'il avait déjà appris à grandir, à parler, à vivre sans lui. Il retrouvait Aelenor changée, il avait lui-même changé. Il s'inquiétait des enfants, d'Ireyn, plus qu'on ne l'y autorisait. Il ne reconnaissait dans Albâtre aucun des rêves dont il aurait voulu la voir pétrie ; c'était comme un architecte ne retrouvant pas ses plans dans la maison construite. Il se sentait dépossédé, décalé, et par moments découragé. La réaction d'Aelenor ne l'inquiétait pas outre mesure ; il en avait été piqué, et en éprouvait de la tristesse, mais cela n'était-il pas inévitable? Il faudrait bien lui apprendre qu'un enfant de ses œuvres grandissait dans un autre ventre. Il faudrait bien qu'ils se pardonnent mutuellement d'avoir survécu l'un à l'autre pendant trois ans, et d'avoir éprouvé des joies, et d'avoir construit des choses. Mais pour l'instant, cela paraissait aussi difficile que d'appriivoiser un chafoin sans l'Esprit. Aelenor était plus sauvage et plus irrationnelle encore qu'elle ne l'avait été à leur première rencontre. Elle n'avait finalement pas tant changé.

Ses réflexions amères l'avaient mené au pied du bâtiment. Comment Aelenor avait-elle dit? « Pochrome »? Cela devait désigner cette gracieuse alternance d'albâtre et de

cette pierre noire, veinée de vert, dont il ignorait le nom. Le palais entier était fait de ces deux couleurs, et ressortait sur la blancheur immaculée des autres façades.

Keller pénétra dans le vestibule qui menait au patio, s'arrêtant longuement pour contempler les moulures, les bas-reliefs, les délicatesses de rayons et d'ombres qui décoraient le palais de motifs changeants. Il lui semblait qu'il aurait pu vivre là sans jamais s'ennuyer, saoul de beauté comme on pouvait l'être de vin ou de musique. La silhouette de Ruben le tira de sa contemplation. Artus avait filé comme un animal indompté en direction du bassin où la lumière s'accrochait, tremblante, à la surface de l'eau et aux écailles argentées de poissons invisibles.

- Maître Keller, voilà un revenant de marque! murmura l'ancien Chancelier avec ironie. Keller sursauta légèrement et considéra un instant le vieillard. Un visage tavelé, creusé de rides nombreuses et sinueuses, un visage mobile et très expressif, semblait servir d'écrin à un regard perçant, pénétrant comme celui d'un rapace. La pierre frontale, inerte, achevait de le faire ressembler à quelque divinité multiforme et terrible.
- Vous m'excuserez, monsieur, si je n'ai pas de temps à perdre en épigrammes et en énigmes. J'ai trois ans à rattraper et vous ne faites pas partie de mes priorités.
- Loin de moi l'idée de me moquer de vous. Je suis simplement heureux de rencontrer un personnage légendaire.
- Un personnage que vous n'auriez pas même regardé dans les yeux il y a trois ans, avant de signer son arrêt de mort.
- Par les Guildes! Voilà la langue de la vengeance, que nous n'entendons plus parler ici...
- Ma mémoire est restée fraîche quand celle des autres s'est endormie.
- J'ai beaucoup de respect pour le père d'Artus, et certainement beaucoup de compassion pour le compagnon d'Elenor...

- Vous lui avez fait rentrer les griffes, par je ne sais quel artifice, mais les miennes restent sorties. Vous avez publiquement alerté la Haute Ville sur les dangers de la révolution. Vous étiez et êtes resté un ennemi.
- Plus que vous ne pensez, murmura Ruben. Mais tout cela est loin, à présent, et l'Histoire a eu raison de mon conservatisme.
- Artus! appela Keller. Nous partons.

Ruben eut un sourire amusé. Il attendait, sûr de lui, que l'enfant fît semblant de ne pas entendre, et donnât à son père une leçon d'humilité. Mais, à son grand étonnement, Artus n'en fit rien, sortit immédiatement du bassin où il avait plongé les mains, et accourut vers son père.

- Je pense que votre observation de mon fils a assez duré, dit Keller. Vous pourrez rendre votre rapport à Aelenor si vous le souhaitez.

Ruben hocha la tête silencieusement. Son air amusé s'était figé, crispé sur ses lèvres, mais il ne souffla mot. Keller fit avancer Artus devant lui, avec une douceur ferme qui témoignait de son habitude des enfants jeunes. Ruben songea à cette histoire d'enfants spiritualistes rescapés, et se promit d'en apprendre davantage sur Keller. La partie serait rude, mais, à la fin, il réussirait bien à lui faire changer de ton. Ce qu'il avait appris sur l'enfant se monnayerait tôt ou tard, au prix fort.

Keller et Artus sortirent prestement du palais.

- Maman n'est pas là, constata Artus.
- Non, en effet. Elle s'est fâchée et elle est partie.
- Fâchée contre toi?
- Oui. Elle ne se fâche jamais contre toi?

Artus rit.

- Oh si! Elle se met à parler sans s'arrêter.
- Et que dit-elle?

Le petit garçon haussa les épaules.

- Je ne l'écoute pas quand elle fait ça. J'attends que ça passe.

Keller éclata de rire.

- Où veux-tu aller? demanda-t-il. Je ne connais pas la Ville et j'ai envie de la découvrir. Y a-t-il des endroits où tu n'es jamais allé?

- Oui, j'aimerais bien aller tout en haut tout en haut. Maman dit toujours qu'il y a trop de marches.

- C'est d'accord, dit Keller, et ils se mirent en marche.

Les jambes d'Artus étaient si petites qu'il était obligé de trotter à côté de son père, mais leur équipage parvenait toutefois à avancer de manière régulière. De nombreux passants les saluaient, mais Keller avait adopté l'attitude qu'il prenait jadis en Ville Basse pour décourager les badinages, et il lui semblait qu'elle fonctionnait toujours.

Alors qu'ils traversaient une place qui donnait sur un jardin aux grilles monumentales, Artus s'arrêta net et fit signe à son père de regarder dans un arbre. Un énorme iguane, vert et gris, avec des reflets rouges, était en train de s'installer sur une branche - il arborait une crête dorsale comme un dragon d'un autre âge.

- Regarde ses mains! murmura Artus, en désignant les cinq doigts griffus, dont, étrangement, l'annulaire était le plus long. Qu'est-ce que c'est?

- Un iguane, je crois, dit Keller à voix basse. Je n'en ai jamais vu avant. Ils s'approchèrent des grilles, et, comme deux enfants, les yeux grands ouverts et sur la pointe des pieds, ils tendirent la tête vers le ciel.

- Viens, prononça soudain Artus d'une voix étrange. L'iguane tourna la tête vers l'enfant, et Keller observa, émerveillé, ce manège.

- Fais-le descendre, murmura-t-il. Et Artus, parlant toujours de son étrange Voix de Verbe, guida l'animal docile jusqu'à terre.

Il vint jusqu'à la grille, dont les barreaux étaient cependant trop étroits pour le laisser passer, mais Keller et Artus s'amusèrent à le toucher, en poussant de petits cris, parce qu'il était froid et que sa peau ressemblait par trop à de la peau humaine... Ils mirent plusieurs minutes à reprendre leur route.

- Et les chafouins, demanda Keller, il y en a toujours?
- Oh, je les adore! Mais Maman ne veut pas que j'aille jouer avec eux dans les faubourgs.
- Elle a bien raison. Moi, je ne sais pas leur parler comme tu le fais, et quand j'étais petit, ils me griffaient et me mordaient sauvagement.

Cela fit rire Artus.

- Maman sait leur parler aussi.
- Vous avez beaucoup de chance d'avoir appris à utiliser l'Esprit aussi jeune. Moi, cela ne fait que quelques années....

Leur promenade les emmena tout en haut de la Cité d'Albâtre. Chemin faisant, tout en gravissant ses marches - certaines blanches, secrètes et noyées de verdure, d'autres monumentales - tout en passant devant ses musées de plein air et ses jardins, ils échangeaient quelques paroles rares, mais communiaient par le regard, par le désir de voir, par le plaisir de découvrir.

- Quand j'étais petit garçon, je rêvais de visiter cette ville avec mon père, et tu vois, c'est mon fils qui me la fait découvrir...
- Où allons-nous habiter? Tout en haut?
- Je ne sais pas, il faut trouver! Et nous aurons des statues, des iguanes, des oiseaux-légende...
- Et un bassin avec des carpes argentines!
- Oui, et un bassin avec des carpes .
- Et pour mon frère et ma sœur?

Keller s'immobilisa et considéra Artus, se souvenant soudain qu'il n'avait que trois ans. Aelenor n'avait pas menti concernant ses capacités de perception qui frisaient presque la divination.

- Que sais-tu de ta sœur?
- Elle est encore tranquillement enroulée dans le ventre de sa maman. Est-ce qu'elle vivra avec nous?
- Non, je ne pense pas. Sa maman et ta maman ne le voudraient pas, et moi non plus.
- Mais je jouerai avec elle?
- Oui, tu la verras. Il faut que tu rencontres tous les enfants, ils savent utiliser l'esprit, eux aussi. Et ils sont très... sérieux, comme toi.
- Et mon frère qui n'a pas de nom?
- Je ne sais pas où ils l'ont emporté.
- Dans le noir, dans le froid, dans le silence. Il n'y a pas de mot dans sa tête.
- Est-il mort?
- Non, il est comme toi tu étais, loin derrière des murs. Mais pas mort.
- C'est ta maman qui m'a rappelé, crois-tu qu'elle pourrait le rappeler aussi?
- Moi, peut-être, parce que je le connais mieux...
- Mais cela peut être dangereux, il vaudrait mieux attendre un peu.
- Là, regarde!

C'était un petit palais au fond d'un jardin négligé. Il paraissait n'avoir que quelques pièces, mais il était un exemple parfait de l'architecture d'Albâtre : un porche avec quelques arcades, des formes géométriques adoucies par des ciselures sculptées, un petit bassin dans un coin du jardin où quelques statues de femmes semblaient s'ennuyer.

Artus ferma les yeux et projeta son esprit.

- Il n'est pas occupé. C'est chez nous! Dis, on peut aller chercher l'iguane?

Aelenor ne s'inquiéta pas vraiment de leur long retard. Ils avaient besoin de se connaître et cette dispute était peut être une bonne occasion. Elle regrettait son emportement, cependant... tout lui paraissait confus, comme si elle avait vécu trois années dans une sorte de rêve, et qu'elle s'éveillait à présent. Retrouver Keller avait été comme de retrouver la terre ferme - et elle se sentait désorientée, comme après des années de roulis perpétuel. Elle se mettait à la place de Keller, et se regardait elle-même, et la Cité, avec des yeux neufs, dont la dernière image était celle de la nuit de la Révolution. Et, en son for intérieur où elle ne se faisait pas de concessions, Aelenor devait reconnaître qu'il n'avait pas tort. Là était d'ailleurs sans doute la raison de sa colère, tout à l'heure : la sensation désagréable qu'il avait vu juste.

Le gouvernement provisoire de la Cité s'enlisait dans des demi-mesures qui ne satisfaisaient personne.

Elle n'avait pas déployé toutes les ressources possibles pour retrouver son premier fils.

Certes, elle avait fait preuve de bonne volonté, et d'aucuns auraient pu dire de ténacité. Mais, tout au fond d'elle-même, elle savait ce qu'elle avait fait. Elle s'était repliée sur Artus, elle avait oublié tout le reste, elle n'avait vécu que pour et par lui. L'avenir de la Cité, le sauvetage de son premier-né, elle n'y avait pensé qu'en surface. Elle ne leur avait pas consacré toute son énergie, elle n'en avait pas fait son oeuvre. Son oeuvre, durant ces trois années, avait été d'élever Artus, et elle n'avait rien fait d'autre. Aujourd'hui, sa toute petite enfance prenait fin, et elle reprenait conscience, peu à peu, de la complexité du monde ambiant. Elle avait adoré ce face à face charnel et hors du monde avec son enfant; elle s'était oubliée dans les premiers mois, éperdue de contemplation, d'amour, de partage. Elle avait regardé le monde tourner à travers une vitre, ne lui consacrant qu'une

attention intermittente, superficielle, secondaire. Son coeur battait, ses sens percevaient, son esprit fonctionnait, pour lui seul.

Devait-elle avoir honte de cet oubli de tout? Toutes les mères ressentent-elles au plus profond d'elles-mêmes ce sentiment ambivalent? Cet amour qui exclut tous les autres...

Que répondre à la terrible question de Keller : « pourquoi n'as-tu dit à personne que tu avais mis au monde deux enfants? » Plutôt que de se fâcher, elle aurait pu admettre qu'elle avait accompli ici un acte de déni digne des manuels de psychologie de la Haute Ecole. Elle ne pouvait probablement pas gérer ni supporter une seconde disparition - il était déjà bien assez difficile de l'avoir perdu, lui. Elle avait relégué ce problème à « plus tard », et ce « plus tard » devenait aujourd'hui pressant. Par faiblesse, elle avait perdu la raison, comme il avait perdu la mémoire. Et ce faisant, ils avaient tous deux perdu leur enfant. Cet enfant qu'ils n'avaient pas assez recherché était leur faute. Ils ne cesseraient jamais de réparer cette faute.

Lorsque Keller et Artus revinrent au soir, enchantés l'un de l'autre et de la maison qu'ils avaient trouvée pour eux trois, Aelenor sut qu'elle était pardonnée. Ils passèrent une soirée légère et agréable, puis, quand Artus fut couché, ils se parlèrent longtemps, sans fard, face à face. Même de la petite fille en gestation. Il comprirent mutuellement leur faiblesse, et, comme les pièces d'un antique mécanisme qui brusquement s'enclenchent et se remettent en marche, ils se réunirent, pour travailler au même mouvement.

Le lendemain, le gouvernement provisoire se séparait, et les premières élections de la République d'Albâtre étaient annoncées. Aumon ne s'y présentait pas, et promettait de quitter les affaires dès que la République aurait vu le jour; Keller et Aelenor s'installaient

en haut de la Cité, et les opérations d'éradication des papillons rouges dans le Quartier Nord commençaient. Une nouvelle ère semblait s'ouvrir pour Albâtre.

PARTIE 2 : SIGNES

CHAPITRE 1 : JOUR DE MARCHÉ

Le commerce, en Haute-Ville, avait toujours été, par tradition, discret, comme d'ailleurs tout ce qui entourait les transactions financières. La Guilde du Commerce avait toujours été tacitement méprisée par les autres Guildes. Les oboles avaient cours, mais de manière presque invisible, honteuse, et leur afflux bruyant avait constitué l'un des changements majeurs de la Nouvelle-Albâtre. La Ville-Basse, en montant, avait charroyé les enseignes colorées qui battaient au front des palais, les crieurs publics et les étals tentateurs - et, malgré la réticence d'une noblesse peu disposée à acheter et à vendre au grand jour, la fièvre du commerce s'était propagée à la vitesse d'une épidémie. Aujourd'hui, la Haute-Ville sonnait et tintait de l'aube au crépuscule, emplissant les poches des plus hardis, vidant celles des plus crédules, dans un tapage incessant.

Ireyn passait beaucoup de temps à observer la ville, la bouche close et l'esprit aux aguets, les yeux grand-ouverts sur les coutumes bizarres dont elle était témoin. Son cœur frémissait souvent de colère et d'indignation, devant une telle dérision de société humaine - pour elle, Albâtre était une communauté de pacotille, que ne scellait aucun ciment spirituel, que n'animait aucun principe. Elle détestait la futilité des gens comme l'arrogance des palais, et regrettait bien souvent l'immobilité profonde de la montagne et le murmure vert des forêts.

Pour l'heure, elle traversait une sorte de foire. Le bruit des voix humaines était assourdissant - chacun menait sa conversation, qui en langue Vulgaire, qui en langue Noble, et il ressortait de cette cacophonie une atmosphère d'excitation indescriptible. Ensuite, il y avait cette anarchie de mouvements - les marchands, immobiles - mais dont la voix portait plus - et les chalands, badaudant sans but précis, traînant leur indécision et leur sourire incertain. Enfin, il y avait les choses, qui semblaient ici dans leur temple - les choses regardées, caressées, achetées - les choses reposant sur des soies chatoyantes,

enveloppées d'or et d'argent, offertes au culte de la foule comme d'étranges idoles muettes.

A quoi ces gens passaient-ils leur temps ? Leur temps de conscience, si précieux et si court, plus furtif qu'un souffle de vent ? Ils le passaient à déployer d'incroyables efforts pour amasser des disques de métal. Ils le passaient à s'enivrer de vin et d'objets capiteux qui endormaient leurs sens et caressaient leur orgueil. Ils le passaient à échanger des paroles inutiles, vides de sens, perdues au vent de la foule. Ne leur avait-on pas enseigné le poids de la parole ? Ignoraient-ils que chaque mot devait être mesuré, que chaque mot était lourd de son sens et tombait dans le monde avec des conséquences infinies ? Quel était le but de toute cette agitation ?

A quelques mètres d'Ireyn, un bateleur avait réuni autour de lui deux douzaines de personnes. Son costume étrange était coupé en deux, par le milieu : la partie droite était une toge de cérémonie de couleur pourpre, et correspondait à la partie droite de sa coiffure faite de tresses traditionnelles, tandis que la partie gauche était un patchwork de lainages grossiers et de toile brune, avec un drôle de pantalon à une seule jambe, et un demi-chapeau sur la partie gauche de la tête. Sur l'épaule droite, l'homme tenait un gros lézard; sur l'épaule gauche, un chafouin. Son numéro faisait rire aux éclats les natifs de Ville-Basse, et sourire complaisamment les natifs de Haute-Ville. Le lézard reposait en effet sur une bourse emplie d'oboles, que le chafouin dressé convoitait sans relâche; le petit animal agile n'avait de cesse de voler des pièces et de les placer une à une dans la poche gauche de l'homme, qui enflait de manière comique au fur et à mesure du tour. Le chafouin escaladait la tête de l'homme, lui marchait sur le nez, sautait à terre et bondissait d'un seul coup jusqu'à son butin; il faisait des cabrioles, tirait les cheveux des enfants et fit même quelques gestes obscènes à l'endroit d'une noble vieille. A la fin du tour, le chafouin parvenait à dérober le sac vide au lézard impassible, et, saluant en même temps que son maître, faisait passer le sac aux badauds afin qu'ils le remplissent.

Ireyn, le visage grave, observa les badauds. Ils avaient l'air insouciant et heureux, comme des enfants à peine sortis de l'âge du lait. Ils riaient de bon cœur à ces enfantillages. Combien de temps le bateleur avait-il passé à dresser cet étrange animal ? Quelle sorte d'oeuvre était-ce là ? Ce peuple était-il un peuple enfant ?

Ireyn, effarée, était abîmée dans ses réflexions, lorsque son esprit, toujours plus ou moins actif, perçut une anomalie spirituelle. Les citoyens d'Albâtre étaient là, et leur aura humaine et chaleureuse enveloppait toute la place du Marché - mais depuis quelques instants, il y avait autre chose. Ireyn ferma les yeux et se concentra. C'était un peu plus et un peu moins qu'une conscience - cela passait, comme un oiseau de proie dardant son oeil perçant au milieu des forêts giboyeuses. Ireyn n'avait jamais rien perçu de tel, et une peur sourde et instinctive s'empara d'elle. Elle n'avait jamais entendu parler de quoi que ce soit d'aussi terrifiant - un étrange esprit sans corps, plus vaste et moins ramassé qu'un esprit humain, mais infiniment puissant et menaçant.

- Mademoiselle, vous vous sentez bien ?

Elle ouvrit les yeux subitement, prise d'un grand froid intérieur, et vit à quelques centimètres de son visage celui du bateleur qui lui souriait à travers le fard.

- Vous paraissiez songeuse pendant mon numéro, et vous avez tout à coup fermé les yeux, j'ai cru que vous vous sentiez mal.

Ireyn le dévisagea. Ces gens n'étaient pas méchants, au fond. Ils étaient juste insouciant et cruels, comme des enfants. Elle s'efforça de sourire.

- Je vous remercie, je vais bien.

Le bateleur, rassuré, siffla pour rappeler son chafouin, à qui il donna un beignet de fleur. Puis il disparut dans la foule, et Ireyn s'éloigna vivement de la place du Marché. Dans la rumeur joyeuse qui s'affaiblissait, elle songeait.

Était-elle la seule qui perçût le danger au-dessus de leurs têtes folles ? Était-elle la conscience de cette Ville qui dansait en riant au bord du précipice ?

CHAPITRE 2 : terreurs nocturnes

Il était là. Artus le sentait aussi clairement que s'il l'avait vu ou entendu. C'était simplement un autre sens qui était en éveil.

Le petit garçon dormait seul dans sa chambre depuis le déménagement, et la solitude lui pesait déjà. Il lui semblait que quelque chose lui manquait quand la respiration de sa mère ne rythmait pas le silence, et que la chaleur discrète de son corps ne parfumait pas l'air à ses côtés. Il avait donc pris l'habitude des insomnies, des yeux ouverts dans la pénombre, du temps qui s'égrène lentement, opaque, épais comme un liquide visqueux. Il s'en était ouvert d'abord à ses parents, mais il avait bien senti qu'il les dérangeait. Il préférait traverser ses nuits comme on accomplit certains voyages, seul. Et c'était peu de temps après qu' *il* avait commencé à se manifester.

Tout d'abord Artus avait cru qu'il s'agissait de Grollo, l'iguane. Mais Grollo ne s'agitait guère, et surtout, il n'avait pas cette présence. Cela se manifestait sous différentes formes. Parfois, c'était un vent sournois qui soufflait dans la pièce close, et quand Artus vérifiait que la fenêtre était bien fermée, le vent s'arrêtait. Parfois, c'étaient des craquements, comme si une chose était contenue dans le bois, les poutres, la charpente, et essayait d'en sortir. Parfois, la température changeait brusquement, et Artus grelottait, ou transpirait, comme s'il avait la fièvre. Mais Artus savait que son propre corps n'y était pour rien. Il savait que c'était *lui*.

La question qui tourmentait le plus Artus était : pourquoi s'en prenait-il à lui ? Il avait bien essayé d'en parler autour de lui, mais on ne prenait guère ses fantaisies au sérieux, il était un enfant capricieux, ses maux de ventre et ses réticences à l'heure du coucher étaient des rebellions enfantines, pour lesquelles on montrait de l'indulgence, et non de l'inquiétude. Pourtant, Artus le savait, *il* le tourmentait. Exprès.

- Va t'en, chuchota l'enfant.

// ne s'en alla pas. // était capable de rester de longues minutes sans agir, et de faire croire qu'il était parti, mais même lorsque sa présence devenait ténue, presque imperceptible, le sens aiguisé d'Artus la percevait quand même. Grollo avait été dérangé dans son impassible sommeil de reptile, et entreprenait l'escalade de l'armoire avec une maladresse qui ne lui était pas coutumière. Artus tenta de le voir, mais la pénombre était trop épaisse, et il ne distinguait que les formes géométriques de l'armoire dans un rai de lumière nocturne provenant des rideaux mal tirés.

Soudain, la porte de l'armoire s'ouvrit, et Artus se figea. Il ferma les yeux et récita autant qu'il le put le poème de la peur que sa mère lui avait appris. « La peur est mauvaise conseillère, ordonne-lui de se taire, des deux ennemis qui te foudroient, crains celui qui est en toi. » Il appliqua les consignes de respiration et maintint ses yeux fermés jusqu'à ce que son rythme cardiaque s'apaise. Puis il rouvrit les yeux. La porte de l'armoire se referma, lentement, dans un grincement sardonique, et la porte de la chambre se mit à battre, violemment, tandis qu'un vent surgit du néant ouvrait la fenêtre de l'intérieur. C'en était trop pour Artus qui se mit à hurler, à s'époumoner si sauvagement, que sa mère fut presque instantanément à ses côtés. Aelenor faisait taire tous les démons, et sa présence miraculeuse, lumineuse, était comme une délivrance.

« Maman! » cria-t-il en se blottissant dans ses bras.

Aelenor le serra contre elle; il était tremblant, humide de sueur, en proie à un effroi si vif, qu'elle ne sut d'abord que lui chuchoter des mots paisibles de sa Voix de Verbe.

- Que t'est-il arrivé?
- C'est lui, il est revenu encore. Il a ouvert la porte de l'armoire.

Aelenor jeta un oeil distrait sur l'armoire.

- Je crois que c'est plutôt Grollo qui t'a réveillé en sautant.
- Non, Maman, tu ne comprends pas.

Aelenor le regarda au fond des yeux et sa pierre frontale émit une jolie lueur bleue tandis qu'elle sondait, du bout de son esprit, l'esprit de son enfant.

- Tu as eu vraiment peur, Artus. La peur est réelle, même si ce qui l'a causé ne l'est pas. Qui est ce « il » dont tu parles ? Qui est revenu encore ?
- Celui qui n'a pas de corps.
- Mais tout le monde a un corps, mon chéri. Les purs esprits n'existent que dans les anciennes religions.

Artus éprouvait un respect si profond pour sa mère qu'il préféra douter de lui-même plutôt que d'elle. Si elle lui disait aussi calmement que les purs esprits n'existaient pas, il devait avoir imaginé, alors, cet esprit là. Pourtant, il était aussi réel que l'esprit de sa mère dont il entendait actuellement les pensées. « Il est perturbé par le retour de son père, je lui manque ». Entendre cette pensée le rassura. Si sa mère n'était pas inquiète, il fallait s'en remettre à elle.

- J'ai tout imaginé ? Même ce qu'il pensait ?
- Qu'est-ce qu'il pensait, Artus ?

L'enfant la regarda d'un air si grave qu'Aelenor fronça les sourcils.

- J'ai tout imaginé, dit-il. Les purs esprits n'existent pas. Tu veux bien dormir avec moi ?

Aelenor l'attira à elle et le câlina. Le corps d'Artus était minuscule et fragile. Son âme était celle d'un enfant de trois ans, naïve et impressionnable. Mais son esprit... Son esprit était un géant enfermé dans une étroite bouteille, qui menaçait sans cesse de détruire son contenant. Elle devait protéger son corps et son âme d'enfant, car ses dons allaient le rendre malade, si ce n'était déjà fait. Elle le berça tendrement, et il ne tarda pas à s'endormir. Son front redevint lisse et pur, sans que rien ne témoignât de la terreur inhumaine qu'il venait d'éprouver. Son souffle régulier, paisible, se mêlait aux bruissements assourdis de la nuit, qui montaient dans la chambre par la fenêtre ouverte.

CHAPITRE 3 : les thermes

Daphnaé aimait être nue, et savourait pour l'heure sa nudité avec une volupté particulière. Il n'y avait pas à dire, les Hauts Citoyens avaient beaucoup à leur apprendre en matière d'art de vivre - et probablement d'érotisme, également, bien qu'elle n'ait pas encore pleinement compris en quoi consistait cet art qu'ils considéraient, étrangement, comme « social ». Aumon était un amant expert, et sans préjugé, mais il ne lui avait pas semblé plus savant dans les choses de l'amour que n'importe quel bas citoyen ayant un peu vécu... Il se murmurait que les Hautes Citoyennes utilisaient l'Esprit pour aiguïser leur plaisir. Peut-être devrait-elle essayer de se trouver un professeur féminin...

La jeune femme cependant chassa ces réflexions pour se concentrer sur l'instant présent. Elle se trouvait au coeur des légendes, dans la caverne aux merveilles : dans les thermes d'Albâtre. Ce bâtiment gracieux, surmonté d'une large coupole mollement arrondie, et qui laissait passer le jour par un puits de lumière central, était un vrai labyrinthe de pierre et d'eau. L'albâtre ruisselait ici comme nulle part ailleurs, brillante, blanche et éternellement lavée, douce aux yeux comme aux pieds, enveloppante comme un nuage de neige fraîche. Des motifs en émail, de toutes les couleurs, faisaient courir sur les différentes surfaces des créatures aquatiques de toutes sortes - coquillages et serpents marins, poissons minuscules et scintillants, algues entrelacées. Des corps nus, pour la plupart jeunes et sveltes, se dressaient dans la moiteur des bassins chauds, apparaissaient fugitivement derrière la vapeur dansante, s'éclaboussaient ou vous frôlaient, humides. Daphnaé se sentait emplie d'un désir vague et passa en souriant la langue sur ses lèvres, tout en fermant les yeux. Tout était tactile ici, le mélange de chaud et de froid, la caresse de l'eau, le vent léger qui vous faisait frissonner les épaules. C'était un lieu divin.

On reconnaissait les quelques natifs de Basse-Ville à leur allure gauche et à leurs yeux étonnés et avides. Les natifs de Haute-Ville, eux, agissaient et parlaient avec le plus grand naturel, ils s'embrassaient parfois à pleine bouche, ou se livraient furtivement à un attouchement sexuel - mais il semblait y avoir une règle tacite : les désirs éveillés ici se consumaient ailleurs, et ces baisers, ces caresses, restaient sur le fil du rasoir, dans une suspension, une tension exquise. Cet art de l'attente, ce fait de différer l'acte sexuel, était contraire aux usages de Basse-Ville. Mais elle commençait à en percevoir dans sa chair toute la pertinence.

Elle rouvrit les yeux et décida de changer de bassin. Elle monta assez théâtralement l'escalier qui lui permettait de sortir de ce bassin d'eau très chaude, consciente que son corps mouillé et parfait attirait les regards, et marcha lentement, voluptueusement, jusqu'à un bassin d'eau plus fraîche, qui lui arracha de petits cris de surprise et d'amusement. Un magnifique serpent marin, aux annelures noires et blanches, y nageait avec grâce. Elle avait eu peur, la première fois, puis elle avait surmonté sa réticence. Ces serpents n'étaient pas dangereux, ils étaient même familiers des humains et venaient les frôler de leur peau fraîche et écailleuse, d'une façon un peu troublante, mais qui n'était pas désagréable.

- Vous êtes encore plus belle dans votre nudité que dans vos costumes de théâtre, dit une voix respectueuse.

Le vieil homme était déjà dans un coin éloigné du bassin lorsqu'elle y était entrée, mais elle ne l'avait pas vu. Une vapeur irrégulière qui montait de l'eau faisait comme un écran entre eux.

- Peut-être jugerez-vous cette pudeur mal placée, mais j'aime connaître le nom de ceux qui me complimentent sur ma nudité, dit-elle, en sortant à-demi de l'eau comme pour contredire ce qu'elle disait.

- Je suis Ruben, dit le vieil homme d'un ton courtois. J'ai été Chancelier de la haute École, à une autre époque.
- Et moi j'ai été courtisane. Mais ces temps sont lointains.
- J'ai remarqué que vous laissiez le serpent glisser entre vos jambes, observa-t-il. N'avez-vous pas peur des reptiles ?
- Comme je viens de vous le dire, j'ai été courtisane, monsieur l'ancien chancelier, et plus d'un serpent a glissé entre mes jambes. Les animaux à sang froid sont ma spécialité.

Il rit, de bon cœur.

- Et vous êtes aussi spirituelle que belle.

Il ne paraissait pas désireux de poursuivre davantage la conversation, et ce fut elle qui le relança.

- N'est-ce pas vous, à ce qu'on dit, qui avez obtenu l'Apostasie d'Aelenor ?
- Ces temps sont lointains. Maintenant je m'occupe de son enfant.
- Artus ? C'est un insolent qu'elle a trop gâté, si vous voulez mon avis.
- C'est une vision des choses, qui en vaut une autre. Vous siégez au Conseil ?
- Oui.
- Et vous êtes la maîtresse d'Aumon.
- Vous êtes encore assez bien renseigné pour un vieillard. Auriez-vous conservé le goût de l'intrigue ?

Il hésita un instant avant de répondre.

- Vous le savez aussi bien que moi, car vous l'avez aussi, le goût de l'intrigue ne se perd pas. Il ne fait qu'augmenter au fur et à mesure que le jeu devient plus complexe.

Elle éclata d'un rire perlé.

- Puis-je me permettre de vous donner un conseil? poursuivit-il.
- Faites.

- Les idéalistes sont dangereux, et vous en serez bientôt entourée de toutes parts. Réunissez des gens pragmatiques autour de vous, des gens qui n'ont pas peur de se salir les mains et qui laissent les serpents glisser entre leurs jambes.
- Des gens comme vous ?

Ruben haussa les épaules.

- Devrais-je laisser tomber Aumon, selon vous ?
- Keller, Aelenor, les spiritualistes, vont faire pencher la balance d'un côté qui ne vous plaira guère. Vous devez trouver des partisans. Des natifs de Haute-Ville.
- Où habitez-vous, monsieur l'ancien chancelier ?
- Dans la venelle des reculés, un palais polychrome.
- Je vous rendrai visite à l'occasion.

Ruben la salua profondément, et se mit à nager. Il nageait encore avec une certaine grâce, songea-t-elle en l'observant.

Quelques instants plus tard, elle était allongée sur le ventre sur une table de massage, parfaitement détendue, et une native de Haute-Ville, qui devait avoir environ cinquante ans, était en train de passer une huile odorante sur son corps.

- Cela fait longtemps que vous massez aux thermes ? demanda Daphnaé d'une voix distraite.
- Non, quelques semaines à peine. Depuis qu'ils ont décidé que l'activité était obligatoire.
- Et n'en êtes-vous pas satisfaite ?
- Je ne me plains pas.
- Combien d'heures travaillez-vous par jour ?
- Quatre, et je dispose du reste de mon temps. C'est raisonnable.
- En somme, vous adhérez à ce décret.
- Oui, je reconnais son utilité.

- C'est une qualité que j'apprécie chez les natifs de Haute-Ville, remarqua Daphnaé. Vous ne vous entêtez pas comme nous dans vos erreurs. Vous reconnaissez la supériorité d'un argument rationnel. C'est agréable, dans le commerce quotidien.
- A l'inverse, nous sommes particulièrement intolérants envers les comportements irrationnels, beaucoup plus que vous ne l'êtes.

Daphnaé se retourna, sur le dos, pour regarder son interlocutrice en face.

- Les pleurs, les cris, les disputes, les caprices ? demanda-t-elle.
- Les désirs illicites, les accès dépressifs, les enthousiasmes. J'ai remarqué que vous aviez, presque tous, une grande indulgence pour ces travers envers lesquels nous sommes très sévères.

Daphnaé ferma les yeux.

- Seriez-vous prête à voter pour un natif de Ville-Basse ?

La masseuse parut hésiter.

- Sans vouloir froisser vos sentiments, non, je ne pense pas, pour les raisons que je viens de vous donner.
- Pensez-vous que la majorité des Hauts-Citoyens pensent comme vous sur ce sujet?
- Je le crois. La rationalité est une qualité primordiale pour un dirigeant, c'est ce que nous avons appris depuis l'enfance.
- Et où la raison vous a-t-elle menés ?
- A accepter votre révolution, au final, dit simplement la masseuse.

Daphnaé se tut, et la laissa poursuivre son massage.

- Merci, dit-elle en se relevant d'un air souverain, avec des accents de reine de théâtre. Vous êtes très douée pour le massage, mais cela suffira pour aujourd'hui.

La Haute-Citoyenne, un peu surprise, s'écarta en faisant machinalement un salut protocolaire. Et Daphnaé, toujours drapée dans sa sublime nudité, regagna nonchalamment les vestiaires, songeuse, récapitulant mentalement, comme elle le faisait

souvent, ce qu'elle avait à faire. S'enquérir des techniques érotiques auprès d'une femme. Regrouper des partisans pragmatistes. Rendre visite à l'ancien Chancelier Ruben. Trouver un candidat natif de Haute-Ville... Le goût de l'intrigue, décidément, augmentait bel et bien à mesure que le jeu devenait plus complexe.

Elle allait sortir des thermes, lorsqu'elle entendit d'abord un cri, puis une grande clameur qui résonnait dans les hauteurs des plafonds d'albâtre de la salle principale. Elle ne pouvait y retourner, car elle était vêtue, mais s'attarda quelques minutes, jusqu'à ce que l'écho de l'événement parvînt jusqu'à elle. Un des bassins latéraux, sans raison apparente, avait vu sa température monter à une vitesse prodigieuse, jusqu'à l'ébullition. Trois personnes avaient réussi à sortir, grièvement brûlées, mais un homme moins chanceux y avait succombé. Lorsqu'on vint examiner le bassin, la température était redevenue parfaitement normale. Et un examen approfondi des mécanismes de chauffage et de l'arrivée de l'eau ne permit en rien d'expliquer comment ce phénomène étrange et meurtrier avait pu se produire.

CHAPITRE 4 : PREMIERE DESCENTE

Le soleil était à peine levé et la lumière était encore très pâle quand la première expédition sortit presque furtivement d'Albâtre. Keller n'avait pas souhaité faire de publicité, et leur petit groupe se composait, outre Aelenor et lui-même, de Cardone, de Fly et de deux autres fidèles de la première heure, qui avaient presque imposé leur présence à force d'insistance. Aelenor marchait en tête, laissant les hommes profiter un peu de leur chef, dont ils avaient espéré le retour avec tant d'ardeur, et dont la présence les comblait aujourd'hui d'une joie si naturelle, si enfantine, qu'elle regrettait parfois que tout ne fût pas toujours aussi simple pour elle-même. Ils étaient en train de lui raconter leurs exploits, la nuit de la révolution. Ces souvenirs, comme ceux des femmes qui ressassent leur accouchement, avaient quelque chose de touchant et de puéril à la fois. Ces gens paisibles et simples vivaient dans un monde de mythes, où elle même, et Keller, et même Artus représentaient des sortes de demi-dieux. S'ils savaient, pensait-elle... S'ils savaient de quoi sont faits les dieux... La lucidité, le savoir, ne devaient cependant pas la mener au cynisme ni au mépris. Ils avaient accompli un miracle, après tout, et leur enfant était né dans une cité libre.

L'un de leurs deux enfants, se corrigea-t-elle. Car l'autre était né pour la servitude et le silence. L'ancien clivage d'Albâtre s'était réfugié dans son propre sang, dans cette fratrie déchirée. L'un jouissait de toutes les beautés, de toutes les tendresses, et inspirait l'espoir. L'autre était détenu par les Frères Sombres, qui, comme des loups silencieux et cruels, lui apprenaient sans doute à souffrir et à tuer. Elle n'avait jamais plus eu de vision, comme aux premiers jours de l'enfance d'Artus. Mais son imagination n'était que trop agile pour descendre dans ces profondeurs muettes. Elle ne savait pas ce qu'elle espérait trouver, en bas, et s'avouait à elle-même qu'elle était bien moins envahie d'espoir que de terreur. Mais sa résolution était prise, et lui rendait force et sérénité.

La traversée de la Ville Basse lui rappela des souvenirs qui lui parurent très lointains. Elle échangea à plusieurs reprises des regards avec Keller car elle savait que les mêmes souvenirs se réveillaient en lui aux mêmes lieux et aux mêmes objets. Mais il laissait complaisamment ses hommes l'entourer et le fêter, dans cette intimité relative, et leurs regards, leurs sourires, s'ils se croisaient souvent, demeuraient silencieux.

- Tu te rappelles, Fly, ce garde pourpre qui était caché derrière le socle de la statue ? Par les enfers, tu as hurlé si fort qu'il ne s'est pas entendu mourir !

Aelenor, elle, se rappelait d'autres souvenirs. Les jours de désir et d'attente lorsqu'ils n'étaient pas encore amants, les préparatifs de la révolution... Ils allaient passer devant l'immeuble de Keytel, et lorsqu' Aelenor voulut en avertir Keller, elle le surprit regardant à la fenêtre du dernier étage, les yeux noirs et comme voilés de deuil. Elle se rapprocha de lui et lui prit la main, sans parler. Les sentiments qu'elle éprouvait pour Keller étaient différents depuis son retour, mais non moins puissants. Leur amour avait perdu, peut-être, cette naïveté charmante des premiers temps, mais il avait mûri et semblait aujourd'hui plus indestructible. Ce qu'ils avaient accompli, engendré, leur séparation involontaire, leur survie même l'un loin de l'autre, leurs retrouvailles, tout cela les liait l'un à l'autre plus étroitement encore que le désir et le plaisir. Ils avaient un même destin - cette idée étrange de communauté de destin lui paraissait d'ailleurs la seule juste pour exprimer ce qu'elle ressentait.

- Vous avez entendu parler de l'accident qui a eu lieu dans la rivière ? s'enquit Keller lorsqu'ils commençaient à s'éloigner de la Cité et à s'enfoncer dans la campagne.

- Oui, c'étaient les voisins des parents de ma femme, dit Fly.

- Que s'est-il passé ? demanda Aelenor, qui n'avait pas entendu l'histoire.

- Eh bien un groupe de gosses était à la rivière, juste là, pour s'amuser et pêcher des écrevisses, il y a quelques jours à peine. Il faisait beau, la rivière était menue, non pas à sec car il a plu cette saison, mais avec un débit normal, voyez-vous, une rivière d'été,

pas dangereuse. Et puis à ce qu'il paraît, tout à coup il y a eu une crue, comme si un barrage avait cédé en amont, mais le problème c'est qu'il n'y a jamais eu de barrage.

- Et que s'est-il passé? demanda Aelenor, mal à l'aise.

Ce fut Cardone qui répondit.

- Le plus petit des enfants a été emporté par le courant, parce que la soudaine montée des eaux lui a fait perdre l'équilibre dans les rochers. Il a bu une sacrée tasse, mais un rocher l'a bloqué et ses frères ont pu le récupérer avant la catastrophe. Il n'y a pas eu de mort.

- Quand même, reprit l'autre, c'est bizarre, c'est la première fois qu'on entend ça.

Tous restèrent un instant silencieux. Ils allaient traverser la rivière, pour accéder à l'autre versant du mont, où ils chercheraient les entrées de galeries indiquées par les cartes. Le soleil avait monté dans le ciel et la journée promettait d'être claire, belle, malgré une légère fraîcheur qui descendait des arbres encore humides.

- Un jour comme celui-là, que c'était. Regardez si la rivière est calme.

Et en effet, la rivière s'écoulait, joyeuse et clapotante, sur son lit de rochers, sans qu'il semblât y avoir jamais plus de deux pieds d'eau de profondeur. On aurait pu en remonter le cours presque à gué.

- C'est étrange, dit Aelenor. On m'a rapporté aussi des chutes d'ouvriers qui travaillaient à la couverture des bâtiments de la Place Ovale. Des bourrasques de vent totalement imprévisibles les auraient déséquilibrés.

- Le vent, la rivière, c'est le climat qui est détraqué, marmonna Fly.

- Mais dans les thermes? objecta Keller.

- Dans les thermes c'est autre chose, moi, je pense qu'il y a du sabotage dans l'air.

- Du sabotage ou tout simplement un meurtre, répartit Cardone. Ce natif de Haute-Ville, là, il paraît qu'il n'avait pas que des amis.

- Mais comment porter l'eau à ébullition ?

- J'en sais rien, moi, peut-être avec l'Esprit.

Cardone se tourna vers Aelenor.

- Ce serait possible, ça, de faire bouillir de l'eau avec l'Esprit ?
- Ca serait rudement pratique pour la cuisine ! s'esclaffa Fly, tandis qu'Aelenor réfléchissait d'un air sérieux.
- Je ne sais pas, dit-elle. L'Esprit a de multiples applications possibles, et je ne les connais pas toutes. Mais je ne pense pas que cela soit à la portée de n'importe quel citoyen.
- Par exemple, vous, vous ne pouvez pas?
- Non.

La rivière fut facilement traversée, et le chemin qui les mena en serpentant jusqu'au flanc arrière de la montagne fut plutôt agréable. Ils marchèrent toute la matinée, et firent halte à proximité du site, pour se restaurer un peu avant d'entamer les recherches. Ils trouvèrent, au bout d'un temps assez long, l'une des entrées indiquées sur la carte; il s'agissait d'une anfractuosité rocheuse, qui paraissait peu profonde de l'extérieur, mais dont un des replis recélait une ouverture étroite vers une galerie. Une fois à l'intérieur, il fallut utiliser les torches. Aelenor faisait parfois briller vivement sa pierre frontale, mais cette lueur, même à son apogée, était trop faible pour les éclairer tous. La galerie était irrégulière, parfois large comme une avenue, parfois étroite comme un boyau, parfois si haute de plafond que leurs voix résonnaient sinistrement, parfois si basse qu'il fallait se tenir le cou plié, ou même ramper. La notion du temps était difficile à conserver dans ces entrailles silencieuses et obscures - le temps qu'il faisait dehors, comme le temps qui s'écoulait, paraissaient n'avoir cours ni l'un ni l'autre à l'intérieur. Il faisait froid, il faisait noir, il faisait immobile.

- Sauf vot'respect, Aelenor, c'est comme de s'engouffrer dans certaines dames....C'est plus joli dehors que dedans et on sait pas trop quelles maladies vont vous tomber dessus au détour du chemin !

- Moi, j'ai jamais vu de dame aussi interminable, dit un autre en riant.

Mais les éclats de leurs rires s'éteignirent très vite, comme des étincelles fugaces retombant dans la nuit.

- C'est vrai que c'est interminable, dit Keller après un long moment. Qu'indiquait la carte ?

- Que la galerie devait déboucher sur une grotte de grande envergure, dont partaient d'autres galeries identiques.

- Je propose qu'on aille au moins jusque là aujourd'hui.

- Quelle heure peut-il être ?

- L'heure de manger, dit Cardone en riant. J'ai l'estomac dans les talons.

- La nuit serait-elle déjà tombée ?

- Je n'en sais rien mais mes pieds sont usés jusqu'à l'os, dit Fly.

- Prenons un peu de repos, proposa Aelenor.

Elle ne sentait pas encore la fatigue, car elle faisait usage de l'Esprit presque continuellement depuis plusieurs heures. Leur pause, dans les ténèbres qui les enveloppaient, avait quelque chose de funèbre, et ils ne la prolongèrent pas. Ils ne tardèrent pas d'ailleurs à déboucher sur la grotte. Il s'agissait d'une vaste salle aux parois irrégulières, et assez basse de plafond. Ils durent en faire le tour pour repérer les trois nouvelles galeries qui s'ouvraient : l'une d'entre elles continuait à plat, et semblait poursuivre le chemin qu'ils venaient de prendre; les deux autres descendaient plus bas. L'une d'elles, notamment, au fond de la grotte, nécessitait un équipement particulier, et des cordes, car elle s'apparentait davantage à un puits qu'à une véritable galerie.

- Où cela nous mènera-t-il ? fit Keller.

- Dans un lieu où nous n'aurons pas facilement de renfort, murmura Aelenor.

Elle projeta son Esprit, comme elle le faisait régulièrement depuis quelques heures, et se heurta à quelque chose. La Montagne n'était pas inerte. Il y avait une activité spirituelle,

très distante, ou très ténue, ou très ancienne. Mais il y avait quelque chose ici qui était éminemment inquiétant, étranger, et dont elle ignorait le nom.

- Partons, dit-elle.

Les hommes ne furent pas fâchés de cette proposition, et ne posèrent pas de question.

Keller les laissa aller devant pour fermer la marche avec elle.

- Tu as senti quelque chose, n'est-ce pas ?

- Je n'aime pas ça, dit-elle. Je ne veux pas inquiéter les hommes.

- Sornar?

- Non, dit-elle presque en murmurant. Ce n'est pas humain.

- Et des présences humaines, tu n'en as pas perçu?

- C'est difficile, dans cette épaisseur. Ils pourraient être à quelques mètres, à travers la terre, je ne les percevrais pas.

- Mais ça, tu l'as perçu. Parce que c'était tout près ?

Elle hocha la tête dans le noir.

- Non, pas parce que c'était tout près. Parce que c'était partout.

CHAPITRE 5 : ENTRETIENS

Aelenor avait invité Ruben à venir faire le bilan de ses observations, et ce dernier, conscient qu'il ne serait pas le bienvenu sous le toit de Keller, avait fait en sorte de venir un jour où celui-ci était notoirement occupé. Il se présenta donc, en fin de matinée. Aelenor ne l'attendait pas particulièrement, mais elle avait pris l'habitude de recevoir toutes sortes de solliciteurs à cette heure creuse. Les gens venaient lui demander conseil, parfois lui apporter un cadeau, ou la charger de transmettre une requête aux autorités de la Cité. Le gouvernement provisoire, en effet, ne se réunissait presque plus et ne prenait plus de décisions; et les élections, qui s'organisaient avec difficulté, ne devaient avoir lieu que deux lunaisons plus tard.

Artus était fort occupé à bâtir une tour avec des petits cubes d'albâtre et de pierre colorée. Il semblait particulièrement concentré sur sa tâche, qu'il recommençait inlassablement, et Aelenor ne pouvait s'empêcher d'y voir une allégorie du peuple d'Albâtre, cherchant à tâtons l'architecture idéale de la Cité, et la mettant à bas pour mieux la recommencer.

- Ruben, dit Aelenor en se levant et en faisant un rapide salut protocolaire.
- Aelenor, répondit-il sur le même ton. Votre demeure est charmante - un peu excentrée, mais d'une grande élégance. Cela doit vous changer des lambris grossiers de la Frontière.
- Etes-vous venu pour me parler de mon déménagement? demanda-t-elle très poliment.
- Non, bien sûr. J'ai été... assez vivement remercié par votre compagnon, mais je souhaitais malgré tout faire le point avec vous à propos d'Artus.
- Prenez un siège, je vous prie.

Artus leva la tête de son jeu et salua distraitement l'ancien Chancelier, sans toutefois se lever.

- Artus, tu devrais te retirer pendant que nous parlons, ta mère et moi.

- Pourquoi? demanda-t-il. J'ai déjà entendu ce que tu voulais lui dire.
 - Votre précaution est inutile, intervint Aelenor. On ne garde pas un secret avec Artus.
 - Soit. Comme vous voudrez. Je confirme, bien entendu, tout ce que vous m'avez dit au sujet de son utilisation intuitive de l'Esprit. J'ai tenté d'affiner les observations, et de procéder à une sorte de classement des applications qu'il paraît maîtriser.
 - Le Verbe, je suppose? suggéra Aelenor.
 - En effet, c'est l'une des plus apparentes. Il est capable d'utiliser le Verbe et également d'y résister, ce qui est relativement inhabituel chez un enfant de son âge, et franchement exceptionnel chez un enfant qui n'est pas passé par les bancs de la Haute Ecole. L'avez-vous éduqué d'une quelconque manière ?
 - Non, j'ai respecté la consigne de non-utilisation de l'Esprit.
 - Mais ses aptitudes ne s'arrêtent pas là. Il paraît également capable d'utiliser l'Esprit pour discipliner ses émotions, par exemple sa peur, mais ne semble pas capable de l'utiliser pour dominer sa souffrance physique. Il manifeste en outre des capacités spirituelles...spéciales, qui ne font pas partie de mon domaine d'expertise.
 - Comme?
 - Vous l'avez dit vous même, la lecture des pensées, et aussi ce que j'appellerais... la perception de l'invisible.
 - Que voulez-vous dire?
 - Ce que nous faisons lorsque nous projetons notre esprit en un lieu, pour le sonder. Cette activité semble chez lui comme une seconde nature. Elle est... constante.
- Aelenor détourna le regard et réfléchit un instant. Artus était en train de s'appliquer à fabriquer une arche avec ses cubes, et la courbure n'était pas facile.
- J'ai également découvert autre chose, une chose que vous eussiez préféré que j'ignore, je suppose.

Aelenor tourna vivement les yeux vers lui. Il était là, cauteleux et très calme. Sa courtoisie n'avait eu pour but que d'arriver à ce point précis de la conversation, afin de la prendre en traître. Il venait monnayer une information.

- Je vous écoute.
- Il sait pour nos frères, Maman.
- Nos frères ?
- C'est le tien qui a emporté le mien, n'est-ce pas?

Aelenor fixa durement le Chancelier.

- Jouez cartes sur table, dit-elle.
- Très bien. Vous ne voulez pas, pour une raison que je puis très bien me figurer d'ailleurs, que cette information devienne publique... Vous savez combien elle ferait cancaner la Ville... On vous plaindrait, c'est sûr, mais on vous blâmerait, aussi. Pourquoi avoir tu ce détail? Etiez-vous de mèche avec votre frère? Votre survie, votre réussite à la révolution, la disparition de Sornar, était-ce le prix de votre premier-né? La Ville est-elle construite sur ce marché de sang ?

Aelenor fulminait.

- Comment osez-vous? Je n'ai jamais passé de marché! Ce fanatique m'a arraché mon fils alors que j'étais mourante - non, il lui a d'abord ordonné de me déchirer.
- Je vous crois, ma petite, je vous crois... Mais d'autres ne vous croiront pas.

Artus avait quitté ses cubes et vint auprès de sa mère, sur laquelle il apposa ses mains, comme pour la calmer. Elle prit une inspiration profonde et se reprit.

- Maman, dit Artus, c'est Ruben, et pas toi, qui a passé un marché avec les méchants.

L'ancien Chancelier, qui affichait jusqu'ici une mine faussement embarrassée et compatissante, se mit à blêmir.

- Quelle sorte de marché, Artus? demanda Aelenor d'une voix blanche.

Artus ferma les yeux.

- Une liste de gens à tuer.

Aelenor sentait la rage grandir en elle comme un parasite énorme dévorant son coeur.

- En échange de quoi ?interrogea-t-elle.
- Je ne sais pas, Maman... Un livre...
- Merci, Artus. Merci mille fois.

Ce fut avec un visage parfaitement maîtrisé et calme qu'Aelenor leva les yeux vers Ruben.

- Vous avez sur la conscience la mort de nombreuses personnes, Chancelier. Parmi lesquels se trouvaient des amis très chers. Des amis à moi, et à Keller. Des Apostats qui avaient instruit l'armée du Soulèvement. Et tous les Spiritualistes. Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. Partez avant que ma colère ne déborde.

A travers les larmes de colère qui jaillissaient de ses yeux gris, elle vit la silhouette du vieil homme se lever et partir. Il n'ajouta pas un mot.

- C'est un scorpion, dit-elle.
- Regarde Maman, j'ai réussi !

Aux pieds de l'enfant, les cubes colorés formaient une belle arche courbe, soutenue en son milieu par une clé de voûte d'albâtre. Aelenor, qui ne pouvait encore parler, le serra dans ses bras avec force.

- La deuxième personne est beaucoup plus gentille, dit Artus distraitement.
- Que veux-tu dire?

Elle se retourna alors pour vérifier l'entrée, juste à temps pour constater que la jeune Ireyn, avec son ventre irritant, était quasiment sur le seuil. Elle n'était pas vraiment jolie, avec une bouche trop grande et des yeux trop rapprochés. Aelenor fit luire un instant sa pierre frontale afin de recouvrer totalement son calme, et lui présenta un visage cordial.

- Tu es en colère, Aelenor, lui dit la jeune fille très doucement en guise de salut.
- Ce n'est pas contre toi.
- Ce n'est pas seulement contre moi, mais c'est aussi contre moi.

Aelenor dût reconnaître qu'elle disait vrai. La seule idée de Keller dans ses bras, tout amnésique qu'il ait été, et toute laide qu'elle parût, la mettait en fureur, et la pensée de l'enfant, encore bien davantage. Rien que sa façon de parler, très calme et toujours par énigmes, exaspérait en ce moment sa colère.

- Que me veux-tu, Ireyn? demanda-t-elle un peu rudement.

La jeune fille, sans attendre une quelconque invitation, entra dans le péristyle et choisit un siège.

- Bonjour, Artus, dit-elle, sans répondre à Aelenor.

L'enfant quitta ses jeux et vint spontanément près d'elle, familièrement, avec une sorte de proximité qui surprit sa mère.

- Bonjour Ireyn, mère de ma sœur.

Ireyn sourit et toucha le front d'Artus d'un air grave.

- Quel âge as-tu ?

- Trois ans.

- Je n'ai pas connu ton père, Keller. Je n'ai connu que le Sans-Mémoire, que Naïma et moi avons retrouvé, dans le carnage de ma cité, accroché au cadavre d'une de mes compagnes. Une jeune femme brune, avec de longs cheveux comme ceux de ta mère, enceinte, presque à terme.

Aelenor fut saisie à cette évocation, et retint ses questions. La colère était déjà en train de refluer en elle.

- J'ai toujours su que le Sans-Mémoire était devenu fou par amour pour une femme et l'enfant qu'elle portait. Je n'ai partagé avec lui que des instants en dehors de sa vie.

- Naïma, murmura Aelenor. Je l'ai connue.

- Elle m'a enseigné tout ce qu'elle pouvait avant de mourir.

- Elle était une donneuse...

- Elle a sauvé les enfants lorsque Sornar est arrivé.

Aelenor eut un frisson en songeant à son unique rencontre avec le Maître Sombre.

- Et les autres, n'ont-ils pas lutté ?
- Ils ont lutté en transe collective, mais cela n'a pas suffi. Le pouvoir de Sornar était déjà très grand, avant.
- Avant ? Tu penses que ce massacre a pu le fortifier?
- Naïma pensait qu'il cherchait quelque chose dans le village, et nous savons que la bibliothèque a brûlé.

Aelenor réfléchit un instant. Le chancelier avait fait un marché avec Sornar et lui avait donné un livre, mais quel rapport cela pouvait-il avoir avec la bibliothèque des Spiritualistes ?

- C'est de cela que je suis venue te parler, Aelenor, et non du Sans-Mémoire et de ses œuvres dans mon ventre.
- Parle, je t'écoute.
- Je n'ai aucun crédit dans la cité. On me tient à la marge. Pourtant je perçois des choses que vous ne percevez pas, et je sais des techniques que vous ignorez. La cité a besoin de moi pour survivre, et je désire qu'elle soit l'héritière de la culture de mon peuple. Mais je ne sais où m'adresser, car mon langage sonne ici comme celui d'une folle ou d'une simple d'esprit.
- Je t'écoute, dit Aelenor plus doucement. Je comprends ton langage.
- Je l'espère. Il y a quelque chose dans la cité.
- Oh, dit Artus, qui n'avait rien perdu de la conversation. Toi aussi tu le sens ?
- Oui, Artus, et tu dois être très sensible à l'Esprit pour le percevoir.
- Il me veut du mal, gémit-il.
- C'est une présence diffuse, erratique, mais puissante, qui semble gagner en force à mesure qu'on se rapproche du centre de la cité, dit Ireyn.

- Je l'ai perçu aussi, dit Aelenor, mais pas ici. Quand nous étions dans les galeries souterraines.
- Au cœur d'Albatre, dit Ireyn.
- Un esprit omniprésent, et non humain.
- Et méchant, ajouta Artus.

Les deux femmes se tournèrent vers lui, et ne purent s'empêcher de sourire, malgré la gravité de leurs propos.

- Y a-t-il un moyen de défense contre cet esprit étranger ?
- Je ne sais pas. Il faudrait que tout le monde soit entraîné à la transe collective, et peut-être alors pourrions nous faire barrage. Mais je ne vois que gens ignorants dans cette cité d'Albatre. La richesse des palais et des tables masque la pauvreté des esprits. Même ceux d'entre vous qui savaient utiliser un peu l'Esprit en ont perdu l'habitude, et les autres n'ont même pas envie d'apprendre... La Cité est sans défense et personne ne semble s'en soucier.

Aelenor acquiesça, sans parler.

- Les enfants doivent être rassemblés, et apprendre le plus possible. C'est à leur âge qu'on apprend le plus rapidement. Les anciens utilisateurs doivent former ceux qui ne savent pas. Je dois partager mes techniques de transe collective. Mais tout cela doit être décidé, accepté, organisé...
- Je comprends, Ireyn, et je t'aiderai. Est-ce urgent ?
- Il n'y a rien de plus urgent que de préserver notre avenir.
- J'irai voir Aumon dès aujourd'hui. Je saurai me montrer persuasive.
- Et Artus ? Ne faut-il pas l'aider à développer son potentiel et à maîtriser ses perceptions ?
- Que proposes-tu ?

- Je pourrais le prendre avec les enfants qui sont sous ma garde. Il apprendrait à donner un sens à ses dons.
- Je ne veux pas te le confier entièrement, dit simplement Aelenor. Mais s'il le souhaite, il pourrait passer une partie de ses journées avec vous.

Artus ne disait rien, absorbé dans une pensée profonde.

- Qu'en dis-tu, Artus ? demanda sa mère.
- J'ai peur, Maman.
- Peur des autres enfants ? D'Ireyn ?
- Non, j'ai peur de lui. Tu vois, tu m'avais dit que ça ne pouvait pas exister, les esprits sans corps, et moi, je t'avais crue.

Aelenor le prit sur ses genoux et lui caressa les cheveux.

- Je suis désolée de m'être trompée, Artus. J'étais sincère, je pensais vraiment que cela n'existait pas. Mais je l'ai senti aussi, et il m'a fait peur à moi aussi. Alors nous devons trouver un moyen de devenir plus forts que lui, et ça, c'est Ireyn qui peut nous y aider.
- On ne pourra jamais y arriver, cria Artus, et son angoisse se répandit alors en sanglots inarticulés, ininterrompus, qui faisaient tant de peine à voir qu'Aelenor se sentit soudain presque aussi angoissée que lui. Elle parvint cependant à dominer son malaise et à le bercer, en lui chantant une chanson douce, qui résonna longtemps dans le paisible péristyle. Au début, le chant s'entendait à peine sous la force des sanglots, et puis, peu à peu, il prit le dessus, et les sanglots cessèrent.
- Il n'est pas assez fort pour supporter ses visions, dit Ireyn à voix basse, tandis qu'Artus s'était endormi.
- Il est très fragile, dit Aelenor.
- Mais il est très fort, dit Ireyn, et nous aurons tous besoin de lui avant qu'il soit longtemps.

Aelenor versa une larme, une seule larme de compassion maternelle.

- Artus à un frère jumeau, dit-elle à Ireyn, sans savoir bien pourquoi elle la mettait dans cette confiance. Les frères sombres l'ont enlevé à sa naissance.

Ireyn fronça les sourcils.

- Un livre, et un bébé, murmura-t-elle, comme s'il s'agissait de pièces d'un puzzle incomplet.
- Un livre, un bébé, et une cité hantée, ajouta Aelenor.

CHAPITRE 6 : LA MÉMOIRE D'ALBÂTRE

Keller, qui arpentait inlassablement le pavé d'Albâtre, avait fini par rencontrer son géniteur, Zorastre, par une fin de matinée ordinaire. Le vieil homme, qu'il n'avait entrevu qu'une fois, à la faveur de la nuit, fardé et parfumé pour une invitation aux Plaisirs de la Chair, ne ressemblait guère à son souvenir à la lumière du jour, et il avait fallu toute l'insistance apeurée du passant qu'il croisait pour que Keller finît par l'identifier. C'était toujours le même homme au visage gras, dont les molles retombées de chair noyaient le contour. Il paraissait moins arrogant, car les circonstances l'y avaient forcé, mais toujours aussi veule. Keller eut un mouvement de dégoût en le toisant. La sensation intime, profonde, qu'ils n'avaient et n'auraient plus jamais *rien à se dire* était si puissante, qu'il ne songea même pas à lui adresser la parole. L'autre, d'ailleurs, le regardait par en-dessous, d'une manière latérale, à la fois pour s'assurer qu'il restait à bonne distance et pour éviter une confrontation. Cela dura quelques secondes, à peine, mais l'impression désagréable de la rencontre dura presque toute la journée - à la manière de ces rêves indéfinissables ou de ces signes entrevus, dont on ne saisit pas pleinement la signification, mais qui vous hantent, incompréhensibles, pendant des heures.

Cet événement, qui pouvait paraître anodin, remit pourtant quelque chose en marche au fond de Keller. Son enfance sans père, ses rêves de retrouvailles, sa quête absurde dans laquelle il avait été aidé par Keytel. Et c'était toute la tristesse d'avoir perdu ce bon vieillard qui le reprenait à la gorge. Le deuil, se disait-il, s'arrange avec le temps, sans que la douleur s'estompe. Quand elle réapparaît, elle est toujours la même, identique, fraîche comme une blessure jaillissante. Le temps ne fait qu'espacer ses apparitions. Il se plaisait à imaginer son entrée triomphante dans la Haute-Ville avec Keytel à ses côtés. Il se plaisait à imaginer tout ce que le vieillard espiègle aurait pu lui transmettre, rien qu'en se promenant avec lui. Il songeait à toutes les questions qu'il ne lui avait pas posées, et qui resteraient désormais sans réponse. Parmi elles, il en était une

qui le taraudait particulièrement : pourquoi Keytel avait-il été banni ? Il connaissait par coeur l'histoire de l'apostasie d'Aelenor, mais celle de Keytel, ancienne et oubliée, n'avait jamais été abordée. Quel acte de courage, quel refus d'obéir avait pu mener cet homme épris de tranquillité à braver toute une institution ?

Chemin faisant, cette question prenait forme dans son esprit, tandis que ses pas le conduisaient - par une sorte de hasard objectif - devant l'entrée de la Grande Bibliothèque. C'était un palais entièrement décoré de mosaïques. Des motifs d'une grande finesse s'entrelaçaient et se succédaient sans fin - des caractères anciens formant des phrases illisibles pour Keller, des symboles zodiacaux, des représentations symboliques d'objets, d'animaux, de fleurs et de fruits; tous ces motifs coexistaient sans ordre apparent, mais Keller supposait qu'un sens obscur présidait à chaque détail, pour que l'ensemble pût donner une telle harmonie générale. C'était un bâtiment assez haut, étroit de façade, et profond, avec un dôme percé d'un puits de lumière. Des galeries, des arcades, des colonnades en décoraient régulièrement l'austère géométrie.

Keller y pénétra pour la première fois, et fut saisi par l'atmosphère recueillie de ce lieu qui avait été conçu comme un temple, et qui écrasait le visiteur du poids du savoir sacré. Les rouleaux de vélin qui reposaient là, dans l'ombre fraîche de ces murs épais, immobiles et vénérables comme des cadavres embaumés, s'étagaient jusque dans les hauteurs indiscernables du plafond. Des natifs de Haute-Ville - tous, sans exception - circulaient parmi eux, dans tous les sens possibles : de haut en bas, de gauche à droite, de bas en haut, comme si les trois dimensions de l'espace étaient occupées par le savoir, dans un monde sans pesanteur, intemporel et presque immatériel. Keller eut une sorte de vertige, et se demanda absurdement si Aelenor avait lu tous ces livres.

Un Haut-Citoyen massif, mais au visage doux et comme poli, assoupli par le silence et la paix de la Bibliothèque, vint s'adresser à lui au bout de quelques minutes.

- Cherchez-vous quelque chose de particulier dans la bibliothèque ? Si vous n'êtes pas familier de notre système de rangement, je peux peut-être vous aider.

Keller le regarda. Il était réellement bienveillant, et Keller lui sourit instinctivement.

- Avez-vous des registres de l'histoire d'Albâtre ?

- Bien sûr, répondit l'homme en souriant, l'oeil pétillant de curiosité. Quelle époque recherchez-vous en particulier ? Les archives de l'ère des Remparts se trouvent dans une autre salle...

- Non, non, je cherche des registres récents, dit Keller. Qui remontent à une vingtaine ou une trentaine d'années...

- Tout ce qui est étiqueté « de mémoire d'homme » est par ici, suivez-moi.

Keller lui emboîta le pas, et ils gravirent une volée de marches, traversèrent une passerelle, et se retrouvèrent dans une sorte d'alcôve.

- Quel type de documents recherchez-vous ?

Keller hésita un instant puis se décida.

- Je cherche des renseignements sur la vie d'un de mes amis, un apostat du nom de Keytel, qui appartenait à la Guilde du Savoir, et qui a été banni, si je ne me trompe, il y a environ vingt ans.

- Keytel... répéta l'homme avec un sourire discret. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pensé à lui. Il venait souvent à la Bibliothèque.

- Je voudrais savoir pourquoi il a quitté la Haute-Ville.

- Ce renseignement sera certainement inscrit au registre judiciaire...

- Et vous, puisque vous le connaissiez, savez-vous pourquoi...

- Je crois me souvenir qu'il s'agissait d'un problème interne à la Guilde du Savoir. Un acte de désobéissance caractérisée, comme on l'a dit à l'époque. Il était plutôt rare que les différends internes en arrivent là, les Apostats en général quittaient la Haute-Ville pour se marier en dehors de leur Guilde ou pour quelque autre raison du même genre.

- Pousseriez-vous la bonté jusqu'à m'indiquer le registre judiciaire dont vous me parliez ?
Je crains d'être né en Ville-Basse et de n'être pas très habile pour retrouver mon chemin dans ce labyrinthe de signes.

L'homme eut un sourire sympathique, et effectua une courte recherche. Puis il proposa à Keller de s'asseoir face à une curieuse machine de bois et de cuivre, dans laquelle on pouvait placer le vélin, et qui permettait de le dérouler en actionnant une manivelle. Le rouleau des archives judiciaires était énorme, et l'homme eut quelque mal à le soulever et à l'insérer dans la machine. Cependant, une fois que cela fut fait, la lecture parut plutôt aisée à Keller. La table des matières contenait des indications métriques, et comme chaque tour de manivelle correspondait à un demi-mètre, il était relativement facile d'accéder au renseignement souhaité. Keller, assis devant cette étrange machine pour la première fois de sa vie, était une fois de plus émerveillé par l'ingéniosité de cette civilisation qu'il avait côtoyée si longtemps sans la connaître, et qui le séduisait aujourd'hui par tous les artifices de son génie.

Keller remercia l'homme qui le laissa, très courtoisement. Il mit presque une heure à rechercher les minutes de la cérémonie d'apostasie de Keytel, et dut survoler un certain nombre de cérémonies similaires. Enfin, il parvint au passage attendu, que sa connaissance de la langue Noble lui permettait aujourd'hui de déchiffrer.

« MINISTRE DE LA JUSTICE « *Dans l'esprit de l'antique Cité d'Albâtre, la Justice sera rendue sans complaisance et sans cruauté, car nul ne prend plaisir à la souffrance de la chair et à l'exclusion de la personne, et nul ne faiblit devant les devoirs parfois pénibles que nous impose le maintien de notre Ordre. Notre Ordre est le garant de notre humanité.*

PREVENU KEYTEL : Tss...Abrégez, s'il vous plaît, le fer va refroidir...

MINISTRE DE LA JUSTICE : Je demande au prévenu de bien vouloir cesser de perturber le déroulement de la cérémonie. Dans le Livre des Lois, je lis: « *Tout Citoyen*

devra pleine et entière obéissance à la hiérarchie de sa Guilde, et s'en remettra à elle en tout ».

PREVENU KEYTEL : Je propose un amendement à cette loi : nul citoyen ne devrait être dans l'obligation de se soumettre en tout à des ignares ou à des imbéciles.

MINISTRE DE LA JUSTICE : Dans le Livre des Lois, je lis : « *Tout Haut-Citoyen refusant de se conformer à nos Lois ou Traditions, ou ayant déjà commis une Infraction, se soumettra au Verbe de ses aînés pour en recevoir la sagesse. Tout Haut-Citoyen refusant de se soumettre au Verbe de ses aînés ou y restant hermétique, sera banni de la Haute-Ville et le Signe des Apostats sera gravé sur sa joue gauche.* » Maître de la Guilde du Savoir, l'accusé a-t-il obéi de manière pleine et entière à la hiérarchie de sa Guilde ?

MAÎTRE DE LA GUILDE DU SAVOIR : Non. Il a refusé d'enseigner certains préceptes aux élèves de la Haute Ecole et a persisté dans sa désobéissance après plusieurs sermones. Il a également et sciemment enseigné des contenus contestables et subversifs, qui n'ont jamais reçu l'aval de la hiérarchie.

MINISTRE DE LA JUSTICE : A-t-il accepté de se soumettre au Verbe de ses aînés ?

MAÎTRE DE LA GUILDE DU SAVOIR : Non. Il a fermé les yeux, s'est bouché les oreilles et s'est mis à entonner une chanson absurde, à plusieurs reprises, lorsque nous avons tenté de le contraindre.

MINISTRE DE LA JUSTICE : Accusé, acceptez-vous aujourd'hui de vous soumettre à la contrainte de vos aînés ?

PREVENU KEYTEL : Non ! Plutôt renoncer à la Cité qu'à gouverner mon propre esprit !

MINSITRE AUXILIAIRE : Que l'on marque la joue gauche de cet homme. »

Et ce fut tout. Keller relut plusieurs fois le passage, moitié riant, moitié pleurant, jusqu'à en connaître les réparties par coeur. Puis il quitta la Bibliothèque, se sentant totalement orphelin, et eut besoin d'une longue promenade au hasard pour recouvrer son calme.

CHAPITRE 7 : AMANTS ENNEMIS

Aumon ne pouvait s'empêcher de trouver, sur tout ce que faisait Daphnaé, une touche de vulgarité. Sa villa, par exemple, était trop grande, trop voyante, trop riche - elle était disproportionnée à la situation de Daphnaé dans la ville, et l'habiter constituait une sorte de faute de goût, dont elle ne se rendait même pas compte. Ces lois-là étaient non écrites, mais profondément ancrées chez les natifs de la Haute-Ville, même les plus libéraux, les plus égalitaristes. Même chez Aumon. Le sens de la discrétion, de la mesure, l'horreur de l'excès et de l'exubérance, formaient le fond du caractère de beaucoup d'entre eux, et leur difficulté à supporter le tapage de certains de leurs nouveaux concitoyens, qui pouvait passer pour du mépris de classe, n'était le plus souvent ni consciente ni volontaire.

Daphnaé se rengorgeait, dans ses marbres veinés d'or, au milieu de ses statues solennelles, vêtue d'étoffes bigarrées.

- On dirait que tu es dans un décor de théâtre, prête pour le lever du rideau, dit-il.

Il se servit un verre de vin de rose. La carafe étincelait au soleil comme un diamant - tout d'ailleurs dans la villa paraissait flambant neuf. Encore une faute de goût, songea-t-il du bout de l'esprit - les natifs de Basse-Ville ignoraient la beauté des antiquités et des ruines savamment entretenues. Leurs demeures ressemblaient davantage à des vitrines de boutiques qu'à des musées.

- Tu ne crois pas si bien dire, Aumon. Et j'espère bien tenir l'un des rôles principaux.

- Que veux-tu dire?

- Je parle de politique, bien sûr.

- Et quelles sont tes idées ?

- Contrairement à toi, je choisis mes idées, ce ne sont pas elles qui me choisissent. Et je les choisis en fonction de mes intérêts.
- Tu ne réponds pas à ma question.
- Je pense qu'il faut absolument préserver la Nouvelle Albâtre des illuminés. Nous avons fait un travail considérable, et il me serait fort pénible de voir tout gâché par la faute d'une religion archaïque ou d'une idéologie douteuse.
- Tu ne serais pas là à te pavaner dans cette villa si des idéalistes n'avaient pas fait la révolution.
- Grand bien leur fasse, qu'ils en conservent le mérite et le souvenir toute leur vie, et même, qu'on leur rende grâce dans les manuels scolaires.
- Mais ?
- Je n'ai pas fait la révolution, mais je m'adapte à elle, comme quatre-vingt dix pour cent d'entre nous. Elle fait partie de mon quotidien, maintenant, elle appartient au passé, et je n'aime pas me tourner vers le passé.
- Que suggères-tu ?
- Les barrières ont été levées, et les Bas-Citoyens qui ont deux grammes de jugeote ont déjà commencé à en profiter. La richesse a été partagée avec eux. Ils accèdent aux responsabilités, au pouvoir.
- Et l'émergence de cette nouvelle classe sociale te suffit ?
- Tant que j'en fais partie, oui. Elle me suffit amplement. Tu vois bien que la plupart des Bas-Citoyens ne sont capables que d'obéir et n'ont pas la moindre ambition. Ils sont feignants, ils ont la vue courte, et se saoulent de vin et de mots plutôt que d'agir.
- Quelques natifs de la Haute-Ville pourraient essayer les mêmes reproches...
- Exactement, et c'est là où je veux en venir. Avant, il y avait un mur érigé par la naissance : on était de Haute ou de Basse-Ville et rien n'y pouvait changer. Ce mur a

changé de place, mais il est illusoire de vouloir le faire disparaître. Il y aura toujours des dominants et des dominés, c'est dans la nature de l'homme.

Aumon, dont les boucliers intérieurs s'étaient levés depuis déjà plusieurs minutes, se taisait cependant, pour la laisser développer. Il avait l'habitude d'écouter une argumentation jusqu'au bout, pour en saisir toute la portée.

- Les nouveaux dominants, ce seront ceux qui ont de l'imagination, de la volonté, de l'ascendant sur les autres. Ceux qui pourront se tailler une place à la force du poignet. Les nouveaux dominés, ce seront les autres - la foule de citoyens passifs, paresseux, médiocres, qui ne savent pas vivre sans obéir.
- Et dans quelle catégorie me places-tu ? Car j'ai deviné que tu te plaçais, sans la moindre hésitation, dans la première.
- Dans la première, bien sûr, même si tu refuses de l'assumer. Tu as le goût de la politique, c'est-à-dire le goût du pouvoir, mais tu enrobes cela dans de beaux discours. Je suis plus honnête que toi, voilà tout.

Aumon but d'un trait son vin de rose, qui lui adoucit la bouche.

- Tu cherches à vivre à l'abri de ton mur, alors que je n'ai eu de cesse, depuis plusieurs années, de le mettre à bas. Je ne veux pas dominer, Daphnaé. J'ai fait partie de la classe dominante pendant toute ma vie et j'ai mené une révolution de l'intérieur pour abolir mes privilèges. Peux-tu comprendre cela ?
- Parfaitement. Tu t'es dit que dans le gouvernement de la Nouvelle Albâtre, ta place serait beaucoup plus haute que dans l'ancienne Haute-Ville. Et n'avais-tu pas raison ? Tu es presque un chef d'Etat, alors que tu étais un membre banal d'une Guilde.
- C'est un grave malentendu, Daphnaé.
- Tu vas me faire croire que tu t'es battu pour le bien du bas peuple ?

- Non seulement cela, mais aussi que je déteste le pouvoir, et que ma situation dans l'Ancienne Albâtre me convenait beaucoup mieux que la place que j'occupe depuis trois ans.

Daphnaé le considéra un moment, d'un air perplexe.

- Je me suis donc totalement trompée sur ton compte.
- En effet.
- Lorsque tu as dit que tu renonçais aux responsabilités politiques, ce n'était pas un effet de manche?
- Non. J'accomplis mon devoir jusqu'au bout, puis je me retire, dès que la Cité est devenue démocratique.
- Et tu ne cherches pas à être élu?
- Non. Je n'ai pas la carrure d'un chef d'Etat. Je n'ai pas la vision.

Daphnaé éclata d'un rire forcé, un rire moqueur et théâtral, où perçait l'amertume de s'être fourvoyée.

- Bravo ! applaudit-elle. C'est magnifique, digne des grandes tragédies ! Tu n'as pas la vision...

Elle changea de ton et devint tout à coup sérieuse et sifflante. « Les visions font peut-être la révolution, mon jeune ami, mais elles ne gouvernent pas. Je me suis trompée d'amant, à ce qu'il paraît.

- Si tu cherchais un marchepied pour grimper l'escalier de la gloire, alors oui, tu t'es trompée d'amant.
- Je n'ai grimpé nulle part, si tu tiens à le savoir, pas plus l'escalier du plaisir que celui de la gloire, et je mets un terme tout de suite à ce marché de dupes.

Aumon, piqué au vif, souriait très poliment, et ramassa ses affaires sans se presser.

- Si j'ai bien compris, le quart d'heure qui vient de se passer nous a fait passer du statut d'amants au statut d'ennemis politiques ?

- Tu peux le dire ainsi si cela te fait plaisir. Moi, je dirais qu'il y a un quart d'heure, j'essayais d'accéder au pouvoir avec toi, et que désormais, je m'y efforcerai contre toi.
Sans rancune, bien entendu.
- Bien entendu.

Daphnaé était assise dans un siège au dossier gigantesque, et toisait Aumon avec suffisance. Il prit le chemin de la porte et se retourna avant de la passer.

- Les reines de comédie finissent roulées dans la farine, Daphnaé... La majesté n'est pas un costume que l'on porte.
- Le monde est un théâtre, Aumon, et tout y est costume, maquillage et poudre aux yeux.
Il suffit de savoir le rôle que l'on veut jouer.

Aumon hocha la tête et ne répondit pas. Il savait qu'elle ne le laisserait pas partir sans avoir dit le dernier mot. Une fois dans la rue, il utilisa machinalement l'Esprit pour apaiser ses nerfs, et rythma sa respiration et sa marche pendant quelques minutes. Puis il regarda en lui-même, et s'aperçut avec un certain étonnement que le sentiment qui dominait en lui, à cette heure, était une forme de soulagement.

Dehors, une brise soutenue et régulière agitait les branchages, et des feuilles rousses voltigeaient dans l'air frais. Il y avait cette odeur de terre mouillée qui traversait les grilles des jardins, et ce flamboiement de couleurs d'automne qui réhaussaient l'albâtre blanc : on eût dit qu'un peintre de plein air avait ajouté au tableau des touches de rouille, de brun, d'ocre dont le subtil dégradé habillait la ville d'une parure de flamme.

CHAPITRE 8 : LE SUICIDE OU LES INTRIGUES

En sortant de la demeure d'Aelenor, l'ancien Chancelier Ruben s'enferma chez lui et envisagea tous les futurs possibles avec une lucidité sans espoir. L'opprobre, l'humiliation publique, l'attendaient presque assurément; ce honteux secret qu'il avait si bien su préserver tout au fond de lui-même resurgissait maintenant d'une façon qui lui paraissait presque illégitime. N'y avait-il pas prescription pour ce crime ? De quel droit cet avorton de trois ans forçait-il un noble vieillard à répondre ? La colère fut le sentiment premier - une rage énorme, dangereuse, inconséquente, qu'il parvint assez vite à canaliser. Puis vint l'angoisse. Celle du déshonneur, la plus sourde et la plus difficile de toutes, car il n'était pas question de l'affronter avec courage. Il avait joué avec des vies et la sienne était maintenant sur le tapis, en jeu, sans qu'il pût rien reprocher à personne. Il méritait ce qui lui arrivait maintenant, il le méritait même si complètement que la seule idée de fuir sa responsabilité lui faisait horreur.

Alors vint l'envie d'en finir. Le suicide comme élégante porte de sortie, lorsque la pièce devient trop enfumée... Des images rapides défilèrent dans son esprit - un bain sanglant, une corde qui se tend, un poignard, une chute du haut de son ancienne terrasse... Non, pas la corde, ni le poignard, qui devaient être trop douloureux... La chute, peut-être, ou le bain. Il en était là de ses réflexions lorsque ses sens aiguisés perçurent l'arrivée d'un homme agité, qui se dirigeait vers son palais, puis vers sa porte. « Keller », songea-t-il, et il se souvint, brusquement, du mot rapporté par Zorastre « Je reviendrai t'apprendre le sens du mot « barbarie ».

Un battement de coeur, un frisson et une coulée de sueur glacée plus tard, l'ancien Chancelier ouvrait sa porte avec résolution. Il vit apparaître Keller presque aussitôt, qui sembla surpris, dans sa fureur, de le trouver qui l'attendait.

- Mon ami Keytel aussi, savait toujours quand j'arrivais, marmonna-t-il entre ses dents.

Ruben s'effaça pour le laisser entrer.

- Je ne suis pas venu vous faire une visite de courtoisie, espèce d'ordure. Je peux aussi bien rester sur le seuil.

- Comme vous voudrez.

Ruben avait l'esprit qui fonctionnait à une vitesse prodigieuse - ou plutôt, son esprit brassait de multiples choses à la fois. Tout d'abord, Keller ne paraissait pas venir pour le tuer, et le soulagement qu'il en éprouva lui indiqua qu'au fond de son être il ne voulait pas mourir. Ensuite, l'allusion à Keytel lui rappela cet énergumène entêté, ainsi que son apostasie, et il se demanda s'il pouvait faire usage de ce souvenir. Enfin, il faisait une évaluation rapide et extraordinairement précise de la situation, dont la conclusion pratique était qu'il était à la bonne distance pour contraindre Keller, le cas échéant. Celui-ci irradiait un danger imminent. Mais ses nombreuses réflexions furent interrompues toutes ensemble par le coup de poing qu'il reçut en plein nez. La douleur fulgura, la pierre frontale s'alluma, la bouche de Ruben s'ouvrit.

- Si tu me contrains, je te ferai bannir, cracha Keller.

Ruben se redressa, essuya le sang qui coulait de sa narine gauche et décida de se taire.

Keller parut hésiter un moment, mais le coup qu'il avait décoché semblait l'avoir vidé provisoirement de sa colère.

- Où est mon fils ? demanda-t-il simplement, l'air las.

L'esprit de Ruben examina presque instantanément les implications de cette question.

- Je n'ai rien à voir avec son enlèvement, dit Ruben.

- Tu as traité avec Sornar, tu lui as présenté Joris, tu as commandité tous les meurtres...

- Pas les vôtres, articula Ruben.

- Aelenor pense que tu les as bel et bien commandités, et que Sornar nous a épargnés. Moi, je pense que tu as vendu notre enfant, qu'Aelenor n'a été épargnée que par hasard - et que moi... je n'ai jamais été à vos yeux qu'un Bas-Citoyen qui ne valait même pas la peine qu'on l'assassine. Toutes les victimes sont des Hauts Citoyens, après tout, que serais-je venu faire dans cette liste ?
- Je n'ai rien à voir avec l'enlèvement de l'enfant, répéta Ruben. Je n'ai rien à voir avec le massacre des Spiritualistes.
- Mais vous avez tout à voir avec le meurtre des neuf Apostats.
- C'était la guerre, dit Ruben simplement. N'avez-vous tué personne, maître Keller ?

Keller accusa le coup sans ciller.

- J'ai tué des soldats en face à face.
- Parce que vous êtes un guerrier.
- Je suis un tavernier, pas un guerrier.
- Et moi, je suis un savant, et j'ai fait la guerre avec les moyens que j'ai trouvés.
- Avec Maître Sornar.
- J'avais peur pour la Cité. Le gouvernement ne m'a pas écouté lorsque j'ai soulevé le danger que vous représentiez.

Keller secoua la tête.

- Je n'ai plus rien à faire ici, mais je suivrai votre procès avec la plus grande attention, ancien Chancelier Ruben. Et je vous déconseille de vous approcher à moins de deux cents pieds de ma femme ou de mon fils. S'il s'avère que vous m'avez menti à propos de mon autre fils, toutefois, je vous ferai justice moi-même.

« Quel rustre », songea Ruben en le regardant s'éloigner. Puis il laissa ses battements cardiaques ralentir, et s'adossa à la muraille. Un procès, donc... Après tout, l'argument qu'il avait donné naturellement à Keller était un argument de poids : c'était la guerre. Il y avait eu des morts des deux côtés. Avec un peu de chance, les natifs de

Basse-Ville ne se passionneraient pas pour la mort des Apostats et encore moins pour celle de Stel, de Mevel et d'Aymeric. Quant aux natifs de Haute-Ville, à part les membres très minoritaires de la Branche Active, ne seraient-ils pas finalement reconnaissants à Ruben de sa clairvoyance ? Il avait vu juste, là où tous les autres s'étaient trompés; il avait essayé de sauver la Cité, et même s'il n'y avait pas réussi, ne ferait-il pas presque figure de héros rétrospectif auprès des plus conservateurs ?

Le plus délicat serait de justifier l'alliance avec Sornar... Mais Sornar avait disparu, ce qui était fort commode. De deux choses l'une : soit Ruben devait disculper partiellement Sornar, et le présenter comme un simple officier de renseignement, nier sa participation au massacre des Spiritualistes, et nier l'enlèvement - et même l'existence ?- du deuxième enfant. Soit Ruben devait prouver que Sornar l'avait trahi, lui, s'était joué d'eux tous et avait mené sa propre partie. Cela était d'ailleurs plus proche de la vérité. Maintenant, il fallait trouver sa version des faits, sa version définitive, qui rendrait compte de tout, sans toutefois l'incriminer au-delà du nécessaire. Il avait échangé un livre, le Livre des Livres, dont la valeur était certes inestimable, mais sans danger. Il n'avait pas besoin de dire que Sornar recherchait manifestement un codex particulier. Il n'avait pas non plus besoin de dire qu'il lui avait expressément demandé de tuer les personnes dont le nom était sur cette liste. Il pouvait avoir seulement demandé à Sornar de les neutraliser, et cette brute aurait outrepassé son mandat. Ruben pouvait en avoir beaucoup souffert, d'ailleurs, et pouvait avoir regretté cet arrangement qui avait mal tourné. Il était également parfaitement inutile de dire qu'Aelenor et Keller, dont la popularité en Albâtre ne s'était jamais démentie, figuraient en tête de la liste, et que Sornar l'avait surtout contrarié en refusant de les exécuter.

Mieux encore, il pouvait également porter des accusations. Aelenor était elle aussi en contact avec Sornar, ou à tout le moins avec son frère Joris. Il était fort possible que Sornar ait également traité avec elle. Il s'était retiré du jeu, et avait laissé la Révolution se

dérouler sans intervenir - ce qui aurait sûrement infléchi le cours de l'Histoire. Au demeurant, cela était réellement mystérieux.

Cette question avait roulé mille fois dans son esprit, dans tous les sens, comme un caillou poli par des vagues infatigables. Mais aucune réponse ne l'avait jamais satisfait. Il y avait là un mystère des plus inquiétants. Le maître des ombres avait toujours été un personnage secret et solitaire, et avait toujours mené des recherches plus ou moins légales dans le domaine de l'occultisme. L'utilisation simple de l'Esprit ne l'avait jamais satisfait; il en avait d'ailleurs inventé, de manière notoire, des utilisations inédites. Ruben l'avait déjà vu faire surgir un faisceau lumineux de sa pierre frontale, une sorte de rayon, et même une onde. Sa maîtrise de l'Esprit était très certainement bien supérieure à tout ce qu'un haut-citoyen pouvait imaginer. On murmurait qu'il était capable de tuer par simple contact mental. Il était probable qu'il était venu à bout, seul, de toute la communauté spiritualiste, ce qui représentait un exploit sans exemple.

La seule certitude était donc la suivante : Sornar recherchait le pouvoir, depuis de nombreuses années, et l'avait obtenu. Pas le pouvoir politique, comme la plupart de ses concitoyens, mais un pouvoir spirituel. Le pouvoir politique, que les hauts et les bas citoyens agitaient comme un grelot et se déchiraient pour posséder ou reprendre, n'était probablement qu'un jouet à ses yeux. Il n'en avait cure, du moment que le pouvoir en place ne le dérangeait pas. C'est pourquoi sans doute il ne s'était pas mêlé de la révolution. Elle l'arrangeait même sans doute, car elle créait un rideau de fumée autour de ses propres agissements, une diversion somme toute bienvenue, et un affaiblissement des seuls partisans qui eussent pu l'entraver : les utilisateurs de l'Esprit. Une révolution populaire aboutissant à l'abandon provisoire de l'Esprit était même une occasion inespérée pour lui.

Alors pourquoi avait-il accepté de coopérer ? Sans doute parce que le livre des Livres lui offrait la clé de quelque chose, un aboutissement de ses recherches. Une

information manquante. Mais il avait fait le strict minimum, et avait épargné les chefs. Dont il voulait, pour une raison obscure, récupérer le nouveau-né. Ruben frémit un instant en imaginant les sinistres applications qu'un homme tel que Sornar pourrait faire d'un bébé. Des histoires couraient sur les sacrifices sanglants de la magie noire, mais, honnêtement, il n'y croyait pas. Ce n'était probablement pas pour le tuer que Sornar avait enlevé ce petit, mais peut-être pour l'élever, pour le former d'une manière spéciale, dès la naissance. Si le jumeau d'Artus avait hérité des mêmes dons que celui-ci, élevé par Sornar, il pouvait devenir à terme un fléau pour Albâtre. Mais pour quelle raison Sornar voudrait-il créer lui-même un rival qui le surpasserait ? Voulait-il, pour une raison ou pour une autre, transmettre son savoir ? La question paraissait impossible à trancher.

Quant au massacre des Spiritualistes, il représentait simplement l'anéantissement de la seule faction capable et désireuse de s'opposer à ses vues. Les Spiritualistes l'avaient peut être percé à jour dans ses recherches, avaient peut être héroïquement essayé de l'empêcher de continuer. Et ils avaient payé cette belle action de leur vie, songea Ruben non sans ironie. Et il en irait de même pour tous ceux qui essaieraient d'entraver les projets de Sornar. Aelenor avait été sage d'enterrer son premier né pendant trois ans. Et c'était pure folie que de vouloir le rechercher aujourd'hui... Si Sornar voulait cet enfant, il valait mieux le considérer comme mort.

Ainsi, fallait-il pousser Aelenor et Keller à s'exposer à ce danger, afin de laisser Sornar achever enfin son contrat ? Ou bien fallait-il les en dissuader, et épouser leur cause ? La seule chose qui semblait sûre à Ruben, était qu'il ne fallait pas s'opposer au maître des ombres, à aucun prix. Si même Sornar revendiquait un jour le pouvoir politique sur Albâtre, il faudrait se résoudre à lui obéir. Il était trop puissant pour laisser une alternative.

Le cerveau échauffé de Ruben ne lui permettrait pas de trouver le sommeil, et il décida cette nuit-là d'arpenter la ville, dans le silence des palais blancs éclaboussés de

lune. Il fit le vide, progressivement, dans son esprit, et retrouva toute sa contenance. La terrible secousse qui avait eu lieu le laissait finalement debout - et s'il avait pensé à mourir en début de soirée, à l'aube, il se sentait prêt à dévorer la ville. Le temps des nuits paisibles était passé pour longtemps; celui des intrigues et de l'adrénaline était revenu. Il lui faudrait faire des visites, emporter l'adhésion des tièdes, promettre des récompenses, user de toute sa persuasion. Zorastre, Daphnaé, Sadric, étaient les premiers auxquels il pensait... Mais ses partisans seraient beaucoup plus nombreux.

Car il allait faire de son procès un enjeu politique, et, à ce jeu là, nul n'était plus fort que lui.

CHAPITRE 9 : LA PREDICATRICE

Aumon n'avait pas été long à prendre fait et cause pour les Spiritualistes - en réalité, dès qu'Aelenor était venue le trouver pour lui transmettre la requête d'Ireyn, et ses sombres avertissements, il avait jugé bon d'user du peu de pouvoir qui lui restait pour mettre entre ses mains tous les atouts possibles. Il se souvenait trop clairement de l'exécution d'Aymeric, à laquelle il avait assisté, de loin, impuissant. Il se souvenait de la silhouette encapuchonnée du Frère Sombre.

Ainsi, il avait accéléré l'éradication des papillons, qui touchait presque à son terme, et avait décidé qu'on les élèverait, comme le faisaient les Spiritualistes, dans les faubourgs de la Cité. Les écoles, obligatoires pour les enfants, avaient été ouvertes, et de nombreux natifs de Haute-Ville s'étaient portés volontaires pour assurer l'enseignement de l'Esprit. Bon an mal an, les enfants d'Albâtre, toutes origines confondues, commençaient à s'essayer à diverses applications non-verbales. L'utilisation du Verbe était pour le moment toujours proscrite; mais l'implantation des pierres frontales avait recommencé. Sur les instances de nombreux natifs de Haute-Ville, l'apprentissage de la Langue Noble figurait aussi parmi les disciplines enseignées aux enfants - la génération future serait probablement bilingue, et saurait maîtriser l'Esprit, presque aussi bien que jadis en Haute-Ville.

Mais Ireyn, devant toutes ces mesures prises, se montrait insatisfaite. L'utilisation généralisée de l'Esprit n'était pour elle qu'un premier pas - elle souhaitait enseigner ses techniques spéciales, et promouvoir ses valeurs; elle souhaitait donner à la Nouvelle Albâtre une impulsion spirituelle sans précédent. Aumon lui avait fourni l'autorisation d'enseigner, ainsi qu'un bâtiment de vastes dimensions à cet effet, un ancien hôpital; mais elle n'était pas contente du petit nombre d'élèves qui s'étaient présentés. Elle désirait que les techniques de la transe collective, seules capables, selon elle, de résister à un esprit

puissant, fussent apprises par tous, enfants comme adultes, hauts et bas citoyens. Alors elle avait battu le pavé d'Albâtre, et, telle une prêtresse errante des Temps Anciens, soutenant sa grossesse avec une bâton noueux, et toujours suivie de deux ou trois enfants qui l'entouraient comme une nuée, elle avait prêché infatigablement devant chaque porte et à chaque carrefour, interpellant les uns, menaçant les autres, décrivant, avec toute l'éloquence dont elle était capable sans Verbe, la ruine de sa propre Cité.

« J'ai survécu pour témoigner, disait-elle. J'ai survécu pour transmettre. Mais comme si une malédiction fermait vos yeux et bouchait vos oreilles, votre Cité fragile n'entend pas mon message... Ecoutez le récit de la destruction de vos frères - ils étaient unis, ils étaient puissants, ils étaient conscients. Leur Chant Collectif résonnait dans toute la vallée, et les lueurs de leurs pierres frontales faisaient une lueur plus vive que le soleil levant. Mais le Frère Sombre est arrivé, avec toute sa noire puissance, et mes frères sont tombés. Etranglés, brûlés, fracassés. J'ai vu leurs cadavres, et je les ai portés en terre. Ils étaient comme un peuple de poupées qu'un enfant dément aurait réduites en charpie. Ce démon impitoyable n'a pas été vaincu, pauvres Citoyens de la frêle Albâtre. Ce démon loge ici même (elle frappait le sol de son bâton), et il vous frappera. Laissez-moi vous enseigner comment vous défendre. »

Ireyn, comme une lame en train d'être forgée, semblait plus dure, plus inflexible qu'à son arrivée. Elle était habitée par son oeuvre, comme par une lumière intérieure qui l'éclairait et la consumait à la fois du dedans. Aelenor la regardait souvent avec étonnement, comme si elle n'eût pas été totalement humaine. Avait-elle ressemblé à cela lorsqu'elle même prêchait la Révolution ? Non, elle ne le pensait pas. Cette jeune fille était d'une autre étoffe qu'elle-même, elle était d'acier et de flammes.

Aelenor, Keller, Aumon, montrèrent l'exemple, et la suivirent un jour dans toutes ses prédications. Leur seule présence augmenta l'affluence de l'auditoire. Les natifs de Basse-Ville, contre toute attente, furent les plus sensibles à ces exhortations. En Basse-Ville, on

était religieux par désespoir, superstitieux par tradition. On croyait volontiers aux maléfices et aux démons, dont le folklore formait un fonds d'histoires inépuisable. On ne pratiquait pas la magie, mais la magie imprégnait toutes les représentations et tous les sentiments. La Haute-Ville avait, pour sa part, dédaigné depuis plusieurs siècles ces enfantillages, et vivait dans les lumières de la Raison, qui avait englobé même l'Esprit. On pratiquait la magie sans y penser, comme on exerce son corps, ou comme on utilise un outil. Mais on ne croyait plus depuis bien longtemps à aucune transcendance, qu'elle fût divine ou maléfique. La Haute-Ville n'avait pour religion que la Raison... Et voilà qu'arrivait cette jeune fille à la laideur inspirée, pleine d'une énergie singulière, qui parlait un langage depuis longtemps oublié... Les natifs de Haute-Ville se montrèrent réticents à l'extrême, et lorsque les premiers cours d'Esprit Collectif furent donnés, on y vit beaucoup plus de natifs de Ville-Basse. Quelques savants curieux de cette nouvelle technique, quelques sceptiques éclairés qui ne voulaient pas critiquer sans savoir, quelques personnes ayant eu à faire avec les Frères Sombres et conservant d'eux un souvenir inquiétant, se joignirent malgré tout au petit bataillon - les uns à titre de spectateurs, les autres, plus activement.

Aujourd'hui, les fidèles s'étaient regroupés autour d'Ireyn dans la vaste cour du bâtiment., et parmi eux, la vieille Morgha, qui, depuis que le Conseil avait été dissout, s'était bruyamment convertie. Ireyn commençait toujours ses cours par quelques Dits Essentiels, et laissait leur sagesse imprégner son auditoire, dans un silence recueilli.

Le Sage n'éprouve pas de fierté ni de honte pour ce que le Hasard a fait - mais seulement pour ce que lui-même a fait.

Les fidèles offraient à Ireyn leur front penché, ou levé vers le ciel, leur visage éclairé d'un sourire ou pincé comme celui d'une statue. Ils étaient merveilleusement divers et l'étonnaient toujours par la variété de leurs postures. Mais ils écoutaient, et ses paroles entraient dans leur âme.

La parole, comme la musique, a besoin de silence. Pas seulement pour être entendue, mais parce qu'elle en est constituée.

Il y avait beaucoup de silence en elle - mais aussi les paroles bruissantes de Naïma, et, au-delà de Naïma, de toute cette communauté enfouie en elle, enterrée dans sa chair. Sa voix s'élevait avec force et clarté, car elle n'était pas une, mais tout un chœur.

- Qui suis-je ? demande l'idiot. - La multitude, répond le Sage.

Ce Dit-là ne lui avait pas été transmis, elle venait de le découvrir en elle. Lorsqu'elle se concentrait longtemps, et surtout lorsque les fidèles étaient là qui l'aidaient, elle découvrait de plus en plus souvent de nouvelles formules. Mais elle sentait au plus profond d'elle même leur parfaite adéquation avec la philosophie qu'on lui avait transmise - elle ne se demandait jamais si elle était fidèle aux Spiritualistes, car elle les incarnait, d'une façon si aveuglante et si sereine, que la question ne se posait plus.

« Je vais maintenant vous inviter à me suivre dans mon chant. Notre chœur ne sera que le reflet de l'unisson plus profonde de nos esprits. Le diapason de ce chant se construira au fur et à mesure, et variera en fonction des personnes qui entrent dans le cercle ou qui le quittent. La transe collective est un flux dynamique et fragile, qui réclame toute votre concentration. Utilisez d'abord l'esprit pour faire le vide. Fermez les yeux, et puis, concentrez-vous sur ma voix. Lorsque vous vous sentirez prêt, entrez dans la transe en mêlant votre chant à celui des autres. »

Elle ferma les yeux, et attendit un assez long moment avant de commencer. Tous les autres la regardaient. Sa lumière frontale brilla intensément, et sa voix retentit, claire et pure. Elle tint d'abord une seule note grave, très longtemps, puis elle introduisit un rythme, une respiration, et modula deux notes, puis trois, puis au bout de quelques minutes une structure harmonique très simple, dont la mélodie changeante et monotone à la fois tournait autour de quatre ou cinq notes. Les premiers fidèles firent alors entendre leur voix. Certains se plaçaient beaucoup plus haut dans les aigus, d'autres modulaient deux notes,

de manière très répétitive, d'autres enfin répétaient la mélodie d'Ireyn de manière légèrement décalée, comme en canon. A chaque nouvelle entrée dans la transe, l'harmonie était déstabilisée, et se reformait, plus puissante, quelques secondes plus tard. Les natifs de Haute-Ville faisaient luire leur pierre frontale et souriaient vaguement. Les natifs de Ville-Basse, plus timides, mettaient plus de temps à se lancer dans l'exercice.

Aelenor et Artus, les yeux clos, savouraient ces moments de pure spiritualité et de communion. La toute petite voix d'Artus s'essayait à des improvisations inattendues, mais toujours dans le rythme et dans l'harmonie. La voix d'Aelenor, plus forte et plus sage, répétait inlassablement le même motif harmonique, qui agissait sur elle comme un baume bienfaisant. Elle sentait sa conscience s'élargir, et les frontières de son individualité devenir floues, poreuses, elle se sentait à la fois envahie par la transe, et libre enfin de n'être plus enfermée dans son étroite personnalité. C'était une expérience à la fois merveilleuse et dérangeante. Le sentiment de dépassement de soi conduisait tout naturellement à un mépris de la mort, mais aussi de tous les sentiments personnels. Quelque chose en elle y résistait - quelque chose d'irréductible.

La transe dura un long moment, puis, graduellement, les fidèles s'en retirèrent, comme des oiseaux rassemblés quittent un arbre où leur nuée avait trouvé refuge. Ireyn était en général la dernière à chanter, et ressortait de cet exercice épuisée. Les fidèles ne la dérangeaient pas, et la saluaient respectueusement avant de reprendre le chemin de leurs vies personnelles.

Aelenor s'attarda un peu ce jour-là.

- Il faut qu'une personne assure l'unité de la transe ? questionna-t-elle.
- Oui, confirma Ireyn. Il faut un catalyseur, un esprit qui se consacre à l'unisson des autres esprits.
- Et cela t'épuise.

- En effet, dit Ireyn en souriant. Mais je suis heureuse que les choses avancent. Il y a tant à apprendre. La transe collective doit ensuite être mêlée avec les Chants - c'est ce qu'on appelle le Verbe Collectif. Cela demande beaucoup plus de concentration et de force.
- Est-ce ainsi que les Spiritualistes ont essayé de résister à Sornar ?
- Oui.
- Pourquoi penses-tu que nous réussirons là où ils ont échoué ?
- Nous sommes beaucoup plus nombreux, et beaucoup plus divers. Le Chant Collectif s'enrichit de chaque histoire, de chaque expérience personnelle qui lui est immolée. Si tous les habitants de la Cité pouvaient y parvenir, leur force serait colossale.
- Combien étions-nous, aujourd'hui ?
- Une soixantaine.
- Ce n'est pas suffisant, dit Aelenor. Il faut hâter le processus.

Ireyn sourit.

- Un processus s'enclenche, mais il ne se hâte pas, Aelenor. Nous ne sommes pas maîtres de la gestation des choses, ajouta-t-elle en caressant son ventre.

Aelenor hocha la tête. Ireyn était une interlocutrice intéressante, mais fatigante au bout d'un moment... Peut-être parce qu'elle n'avait pas le sens de l'humour. Mais cette appréciation toute personnelle n'avait pas la moindre importance, se tança Aelenor.

En revenant chez elle à travers les rues de la Ville en compagnie d'Artus, elle tenta de s'abandonner à la douceur un peu mélancolique de l'automne. De l'extérieur, la Ville semblait aussi belle et presque en aussi bon ordre que par le passé. Les bâtiments, dans leur majesté, paraissaient insensibles aux caprices du temps. Les habitants, un peu plus brassés qu'autrefois, vivaient assez paisiblement. Mais de l'intérieur, comme un corps jeune et sain rongé par un mal intestin, des choses sombres couvaient et se multipliaient. Et Aelenor ne songeait pas seulement à cet esprit maléfique dont Ireyn leur rebattait les

oreilles. Il y avait aussi une discorde profonde, un antagonisme lourd de menaces. Cela lui faisait penser à un conte qu'elle avait lu dans son enfance.

- Artus, t'ai-je déjà raconté l'histoire du Lettré et du Char ?
- Non.
- Un Lettré de la Guilde du Savoir désirait faire le tour du monde. Il grimpa dans un char tiré par deux chevaux. L'un des chevaux tirait à hue, et l'autre à dia, et finirent par démembrer le char. Alors le Lettré s'en revint à la Guilde, et dit « J'ai fait le tour du monde en quelques minutes : chaque être, et le monde lui-même, est régi par deux principes contraires, dont la lutte incessante maintient un équilibre, et finit par amener la destruction.
- Il aurait dû ajouter quelque chose, fit remarquer l'enfant.
- Quoi donc ?
- Qu'il ne faut jamais atteler un char à deux principes contraires.
- N'est-ce pas ce qu'on est en train de faire en Albâtre ? soupira pensivement Aelenor.
- Quels sont les deux chevaux d'Albâtre ?
- L'Esprit, et l'Argent, je suppose.
- Est-il possible de laisser le char immobile ?
- Il est immobile pour l'instant, Artus, mais les chevaux trépignent et vont bientôt s'élancer.
- Qu'advient-il d'Albâtre ?
- Je ne sais pas, Artus. Tout ce que je sais, c'est que j'espère que l'Esprit sera plus fort que l'Argent...

CHAPITRE 10 : COMBATS ET PARIS

Chacun avait repris la pratique de l'Esprit différemment - qui pour soutenir un effort, qui pour se concentrer, qui pour maîtriser ses émotions - mais parmi toutes les activités que les papillons avaient fait cesser, et qui reprirent aussitôt après leur éradication, il en était une plus florissante et plus populaire que toutes les autres : le Setan. Ce sport avait ses adeptes traditionnels en Haute-Ville - anciens membres des Guildes Exécutives, mais aussi simples citoyens, qui, comme Aumon, le pratiquaient comme un loisir. Il avait aussi ses adeptes, plus récents mais non moins fervents, parmi les natifs de Ville-Basse, et notamment parmi l'ancienne armée du soulèvement. Les techniques enseignées par les Apostats avaient porté leurs fruits lors de la Révolution, et l'on se passionnait pour ce sport - ou plutôt cet art - à tous les étages de la Cité.

Aujourd'hui, Aumon était venu voir la Joute de ses yeux. A l'origine, c'étaient les hommes de Keller, autour de Fly, qui avaient pris possession du terrain de Setan, situé au milieu du Jardin de l'Est. Le terrain était vaste, mais surtout, il était aménagé de manière complexe, en hauteur aussi bien qu'en surface. En effet, des colonnes soutenant des plate-formes, des barres, des cordages, des cheminées, des passerelles mouvantes et fixes, et même des bassins d'eau, y constituaient une sorte de labyrinthe en trois dimensions, où les athlètes pouvaient s'entraîner à franchir les obstacles, sauter, grimper, améliorer leur vitesse de franchissement. Il n'était pas rare que des badauds s'attardent aux abords du terrain, mais aujourd'hui, c'était une véritable foule qui s'organisait dans le Jardin de l'Est. Aumon joua des coudes et trouva une place d'où la vue sur le terrain lui parut convenable. Ce qui attirait ces natifs de Haute et Basse Ville, communiant dans la même excitation, était les combats organisés par Fly. C'était lui-même, d'ailleurs, qui était en train de se battre, contre un natif de Haute-Ville. Aumon sourit en songeant que cette

violence symbolique avait avantageusement remplacé la violence trop réelle de la nuit de la Révolution. Il espérait intensément que la culture de la Nouvelle Albâtre viendrait ainsi à bout de toutes les vieilles rivalités, par des moyens détournés et pacifiques, qui exprimaient une division sous-jacente tout en faisant acte de communion. Aumon, qui connaissait bien le Setan, se prit vite au jeu, et analysa les forces en présence. Fly manquait de grâce et de fluidité dans ses mouvements - mais il était rapide, inventif, et acharné. L'autre, plus souple, évoluait avec une grande aisance dans l'espace, mais ne montrait pas la même agressivité au contact. Or, tout était là, dans le Setan : il fallait allier la vitesse et la maîtrise du franchissement avec la précision et la brutalité de l'attaque. Il s'agissait d'un art martial, dont la neutralisation de l'adversaire était le but ultime, et qui pouvait s'enrichir ensuite de toutes les nuances chorégraphiques souhaitées. En Haute-Ville, jadis, on procédait aux démonstrations de Setan en musique; pour l'heure, les murmures et les frissons de la foule étaient beaucoup trop bruyants pour imaginer un pareil dispositif.

Aumon fut déconcentré par une conversation en langue vulgaire, derrière lui, qu'il mit quelques instants à comprendre.

- Combien sur Fly ?
- Jusqu'à quand je peux me décider ?
- Ce sont les dernières minutes, les paris sont presque bouclés.
- Alors trois contre un, je te donne 50 oboles.

Aumon sourit et regarda derrière lui, pour s'apercevoir que de nombreux natifs de Ville-Basse, et, à son plus grand étonnement, un nombre non négligeable de natifs de Haute-Ville, étaient en train de s'échanger des oboles et des vélins griffonnés. Ils pariaient. Cette découverte le mettait un peu mal à l'aise, et en même temps l'amusait, et l'intéressait au plus haut point. C'était par là, dans des détails comme celui-là, que la société se cimentait - et Aumon, avec cette foule composite qui s'enfiévrerait pour un combat de Setan à la fois

fort proche et fort éloigné des démonstrations traditionnelles qu'il avait connues jadis, avait l'impression de vivre un moment historique, et de sentir battre le coeur jeune et fougueux de la Nouvelle Albâtre.

CHAPITRE 11 : POSSESSION

Cela faisait maintenant plusieurs semaines que Joris vivait dans la peur. Non pas cette peur du Maître, familière, qui lui faisait chérir jadis les caprices de son tyran, guetter les détours de ses désirs, et la courbe de ses humeurs... Non, la peur sourde et aveugle de la bête terrassée, celle qui mouille les tempes et les mains, qui fait ployer l'échine et regarder par en-dessous, celle qui vous transforme en proie.

Il déployait toute l'énergie possible pour cacher cette émotion aux Frères Sombres, et vivait en grande partie sur ses acquis - et en particulier sur l'acquis de leur peur à eux. Il les évitait et déléguait de plus en plus de tâches pour se retrouver seul, car son face à face avec Sornar absorbait tout son être, et ne lui laissait plus le moindre répit.

Au début, le Maître avait été comme un flot de pouvoir anarchique, comme un vent que rien ne dirige, un orage sur la mer, dont la puissance inutile se perdait dans le vide. Et puis, Joris l'avait rappelé à la conscience de soi, et le flot s'était fait arme, le vent s'était fait tornade, l'Esprit se ressaisissant lui-même avait pris conscience de sa force, et avait recouvré une volonté. Joris, qui avait abdiqué la sienne, savait que la volonté était source de frustration, et il comprenait fort bien ce qui était arrivé à l'Esprit de Sornar. Découvrant sa propre monstruosité, il s'était pris pour un dieu, mais son étrange corps immense connaissait lui aussi des limites. Il avait enragé de ne pouvoir rien construire, rien façonner, de ne pouvoir s'exprimer comme autrefois aux yeux de tous. Il avait joué à détruire - et cela apaisait parfois son énorme colère - mais détruire ne pouvait satisfaire à long terme un esprit comme celui de Sornar, habitué aux hauteurs intellectuelles, aux exaltations de la recherche et à l'ivresse du pouvoir. Et voilà qu'il n'avait vaincu la mort que pour demeurer prisonnier d'une dimension étrangère, où ses fabuleuses qualités ne s'exprimaient plus que de la manière la plus physique, la plus brutale et la plus imprécise. Il faisait tomber des pierres et se lever le vent. Il régnait sur le gel et l'évaporation. C'était

un piètre royaume, qu'il méprisait du plus profond de sa majesté, et dont il ne pouvait chercher qu'à s'évader.

Un jour, sans crier gare, l'Esprit de Sornar pénétra dans celui de Joris. Ce fut un viol d'une douleur extrême, d'une violence inouïe. Sornar s'engouffra d'un seul coup dans le corps de Joris, dont tous les organes se mirent à souffrir simultanément. C'était la sensation à la fois que le foie et le rein allaient éclater, que les veines charriaient trop de sang et menaçaient rupture, que le cerveau dilaté se heurtait aux parois crâniennes, que les poumons opprimés ne respiraient plus qu'avec difficulté... Joris fut pris de vomissements terribles, son corps tout secoué de spasmes qui ne le soulageaient pas, et ne faisaient qu'accroître sa douleur. Et puis, dans ce qu'il ressentit comme une sorte de mort interne, la liaison intime, originelle, de la conscience et du corps, fut déchirée - comme si la moelle épinière, horriblement greffée sur autre chose, se mettait à transmettre des ordres étrangers. Les sensations ne parvenaient plus à Joris, et son cerveau ne commandait plus ses mouvements - la douleur s'était arrêtée, mais l'épouvante profonde qui la remplaça fut encore plus difficile à supporter. Joris était mû, comme une poupée de chair, par l'esprit de Sornar, et sa propre conscience terrifiée était plongée dans les ténèbres. Il n'entendait plus, ne voyait plus, ne sentait plus, ne pouvait plus parler - il était quelque part au fond de sa propre tête, sans aucun lien avec le monde extérieur, dans une solitude hébétée. Cela dura longtemps - puis l'esprit de Joris se ressaisit, se ramassa, se banda, et parvint à revenir dans son propre corps. Il expulsa Sornar et se tint sur ses gardes. Mais l'Esprit ne communiqua plus avec lui ce jour-là ni les jours suivants.

Ces jours furent parmi les plus sombres de l'existence de Joris. La terreur et la révolte se disputaient son âme - mais il concevait aussi une culpabilité intense. N'avait-il pas désobéi au Maître ? N'avait-il pas repoussé son intrusion en affirmant sa volonté propre contre la Sienna ? L'idée que Sornar pût l'abandonner lui était infiniment douloureuse, mais l'idée qu'il pût revenir prendre possession de son corps lui paraissait

encore plus redoutable. De quelque côté qu'il se tournât, rien ne venait lui apporter la consolation dont il était si avide. Il décida cependant de préparer l'enfant. Il était encore très petit, et ce corps qui possédait toutes les tares de l'enfance et de l'immatunité ne conviendrait sûrement pas à Sornar, mais il tâcherait de lui persuader de s'en contenter. Au moins, il ne se révolterait pas, et son esprit personnel - à peine existant, puisqu'il ignorait le langage - ne serait pas une barrière.

Un jour, après l'entraînement physique qu'il imposait à l'enfant, il le fit avancer avec lui dans la cathédrale, et décida de rassembler son courage.

« Maître ? »

« Maître ? »

Le silence spirituel était assourdissant - et pourtant, l'immense présence était là, diffuse, qui imprégnait toute chose.

« Maître, je voulais vous inviter à prendre possession de votre nouveau corps. »

Joris ne s'était pas exprimé à haute voix, et l'enfant n'avait pas entendu ses paroles. Il regardait en tous sens comme un petit carnassier intelligent, avec des mouvements rapides et nerveux. Il bougeait la tête souvent, et accomplissait, à-demi courbé sur lui-même, des mouvements circulaires qui n'avaient rien d'humain. Il n'était jamais venu dans la cathédrale, et cet espace aux vastes dimensions lui donnait de l'inquiétude. L'environnement était perçu comme hostile, et l'enfant s'agitait plus que de coutume. Il restait non loin de Joris, auquel il vouait une certaine forme d'affection. Nulle caresse, nul contact physique inutile n'avait jamais eu lieu entre eux; cependant, cette main qui le nourrissait et le châtiât, qui le guidait et l'entraînait, était pour lui tout un monde.

Il ne comprit pas - et ne chercha pas à comprendre - pourquoi Joris l'avait mené ici, et ne comprit pas non plus pourquoi, quelque temps après, Joris le reconduisit dans son antre.

Sornar avait dédaigné son appel, et c'était la première fois que cela arrivait depuis son « réveil ». Joris, cette nuit-là, se morfondit plus encore que de coutume. Il renouvela

son appel chaque jour qui suivit, sans se lasser, mettant dans ce nouveau rituel toute sa constance et toute sa fidélité. Un jour, sans doute, le Maître lui reviendrait. Il reconstruisait toute son existence sur cette nouvelle attente.

Et il faisait taire en lui la voix ténue qui espérait, très secrètement, qu'il ne reviendrait jamais.

CHAPITRE 12 : SORBETS DE ROSE ET STRATEGIES

Le repas était exquis - liqueurs de floralies noires et vin de pêche ambrée, friture de pétales saumurés, soupe glacée, filets de carpes nacrées, pain de sève et sorbet de rose... Tout y était plus raffiné encore que dans les manuels de savoir-vivre que Daphnaé lisait régulièrement, plus délicat et plus surprenant au palais que tout ce qu'elle avait jamais pu manger. Ces saveurs, exotiques pour sa bouche pavée des aliments plus épais de la Basse-Ville, ne parvenaient cependant pas à calmer son humeur, qui était fort mauvaise.

Pour commencer, le repas s'étirait en longueur d'une façon qui vrillait ses nerfs. La gastronomie en Haute-Ville voulait qu'on n'échangeât aucun propos d'importance pendant les plaisirs de la Table - non plus d'ailleurs que pendant les plaisirs de la Chair. On autorisait des échanges strictement utilitaires concernant les plats - et encore - le silence était de meilleur goût, et certains gourmets allaient même jusqu'à fermer les yeux pour leur dégustation. Cela était fort amusant la première fois, mais Daphnaé ressentait à l'heure présente une prodigieuse impatience, exaspérée par l'expression satisfaite de son hôte, Sadric, et des convives, en l'occurrence l'ancien Chancelier Ruben et une dénommée Marghera, dont elle n'avait pas très bien compris la fonction. Ils venaient de finir leur repas, et s'étaient renversés tous trois contre le dossier de leur canapé, les yeux clos. Un air de musique douce traversait l'épaisseur des murs, un vent léger faisait remuer les tentures de mousseline qui leur servaient de paravent. Daphnaé rongait son frein à la seule idée qu'ils pouvaient s'être endormis.

- Chère Daphnaé, dit Sadric au bout d'un long moment. Je sens votre impatience crépiter comme un jeune incendie.

Cette remarque fit rire les deux autres, et Daphnaé sourit courtoisement.

- Je vous avoue que certaines coutumes de la Haute-Ville me paraissent encore aujourd'hui étrangères, et pour tout dire, assez irritantes.

Son hôte parut amusé.

- Comme le fait de ne pouvoir parler affaires ou politique au milieu d'un repas ? Vous voudriez sans doute parler affaires à toute heure du jour, telle que je vous connais.

- Les Hauts Citoyens me semblent passés maîtres en l'art de gaspiller leur temps, admit-elle.

- Et vous, vous vivez dans l'urgence...

- Oui.

- Cela est probablement dû, remarque l'ancien Chancelier, au fait que nous avons toujours disposé d'un loisir suffisant en Haute-Ville. Le temps ne nous a jamais manqué, et nous le dépensons sans compter, comme une richesse dont nous sommes pleins.

- Alors qu'en Ville Basse, les rares heures arrachées à la survie et au labeur nous ont paru depuis des siècles bien rapides et bien précieuses.

- C'est pourquoi vous faites ce que nous avons en horreur - vous faites toujours plusieurs choses en même temps.

Daphnaé allait répondre sur le ton un peu aigre-doux de la conversation, lorsqu'elle se ravisa et baissa la tête.

- A dire vrai, déclara-t-elle après un silence, je ne suis pas venue pour établir les mérites comparés des cultures de la Haute et de la Basse Ville.

- En effet, remarqua Marghera. Cela représenterait un terrible... gâchis de temps !

Ruben et Sadric pouffèrent. Daphnaé ne quittait guère son petit sourire figé, mais bouillait intérieurement. L'humour de la Haute Ville était sans doute trop raffiné pour elle. Elle s'en exaspérait plus souvent qu'autre chose.

- Venez en au fait, feignit de gronder Sadric à l'adresse de Ruben. Votre procès.
- J'ai obtenu qu'il soit public, et qu'il coïncide avec la réouverture du Forum, dit Ruben.
- Fort bien, observa Marghera. C'est un bon début.
- De quoi vous accuse-t-on, exactement ? demanda Daphnaé.
- Explicitement ? On m'accuse d'avoir commandé au Maître des Ombres de neutraliser les principaux agitateurs et révolutionnaires. Une douzaine de personnes.
- Douze meurtres ? Rien que ça ? fit Daphnaé vivement.
- C'est moins qu'il n'y paraît, objecta Sadric.
- D'abord, je n'ai pas parlé de commander des « meurtres », dit Ruben. Ensuite, c'était la guerre.

Daphnaé hocha la tête.

- Soit. Je suis capable de jouer les saintes sur une scène de théâtre, et je serai capable de défendre votre cause dans un procès.
- Implicitement, on m'accuse de beaucoup plus.
- Et c'est là que nous devons jouer serré, dit Sadric avec gourmandise.
- On m'accuse d'entretenir ou d'avoir entretenu des relations avec Sornar. Je compte prouver que c'est faux, et que ce sont plutôt mes détracteurs qui ont noué ce parentage... On m'accuse ensuite d'avoir été contre la Révolution, et, comme c'est le cas de la majorité des natifs de Haute-Ville, je prouverai que ce n'est pas un crime. Mieux : je me ferai le chantre de la réconciliation citoyenne, le héraut de l'amnistie générale. Les deux factions d'Albâtre se sont entretuées - mais qui saurait leur en vouloir ? C'était la guerre. Il est temps maintenant de militer pour la Paix, pour la

Construction de la Nouvelle Albâtre...et... nous y voilà... pour le Rassemblement Pragmatique.

Marghera applaudit.

- Bravo ! Ca fonctionnera, c'est certain !
- Il faut les faire passer pour des idéologues bornés, des fanatiques pleins de rancœur, dit Sadric.
- Qui ? Aelenor et Keller ?
- Aelenor, Keller, les Spiritualistes, Aumon et tous les autres Idéalistes de service, s'exalta Sadric. Savez-vous, Daphnaé, que la vieille Morgha est une adepte des plus ferventes de cette prédicatrice ?
- Je l'ai entendu dire, dit Daphnaé.

La discussion animée qui suivit porta presque exclusivement sur la religion. Les trois natifs de Haute-Ville la méprisaient également; elle était une plaie de l'ignorance, un stigmate d'irrationalité profonde. Les natifs de Haute-Ville auraient à son encontre toutes les préventions possibles, et il était fort simple de s'appuyer sur cette vieille haine.

- Je partage en partie votre point de vue, dit Daphnaé, mais vous vous aliéneriez les natifs de Basse-Ville si vous tenez des propos trop virulents sur des croyances familiales, ancrées dans leur vie quotidienne depuis des siècles.
- N'y a-t-il pas des Bas-Citoyens éclairés ?demanda un peu précipitamment Sadric.
- Ne vous oubliez pas, Sadric, le reprit sèchement Daphnaé. J'ai beau être votre invitée, je ne tolérerai aucune discrimination - encore une de ces coutumes irritantes qui vous collent à la peau. Il n'y a plus de bas citoyens, je suis citoyenne de la Nouvelle Albâtre tout comme vous, et je croyais que nous étions là pour prôner le rassemblement, et non la division...Le « rassemblement pragmatique », c'est bien là le terme que vous avez employé ?

Le Chancelier sourit.

- Rentrez les griffes, belle Daphnaé. Vous avez tout à fait raison de nous rappeler de ne pas nous aliéner les natifs de Basse-Ville, et c'est d'ailleurs, en grande partie, la raison de votre présence ici.
- En grande partie? Vous suggérez qu'il y en a d'autres ?
- Votre grande beauté, bien sûr, votre caractère impétueux et votre intelligence, sont autant d'atouts précieux, qui rivalisent avec votre connaissance de la Basse-Ville. Vous nous êtes absolument indispensable, ma chère.

Daphnaé ne savait pas résister à la flatterie, et elle se radoucit presque instantanément, comme un chat sous la caresse. Ruben l'observa un instant.

- Si nous ne pouvons pas attaquer frontalement la religion, demanda-t-il au bout d'un moment, que suggérez-vous ?
- Qu'apporte cette prédicatrice ? La peur, et le respect de la tradition. Nous devons apporter l'équivalent dans la balance. Il faut que les citoyens aient peur d'autre chose.
- Que voulez-vous dire ?demanda Marghera, intriguée.
- Je ne sais pas. Il faut avoir peur d'un autre ennemi - pas à l'intérieur des murs, mais à l'extérieur. Ne pourrions-nous pas trouver un ennemi hors les murs ?
- Une autre Cité ? demanda Sadric.
- Mais oui, c'est excellent ! murmura Ruben.
- Le déficit commercial nous appauvrit, nous met à la merci des Cités Portuaires - qui pourraient fort bien menacer de...
- De couper les vivres ?
- De nous annexer ?
- D'immigrer massivement ?
- De nous occuper, conclut Sadric. Et nous obtenons du même coup un autre atout majeur : l'affirmation de notre identité commune, la création de notre communauté.

- Les armes nécessaires à cette lutte sont celles que nous voulons développer : la puissance commerciale, l'industrie, la restauration d'une armée. Il faut persuader les Citoyens d'Albâtre que les transes collectives de la prédicatrice ne serviront à rien face à l'impérialisme économique !

Ils observèrent un instant de silence. Daphnaé devait le reconnaître, il était agréable de faire affaire avec les Hauts Citoyens. Ils étaient raisonnables, conscients, rapides. Les discussions allaient vite et lui donnaient un peu le tournis.

- Il y a quand même un point que nous devons soulever, dit Ruben.
- Lequel ?
- Ces histoires de possession.

Le silence qui suivit fut mi-embarrassé, mi-consterné. Ces histoires tournaient dans la ville depuis trois semaines environ. Des gens, qui semblaient choisis au hasard, se mettaient à hurler et à vomir - parmi eux, un vieillard était même mort de cette crise. Puis ils se calmaient brusquement, et accomplissaient des actes étranges, s'entraînaient à répéter certains gestes, ou bien se mettaient à parler en Langue Ancienne. La première victime de cette attaque resta dans cet état pendant quelques minutes; puis la longueur des crises avait allongé, et le dernier en date - un homme jeune et fort, la veille au soir, était resté « possédé » pendant plusieurs heures. Lorsqu'ils revenaient à eux, ils ne se rappelaient qu'une douleur atroce, suivie d'une sensation d'enfermement dans le noir.

Sadric finit par rompre ce silence.

- Qu'en pensent les natifs de Basse-Ville ?
- Ils y croient, dit Daphnaé sans hésitation.
- Et vous même ?
- J'étais contre la réhabilitation de l'Esprit et je vois dans ces possessions une sorte de conséquence inéluctable de cette porte que nous avons ouverte. L'Esprit est dangereux, nul ne connaît ses limites, et je m'accommode mieux d'un monde où il est inutilisable.

- Mais ces histoires de possession sont nouvelles en Albâtre, il n'y en a jamais eu en Haute-Ville...
- Qui sait ? demanda Ruben. L'effet des papillons est étrange. J'ai moi-même constaté des pouvoirs inhabituels chez le fils d'Aelenor. Pourquoi certaines personnes n'auraient pas développé des aptitudes nouvelles, avec cette exposition prolongée aux chenilles rouges ?
- Ce pourrait être un pouvoir spécial des Spiritualistes... suggéra Sadric.

On rit de cette trouvaille.

- Je suis sérieux. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas les en accuser ? Cela les rendra suspects, à défaut de les rendre coupables...

Ce soir-là, lorsqu'ils se séparèrent à la tombée du jour, le Chancelier Ruben se sentait rajeuni de plusieurs années. Il utilisa l'Esprit, pour le simple plaisir de faire briller sa pierre frontale. Tout avait été parfait, vraiment, depuis le repas jusqu'à la charmante tenue de Daphnaé, en passant par les trouvailles tactiques ingénieuses qui promettaient une belle partie.

Une seule chose le taraudait, et il essayait de la repousser au bord de son esprit, mais elle revenait sans cesse, entêtée, au milieu de ses pensées. Et si cette prédicatrice disait vrai ? Si Sornar était réellement en train de rassembler ses forces ? Ses élégants compagnons du « rassemblement pragmatique » seraient-ils assez pragmatiques pour lui jurer allégeance ? Ou bien commettraient-ils la folie de lui résister ? Cette question lui semblait aussi cruciale qu'impossible à poser.

D'un revers de la main, il chassa cette ombre sur son front et s'adonna, avec l'aide de l'Esprit, à la contemplation hédoniste des derniers rayons flamboyant sur Albâtre.

CHAPITRE 13 : PROCÈS AU FORUM

Keller, en retrouvant la mémoire, avait perdu le calme. Les trois années qu'il avait passées dans l'oubli d'une forêt peuplée d'enfants lui paraissaient un rêve paisible dans le torrent de son existence. Toute sa force, toute son énergie s'y étaient ramassées et dévalaient à présent plus rapides et plus impétueuses le cours de sa vie. Ses sentiments assoupis s'étaient réveillés dans toute leur violence, et, pêle mêle, comme des eaux se rejoignant à leur confluent, charriant de multiples débris de toutes origines, des émotions puissantes se mêlaient, tourbillonnantes, rafraîchissantes et imprévisibles. L'amour, en premier lieu, circulait dans ses veines avec une vigueur nouvelle. Jamais son désir pour Aelenor ne fut si fort; il lui semblait qu'en la perdant et en la retrouvant, il avait mesuré toute l'étendue des merveilleux pouvoirs qu'elle exerçait sur lui. Il supportait plus mal qu'avant son éloignement même temporaire, et la regardait souvent vaquer à ses occupations, sans réellement écouter ce qu'elle lui disait, en songeant seulement au don, qui lui paraissait immense, qu'elle lui faisait d'elle-même. Elle était si libre, si indépendante. Elle avait si bien réussi à vivre sans lui - et elle était là, pour lui, sans aucune nécessité, avec un amour si désintéressé qu'il pensait parfois ne pas le mériter.

Cet amour débordait la simple personne d'Aelenor, et, par contagion, englobait Artus, leur maison, Albâtre tout entière. Keller, qui avait vécu toute sa jeunesse avec le sentiment d'être spolié, vivait maintenant avec le sentiment inverse - celui d'être démesurément gâté par le destin, et d'occuper une place dont il n'aurait jamais osé rêver. Ce bonheur nouveau battait à ses tempes et lui donnait des vertiges - il lui donnait envie de crier et de courir. La reprise du Setan, que Aumon avait accepté de lui enseigner, fut un canal bienfaisant pour le dégorgement de cette énergie. Keller s'y montra assidu, et discipliné, et apprit à transformer toutes ses ressources psychiques et émotionnelles en élans physiques, d'une précision et d'une puissance grandissantes. Il allait aussi à l'école

de l'Esprit - avec un peu moins d'ardeur - et, le reste du temps, se promenait infatigablement dans Albâtre, le plus souvent avec Artus. Ils étaient deux enfants devant les merveilles de la Ville - deux âmes vierges de beauté, que des éblouissements violents rendaient souvent silencieuses et graves.

A la maison, il n'était question que d'embellissements, de plantations, de nettoyage - Keller fabriquait des perchoirs pour Grollo, faisait pousser les plus rares fleurs d'Albâtre dans son patio, réparait les mosaïques cassées... Son activité bruyante faisait souvent sourire Aelenor, qui se prêtait à ses projets de temps en temps, sans négliger ses éternelles préoccupations. Ils étaient heureux.

Mais au coeur même de ce bonheur, deux autres sentiments se lovaient, presque invisibles. D'abord l'angoisse de tout perdre - et puis, plus profondément et obscurément, la culpabilité de laisser l'un des leurs dans le noir. Keller avait de brusques emportements, où il étudiait les cartes des galeries jusqu'à se rougir les yeux ou organisait des battues dans la forêt. La seconde expédition pour explorer le labyrinthe souterrain demandait une organisation plus lourde que la première, des vêtements plus chauds, de la nourriture en suffisance, car Keller prévoyait de passer une nuit, et peut-être plusieurs, dans le souterrain. Il écoutait Aelenor qui le suppliait de prévoir des armes, des combattants exercés à l'Esprit. C'était en fait une expédition guerrière qu'il devait organiser - rassembler et motiver ses hommes, les prévenir des dangers - car aucun renfort matériel ni humain ne saurait leur parvenir au fond de ces abîmes. Aelenor voulait que tous les participants fussent entraînés à la transe collective. Tout cela prenait du temps - et l'impatience, dans le torrent des sentiments de Keller, devenait parfois le plus impérieux.

Enfin, parmi l'amour, l'émerveillement, la frénésie d'action, l'angoisse, et l'impatience, il se trouvait un dernier sentiment qui le retenait éveillé, remâchant des souvenirs ou imaginant des lendemains terribles, dans les nuits laiteuses d'Albâtre - et il s'agissait de la soif de justice, ou peut-être de vengeance, à l'égard de Ruben. Personne,

pas même Aelenor, n'avait su à quel point Keller se sentait inconsolable de la mort de Keytel, car personne n'avait compris le sentiment profond, sans tache, qui le liait au vieillard. Ce n'était pas une simple amitié, c'était plus encore qu'un lien filial - Keytel avait été le Sage, le Saint, qui lui avait tendu la main alors qu'il n'était rien. La reconnaissance qu'il éprouvait à son égard n'avait pas plus de limite que la haine qu'il éprouvait envers son assassin. Et Ruben, cet autre vieillard qui paraissait une grotesque contrefaçon de son ami, lui semblait cristalliser tout le mal de son existence. Il avait apposé sa marque sanglante sur la joue d'Aelenor; il avait fait tuer Keytel; il avait pactisé sournoisement avec un meurtrier, il s'était immiscé dans l'esprit de son propre petit garçon - cette dernière pensée était peut-être celle qui le faisait le plus frémir. Aelenor et lui passaient de longues heures à élaborer les grandes lignes de leur accusation, avec Aumon, qui les rejoignait parfois. Ils ne doutaient pas un instant que la Cité entière se rangerait de leur côté, et que l'Ennemi serait banni.

Ce procès faisait évidemment grand bruit - c'était le premier crime qu'on jugeait dans la Nouvelle Albâtre, et l'on avait décidé peu de semaines auparavant la réouverture du Forum pour qu'il fût jugé le plus solennellement possible. Selon les anciennes coutumes d'Albâtre, les débats publics se feraient entre deux groupes constitués chacun d'un nombre égal de personnes. Les procureurs s'étaient désignés au nombre de trois : Aelenor, Keller, et Aumon. Ruben aurait donc le loisir de faire appel à deux orateurs supplémentaires, dont il pouvait taire l'identité jusqu'au jour du procès. Procureurs et défenseurs devraient recourir à des témoignages publics, participer à un débat contradictoire, puis à une argumentation séparée, à l'issue de laquelle tout le public serait amené à s'exprimer, soit par la voie des sifflets, soit par la voie des votes en cas de litige. Les membres du public s'étaient inscrits à l'avance, afin que l'on pût surveiller l'équité de sa constitution. Les badauds se présentant au dernier moment auraient le droit d'assister au débat, mais pas de donner leur voix. Hommes, femmes, natifs de Haute et de Basse

Ville, parents et amis notoires des procureurs et des défenseurs se devaient d'être correctement équilibrés. On veilla à tous ces détails avec la plus scrupuleuse exactitude.

Enfin, le jour suprême arriva. Aelenor s'était vêtue avec son habituelle et élégante simplicité, d'un vêtement de soie blanche flottant et délicat. Elle avait les cheveux mitressés, selon la mode qu'elle avait lancée, et portait des bijoux d'argent qui accrochaient la lumière, comme les moirures de la soie, lorsqu'elle faisait un mouvement. Ces préparatifs, dont elle mesurait l'importance lors d'un procès public, lui rappelaient ceux de son Apostasie, cinq ans auparavant. Une autre cérémonie, qui l'opposait déjà au même homme. Elle laissa ses doigts toucher sa cicatrice, tout en se regardant dans le miroir, et se demanda quel visage elle aurait eu, sans ce A qui lui barrait la joue. Elle aurait été belle, sans doute. Mais elle n'y pensait presque jamais.

Keller, ses cheveux blancs détachés tombant sur ses épaules, avait opté également pour une tenue très simple, en vogue dans la Nouvelle Albâtre, constituée d'une toge en laine brute, qui accentuait la modestie de son origine et de son maintien. Seul Aumon, vêtu pour la circonstance d'une toge bleue richement brodée, et garnie de passementeries damassées, paraissait auréolé d'une dignité sacramentelle. Le petit Artus, tenant la main d'Ireyn, les suivait.

Lorsqu'ils arrivèrent au Forum, celui-ci était déjà en train de s'emplir, et des murmures s'élevèrent à leur arrivée, pour la plupart approbateurs. Jémira, en grande tenue officielle, présidait au centre de l'estrade -six sièges identiques avaient été disposés, trois à sa gauche et trois à sa droite, et elle invita les procureurs à prendre place, tandis que les défenseurs se faisaient attendre. L'attente, évidemment, était calculée - l'entrée en scène avait été méticuleusement minutée, afin que la surprise pût être à son comble, devant un parterre déjà installé et très légèrement impatienté. Sadric entra le premier - vêtu de pied en cap à la mode de la Basse-Ville, ne cédant à la coutume de sa caste que par la qualité irréprochable des étoffes utilisées. Puis vint l'ancien Chancelier Ruben, très

digne avec ses tresses traditionnelles emmêlant des fils d'argent et des perles à ses cheveux blancs, vêtu de la tenue officielle de son ancienne charge. Enfin, avec un très léger différé, arriva Daphnaé, d'une beauté provocante et sulfureuse, vêtue d'une robe rouge incrustée d'écailles de reptiles, dont les manches en fine cote de mailles s'évasaient aux poignets. Elle était maquillée outrageusement, et recueillait pour le moment tous les regards, plongeant ses yeux dans les yeux innombrables du public comme si elle attendait l'offrande d'un bouquet de roses.

Jémira attendit que les défenseurs fussent installés, et que le silence retombât dans le Forum, ce qui mit plus de temps que prévu, car les natifs de la Basse-Ville, peu habitués aux conventions des cérémonies officielles, en perturbaient le cours par des murmures presque incessants.

- Ancien Chancelier Ruben, levez-vous.

Le vieil homme, avec une difficulté manifeste, qu'Aelenor savait être feinte, se dressa sur ses pieds et attendit respectueusement.

- Vous êtes accusé par les procureurs ici présents d'un crime grave. Procureurs ?

- Nous vous accusons, dit Aumon, d'avoir commandité les meurtres de neuf Apostats et de trois membres de la Branche Active de Haute-Ville, dans les jours ayant précédé la Révolution. Nous vous tenons pour responsable moralement de la mort de ces douze personnes. Nous vous accusons aussi d'avoir conclu un pacte avec le Maître des Ombres, Sornar, afin qu'il exécute ces douze personnes.

Un silence tendu régnait dans l'assemblée. Jémira reprit la parole.

- Défenseurs ?

- Je reconnais avoir demandé à Maître Sornar de neutraliser ces douze personnes, afin d'empêcher la Révolution.

Un murmure s'éleva, accompagné de quelques sifflets aigus.

- Mais je n'ai jamais commandé leur mort, et Sornar seul en porte la responsabilité aujourd'hui.

- Qu'allez-vous tenter de démontrer, procureurs ?

Aelenor se leva, faisant signe à Aumon de la laisser faire.

- Nous allons montrer que Ruben a agi contre toutes les lois de la Haute-Ville et qu'il eût été passible à l'époque d'une accusation de haute trahison. Nous allons montrer aussi que les liens noués avec le Maître des Ombres ont permis à ce dernier de commettre d'autres crimes, et que Ruben, par l'aide qu'il lui a apportée, est en partie responsable, en plus des douze meurtres déjà cités, du massacre des Spiritualistes, comme de l'enlèvement de mon propre premier-né.

Une rumeur intense se déclencha à ces paroles. L'information, bien sûr, avait commencé à filtrer, mais beaucoup de citoyens n'y croyaient pas.

- Défenseurs, qu'allez-vous tenter de démontrer ?

- Une chose très simple, dit Daphnaé avec emphase. Une chose si simple en vérité que nous n'aurons pas besoin d'être très convaincants pour que tout le monde en convienne... C'était la guerre.

Elle avait prononcé cette phrase avec tant de subtilité que tout le public se sentit instinctivement d'accord avec elle.

- Mais nous ne nous arrêterons pas là, reprit Sadric. Nous montrerons également que les accusateurs eux-mêmes étaient très liés avec la Guilde de l'Ombre, et qu'il serait légitime de se demander pourquoi ils ont gardé le silence aussi longtemps sur ce fameux enlèvement que nous découvrons aujourd'hui.

- Nous montrerons enfin, dit Ruben avec douceur, que l'intérêt suprême de la Nouvelle Albâtre réside non dans le règlement des comptes de guerre, mais dans la réconciliation des anciens ennemis.

- Nous allons procéder à l'audition des témoins, prononça Jémira.

S'ensuivit un interminable ballet de témoignages. D'abord, un membre éminent de l'ancienne guilde du pouvoir rappela qu'aucun aval n'avait été donné à Ruben, qu'il n'avait aucune légitimité à se servir des compétences du Maître de l'Ombre, et qu'au regard de l'ancien Livre des Lois, Ruben aussi bien que Sornar devaient répondre de félonie. Les autres témoins de l'accusation décrivirent longuement le décès des Apostats, ainsi que la vague de panique que ces disparitions avaient générée dans l'armée du Soulèvement. Keller intervint pour parler de Keytel. Aumon témoigna également du meurtre d'Aymeric dont il avait été le témoin impuissant. Le jeune Cardone témoigna avec force sanglots du courage de sa maîtresse devant les douleurs de l'accouchement, ainsi que de la violence de Joris. Les soldats qui avaient retrouvé Aelenor mourante avec Artus parlèrent également. Aelenor elle-même raconta d'une voix tremblante la naissance de ses deux fils. Ireyn, enfin, raconta, avec plus de détails encore qu'elle n'avait coutume de le faire, l'agonie de son peuple.

Le public, respectueux des grandes douleurs évoquées, ne soufflait mot. Le Maître des Ombres faisait peur - beaucoup plus peur à la vérité que l'humble vieillard aux cheveux argentés qui écoutait les témoins avec un oeil compatissant.

Virent ensuite les témoignages de la défense.

Zorastre vint raconter la façon dont il avait été piégé par son propre bâtard, et rapporta les mots de menace de Keller. Il se fit huer par la foule, mais on regarda Keller étrangement. Des soldats vinrent ensuite naïvement conter les exploits de Keller lors de la nuit de la Révolution - dont il ressortait que Keller avait tué beaucoup plus d'une douzaine de Hauts Citoyens. Les parents d'Aelenor vinrent témoigner de la grande rigueur morale de Joris et de son incapacité à faire une chose aussi vile que l'enlèvement de son neveu. Ils témoignèrent également de l'insolence et du mauvais caractère de leur fille. L'ancien Chancelier vint lui même témoigner de la requête d'Aelenor concernant l'éducation d'Artus

- dont il ressortit qu'Aelenor avait fait un usage illicite de l'Esprit, et que sa haine à son encontre était un coup de tête récent, qui contrastait douloureusement avec la confiance dont elle l'avait honoré avant le retour de Keller. Il prétendit également que, le jour où Joris s'était présenté pour entrer à la Guilde de l'Ombre, celui-ci aurait longuement parlé de ses relations fraternelles avec Aelenor et de son désir de renouer des liens avec elle. Enfin, on amena un étranger, un matelot des Cités Portuaires, que tout le monde reconnut pour tel à son uniforme bigarré. Il vint témoigner, dans l'incrédulité et la suspicion générales, des rumeurs qui circulaient entre les matelots d'une guerre prochaine entre les Cités Portuaires et la Cité d'Albâtre. « Comme vous êtes désorganisés, se disent nos dirigeants, la ville ne sera plus défendue ».

Jémira, qui reçut la nouvelle avec une vive émotion, comme tout le monde, se reprit néanmoins suffisamment pour demander :

- Défenseurs, quel est le rapport entre le but de votre démonstration et ce témoignage ?
- Permettez, dit Sadric tranquillement. Le dernier point que nous souhaitions démontrer était que l'intérêt suprême d'Albâtre résidait dans un rassemblement pragmatique et non dans le règlement des comptes de guerre.

A ces mots, une approbation générale fusa du public.

- Y a-t-il d'autres témoignages ? demanda Jémira.
- Non.
- Alors nous pouvons procéder au débat public après une courte pause.

Aelenor, Keller et Aumon se penchèrent les uns vers les autres, et échangèrent quelques mots consternés.

- Les débatteurs doivent se lever, et se rasseoir lorsque leur prise de parole est terminée.

Keller commença dès lors à percevoir la scène comme à travers un voile, ou comme si ses sensations lui arrivaient avec un léger décalage temporel. Il percevait l'agitation de la salle, les sentiments versatiles et grondants du public, et sa propre défaveur, avec acuité. Il entendait le procès se dérouler comme à distance - incapable d'y participer, parce que quelque chose était brutalement survenu en lui.

Vous inventez une fable pour détourner le public du véritable objet du procès : votre félonie, vos douze meurtres. Une telle démagogie est indigne de vous, disait une voix à ses côtés...

Il n'y aurait pas de justice. Le vieux renard s'en tirerait, comme s'en était tiré son père, comme s'en tireraient toujours ceux qui maîtrisaient les arcanes du pouvoir.

Démagogie ? répondait une autre voix. Vous croyez donc que les citoyens de la Nouvelle Albâtre sont si facilement manipulables ? Vous les avez en piètre estime, et je suis confiant, moi, en leur capacité à démêler l'essentiel de l'accessoire !

Keller prenait conscience de son erreur, avec une clarté confondante. Il n'aurait jamais dû venir ici, il n'aurait jamais dû se mêler de ce procès. Ces rassemblements publics, ces joutes verbales, lui étaient profondément étrangers.

Accessoire ! Vous appelez « accessoires » les meurtres de douze personnes ?

On ne parle pas de « meurtres » lorsque c'est la guerre !

Keller regarda Aelenor. Elle était de profil, par rapport à lui, elle se levait et se rasseyait tour à tour selon le hasard des prises de parole; elle ne lui prêtait aucune attention, ses yeux jetant des flammes, les joues ardentes. Elle était belle, mais moins belle que lorsqu'elle souriait, après l'amour, dans le calme de leur maison.

La guerre n'excuse pas tout. Quelle justification politique donnerez-vous à l'enlèvement d'un enfant ?

Nous ne sommes pas responsables de l'enlèvement de cet enfant, personne dans Albâtre ne connaissait cet élément jusqu'à très récemment.

Keller, hagard, chercha le regard d'Artus. Celui-ci le regardait, depuis le premier rang du public, et semblait lire dans ses pensées et lui distiller l'amour et le courage. Artus l'admirait et lui faisait confiance. Il était son père.

Keller se leva soudain, et, brusquement, prit la parole.

- On me met dos à dos avec l'accusé et je répons de mes actes, clama-t-il. J'ai tué de nombreux Gardes Pourpres la nuit de la Révolution. Mais j'ai risqué ma vie pour chaque coup de glaive que j'ai donné. J'ai risqué la vie de ma femme et de mon fils. J'ai perdu l'esprit pendant trois ans suite à cette nuit. Est-il vraiment légitime de comparer mes actes avec ceux d'un lâche, qui a fait assassiner des vieillards dans leur sommeil, par derrière, par un intermédiaire ? Qu'avez-vous risqué, Ruben ? Vous-êtes vous exposé aux glaives furieux de vos adversaires ? Avez-vous seulement sali vos belles mains d'intellectuel ? Dites-moi, avez-vous bien dormi tandis que le Maître Sornar, grâce à votre aide, massacrait des femmes enceintes et des sages pacifistes à la Cité-Monastère ?

Un murmure respectueux suivit cette harangue. Keller se rassit, et sentit la main d'Aelenor serrer furtivement la sienne. Bientôt, le débat contradictoire cessa.

- Nous allons procéder à l'argumentation séparée. Un seul orateur, pas d'interruption. La parole est aux procureurs.

Aumon, qui avait été désigné pour ce rôle, se leva et commença son discours. La tension retombait un peu en Aelenor, car ce qui restait à faire, maintenant, était seulement de la représentation : le discours avait été préparé et écrit à l'avance.

Il ne s'agit pas aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, d'une quelconque vengeance personnelle, mais bel et bien d'un acte de justice que nous vous demandons de rendre.

En mémoire de personnes assassinées lâchement, de sang froid...

Aelenor écoutait Aumon avec un intérêt passionné - mais le discours ne produisait pas, dans sa bouche, l'effet qu'elle attendait. Les mots sonnaient creux. Aumon semblait résigné à un exercice scolaire; le feu sacré l'avait quitté. Il ne croyait plus en la victoire.

Qu'une personne seule décide de la mort d'un seul de ses concitoyens, et c'est tout l'état de droit qui s'effondre.

Elle n'avait pas voulu prononcer le discours elle-même, pour ne pas abuser de la sympathie qu'elle inspirait au public, par déontologie en quelque sorte. Elle se trouvait trop concernée, trop partielle. Mais elle réalisait maintenant son erreur. Sans orgueil, elle savait qu'elle aurait prononcé ce discours avec beaucoup plus de cœur qu'Aumon, qui déroula le texte sans soulever son public. Ce dernier réquisitoire aurait peut-être pu sauver la partie, mais il avait été manqué. Aumon se rassit, sérieux et grave.

Et Daphnaé, lentement, avec tout l'art de l'actrice, se leva, s'éclaircit la voix, et commença son discours.

Chers amis - et je vous appelle « amis » car l'amitié est au centre de mes préoccupations aujourd'hui - j'en appelle à vous.

Les faits qui sont reprochés à ce digne vieil homme, dont tout le monde peut voir aujourd'hui la retenue, sont graves. Et croyez qu'il est le premier à souffrir, tout au long des jours, des décès dont il a été involontairement responsable. Son crime ? C'est d'abord d'avoir cru en la Haute Ville, d'y avoir cru de toutes ses forces. Mais sondez vos âmes, qui d'entre vous souhaitait véritablement la Révolution avant qu'elle n'advienne ? C'est ensuite d'avoir fait confiance au Maître des Ombres, dont la suite des événements a démontré le caractère terrifiant et sanguinaire. Mais qui, je vous le demande, qui aurait pu deviner, derrière cette carrière impeccable au service de la Cité, derrière cette éducation parfaite, le monstre qui se cachait ? Sornar était un interlocuteur quotidien de la Guilde du Pouvoir, un homme accrédité de la confiance générale, comme tous les maîtres des Guildes. Oui, Ruben a manqué de discernement, en s'ouvrant à lui de ses inquiétudes, en

lui demandant d'intervenir pour sauver la Haute Ville. Mais comment aurait-il pu prévoir les expédients macabres dont il userait ? Comment, surtout, le rendre responsable de tout ce que ce personnage inquiétant a fait après ?

Daphnaé semblait rayonner. Sa robe accrochait les rayons du soleil par toutes ses mailles et ses écailles, et elle paraissait investie de lumière. Elle parlait haut et fort, avec lenteur et sérénité, et retenait captive l'attention de tous.

Nul ne cherche à nier les morts, nul ne cherche à nier leur terrible gravité. Mais la Nouvelle Albâtre est construite sur les ruines de l'ancienne, et scellée avec notre sang. Tous ceux qui sont morts lors de la Révolution ne sont-ils pas réunis, aujourd'hui, dans notre mémoire ? Faut-il continuer à les opposer pour l'éternité, ou pouvons-nous enfin aujourd'hui mettre leurs âmes en paix, en accordant à Albâtre la réconciliation ? Nous tous, citoyens d'Albâtre, aspirons à l'unité et au partage.

L'avenir est plein de promesses, mais aussi plein de dangers. Affaiblir notre Cité par une division interne n'est pas seulement stérile, mais dangereux. Nous devons faire face à de multiples problèmes, dans et hors nos frontières, avec un front serein. Ainsi, je vous demande, chers amis, de rendre aujourd'hui le verdict de la paix. Celui qui scellera une fois pour toute la réconciliation d'Albâtre avec elle-même, et qui nous permettra d'avancer, unis, dans le Rassemblement Pragmatique.

Quelques heures plus tard, Ruben fut acquitté dans un tonnerre de sifflets graves qui accompagnèrent sa retraite triomphale.

CHAPITRE 14 : LES ANGES DES FAUBOURGS

Artus avait fini par s'agréger à la petite bande d'enfants qui gravitaient autour d'Ireyn. Les jeunes Spiritualistes, qui n'avaient pour la plupart pas de souvenirs précis de la Cité-Monastère, avaient vécu reclus dans la forêt pendant la majeure partie de leur existence, et avaient du mal à se mêler à une Société si nombreuse. Ils n'avaient ni famille, ni lieu propre, ni d'ailleurs propriété d'aucune sorte; ils n'étaient avares que de leurs paroles, mais ni de leur temps, ni de leur espace, et ne comprenaient guère les usages des enfants d'Albâtre, habitués à posséder et à jouir, à imiter les adultes et à user, entre eux, de commerce et de politique. Aussi les « rescapés », comme on les appelait parfois, restaient-ils entre eux. Quelques orphelins des faubourgs leur emboîtaient parfois le pas; mais dans l'ensemble, ils ne se mélangeaient pas. Il y avait les plus âgés, Marvane et Soleya, un garçon d'une douzaine d'années et une fille de dix; et puis les autres, qui s'égrenaient par ordre de taille, et dont Artus formait le benjamin.

Les enfants obéissaient avec une révérence absolue aux prescriptions d'Ireyn, qui leur enseignait des techniques spirituelles assez poussées, les astreignait à une heure de silence chaque jour, les disciplinait par des horaires stricts et des répétitions inlassables de Chants et de Dits. Mais ces activités ne leur prenaient pas plus de la moitié du jour, et le reste du temps, ils étaient libres et papillonnaient en Ville, ou plus souvent dans les faubourgs et la campagne environnante. Tout leur était sujet d'étonnement, mis à part la prodigieuse précocité d'Artus, qu'ils semblaient considérer comme une caractéristique comme une autre. Ils lui demandaient souvent des explications aux mystères humains et sociaux qui fleurissaient sous leurs yeux.

- Quels sont ces morceaux de métal que les gens donnent en échange de leur nourriture ? Artus tâchait de réfléchir à ce qui lui paraissait évident - exercice souvent difficile, dont il se tirait assez bien la plupart du temps.

- Cela s'appelle de la monnaie, des oboles. On n'échange pas directement les objets, on les donne contre des oboles, pas toujours le même nombre.
- Est-ce que le travail aussi s'échange contre les oboles ?
- Certains travaux, je crois.
- Pourquoi ces femmes portent-elles une coiffure si compliquée ? Cela doit leur prendre beaucoup de temps. Est-ce un rituel spirituel ?
- Non, répondait Artus. Ce n'est qu'une mode.
- Une mode ? Qu'est-ce que c'est ?
- Quelque chose que tout le monde a envie de faire en même temps, et personne ne sait pourquoi.
- Où sont vos champs ? Vos troupeaux ?
- Albâtre n'est pas agricole, disait Artus. On achète la nourriture aux Cités Portuaires.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas, parce qu'on travaille pour autre chose.
- Mais ce mendiant, là, pourquoi attend-il des bouts de métal, au lieu de semer et d'élever?

Parfois, Artus n'avait pas de réponse. En retour, il posait mille questions sur la philosophie spiritualiste, dont il recevait des bribes éparses, et qui l'intriguait. Les enfants d'Albâtre aimaient les jouets, les fêtes, l'animation... les enfants Spiritualistes aimaient s'entraîner, construire, comprendre. Et, bien qu'il fût un pur enfant d'Albâtre, il se sentait plus à l'aise avec ces derniers. L'un de ses sujets favoris de conversation restait évidemment cet esprit sans corps qui continuait à le terroriser régulièrement la nuit; Soleya lui donnait des conseils, lui apprenait des Chants de Défense, et l'entretenait longuement de ses terreurs personnelles, du Maître Sornar qui était venu les tuer tous, et qui se cachait quelque part... Ce fut à cette période que l'idée, inexprimée tout d'abord,

mais bien réelle, vint à Artus, que l'esprit sans corps qui le terrorisait et l'Assassin des Spiritualistes qui terrorisait ses camarades pourraient ne faire qu'un.

Il ne s'en ouvrit pas à sa mère, cependant, qui paraissait éviter le sujet autant que possible, et feignait de croire devant Artus que tout cela appartenait au passé. Incidemment, cependant, quand il pensait à lui, quand, la nuit, il percevait sa présence, il prit l'habitude de changer ce « lui » indistinct en un nom bien sonore, et de l'appeler, en son for intérieur, « Sornar ». Cela le rassurait un peu, comme si de connaître le nom de l'esprit lui donnait une sorte de prise sur lui. Il lui parut d'ailleurs que dès qu'il commença à l'appeler par son nom, l'esprit vint moins souvent le visiter.

Marvane aimait à visiter la Haute-Ville, dont l'architecture majestueuse agissait sur ses sens. Mais les autres enfants préféraient leur véritable royaume : les Faubourgs, où ils régnaient en maîtres, comme une nuée de génies et de fées. L'exode de la Basse-Ville avait été rapide et colossal; le transfert de population s'était fait en quelques semaines à peine, et les Faubourgs demeuraient là, intacts encore, mais destinés à la ruine, vestiges haïs de la caste inférieure, que l'on n'osait pas détruire, mais qu'on avait pris en haine. Les seuls habitants qui y résidaient encore étaient pour la plupart âgés, et passaient dans ces bâtisses lézardées avec des silences de fantômes. Les Chafouins, jouissant d'une liberté quasi-totale, avaient investi des quartiers entiers - ils entraient par les portes, montaient par les escaliers, se déplaçaient par les rues, tout à fait comme des humains, ce qui ne manquait pas de faire rire les enfants qui étaient tous capables de les repousser d'un simple regard.

- Crois-tu qu'ils vont ouvrir une boutique ? disait l'un d'eux.

Et leur attention était aussitôt attirée par un combat, ou un accouplement, ou le spectacle d'une femelle avec ses petits chapardeurs, qui, de tous, était leur préféré.

Parfois les enfants investissaient un ou plusieurs bâtiments, et s'adonnaient à des activités spirituelles. Ils essayaient souvent la transe collective, pour imiter Ireyn, dont

Soleya contrefaisait à la perfection la voix de Verbe, et, dans l'immaturation et la souplesse de leur esprit encore ouvert et malléable, ils réussissaient assez souvent à établir une connexion mentale. Artus, qui adorait cet exercice et qui le pratiquait assidument avec sa mère, avait appris à projeter son esprit parmi les autres - et plusieurs fois, il servit de catalyseur à leurs transes enfantines. Mais cela ne durait jamais longtemps, car leur énergie était limitée, et leur concentration intermittente - et ce qu'ils étaient capables de suivre, dans le sillage ferme et droit des adultes, ils n'étaient pas capables de le reproduire seuls et sans guide.

Un jour, Artus leur parla de son frère enfermé dans le noir, et les autres lui trouvèrent un nom. « Nox », le baptisèrent-ils. Artus se demandait pourquoi il n'avait jamais pensé à lui donner un nom. Les noms, se disait-il, étaient emplis de pouvoir. Marvane et Soleya insistèrent pour essayer une transe collective destinée à contacter Nox. Il s'ensuivit un profond malaise qui ne les incita pas à renouveler l'expérience. « Ireyn », disait alors solennellement Soleya, nous dit toujours de ne pas faire n'importe quoi avec l'Esprit ». Ils quittaient alors le terrain inquiétant de l'Esprit pour s'égarer en Ville Basse, où les vieillards avaient fini par les considérer avec une sorte de résignation.

La petite Grettel, qui avait eu avec Naïma une relation toute particulière, s'était dès l'abord sentie attirée par ces figures parcheminées et voûtées, qui les suivaient de leurs yeux laiteux. Même sans souvenir précis, elle se rappelait confusément les vieillards de la Cité-Monastère, qui parvenaient à donner un sens à leur détachement du corps, et même à leur mort prochaine, par une aspiration continuelle à une forme de sainteté. Elle était allée leur parler, spontanément. Mais là où elle s'attendait à trouver bienveillance et protection, elle n'avait reçu que rebuffades et sarcasmes. Elle renouvela l'expérience trois ou quatre fois, mais à chaque fois, la vieille femme ou le vieil homme l'accueillait avec aigreur.

- Tu n'as rien de mieux à faire qu'à chafouiner par ici ?

- Retourne à Albâtre, tu n'es pas la bienvenue chez moi !

Seul, un vieil ouvrier teinturier, qui avait les doigts à jamais bleuis aux couleurs des toges estudiantines, les accueillait toujours avec aménité. Il était furieusement bavard, et, les interlocuteurs se faisant rares, ou sourds, en Ville Basse, il se réjouissait de cette occasion d'évoquer ses souvenirs, pour la plupart véridiques, mais qu'il cousait les uns aux autres de façon si extraordinaire qu'on pouvait avoir l'impression qu'une seule journée d'un ouvrier teinturier était pleine de rebondissements et d'aventures. Le temps d'avant la révolution, par sa bouche édentée, commençait à devenir mythique.

- Vous connaissiez mon père, Maître Keller, à la Frontière ?

- Tu es le petit de Keller ? s'enorgueillissait le vieil homme. Il ne devrait pas te laisser traîner comme ça, les faubourgs ne sont pas sûrs.

Le vieillard, Samos, vivait dans une grande pauvreté, et ce dénuement frappa Grettel, qui n'eut de cesse de rebattre les oreilles de toute la petite bande avec la misère de ces lieux. Pendant presque une semaine, ils utilisèrent leur temps libre à retourner un bout de terrain et à planter pépins et graines qu'ils pouvaient glaner dans les marchés de Haute-Ville. Il en résulta un potager assez piteux, dont le vieux Samos fut pourtant enchanté. Il n'avait jamais connu de pareils enfants, et les appelait ses anges.

CHAPITRE 15 : SECONDE EXPÉDITION

Il faisait froid ici, un froid de caveau, d'une constance désespérante, qui finissait par vous engourdir les doigts et par vous ronger l'humeur. Cela faisait quarante-huit heures qu'ils progressaient, avec lenteur et difficulté, toujours plus bas, plus loin de la lumière. Quelques pierres frontales brillaient dans la pénombre; les torches s'étaient depuis longtemps éteintes, et on avait renoncé à les rallumer sans cesse. On s'était accoutumé à cette obscurité aveugle; on avançait à tâtons, sans connaître le relief du sol ni les accidents des parois avant d'avoir trébuché dessus. On avançait, encadré par celui de devant et celui de derrière; on se reposait parfois, mais l'attente immobile était presque encore plus insupportable que la marche elle-même. On avait presque arrêté de parler, car le silence environnant prenait des proportions sacrées, telluriques, et les bruits se répercutaient au fond des galeries invisibles de manière inquiétante. Keller marchait le troisième, et se cognait plus souvent qu'à son tour. Cardone ouvrait la marche car il prétendait être capable de voir dans le noir - Fly avait tenu à l'accompagner. Ni l'un ni l'autre ne souhaitait voir Keller essayer les dangers d'une position si hasardeuse.

Tout en essayant de ne pas s'abrutir complètement dans le froid, le noir, le silence, qui étouffaient presque leur identité à tous, Keller tentait de se figurer comment un enfant pouvait grandir ainsi. Tout au long des jours interminables, dans l'impossibilité que quelque chose se passe, dans cette mort. La compassion pour son second fils le prenait parfois à la gorge - non pas parce qu'il était son fils - ce lien-là était très abstrait - mais parce qu'il avait été arraché à la douceur maternelle, à la beauté d'Albâtre, à la joie bavarde de son frère. Il avait été arraché et plongé là. Et quarante-huit heures du même traitement le rendaient à moitié fou.

Les premières heures, Fly et quelques autres natifs de Ville-Basse avaient tenté de faire un peu d'humour, mais leurs blagues sonnaient creux, comme des coups d'épée dans l'eau, et, malgré la reconnaissance qu'on éprouvait pour leurs efforts, personne ne parvenait à en rire. Ils étaient habitués à supporter, et même pour certains à mépriser la douleur. Les nuques courbées, les membres roidis, les pieds rompus par le piétinement, ne les auraient pas empêchés de rire. Mais la suffocation permanente, l'impression de manquer d'air - la poitrine écrasée, le souffle court - les repliait sur eux-mêmes.

Ils avançaient sans savoir où, pour chercher ils ne savaient quoi - et cette expédition prenait parfois des allures de pénitence. Keller payait pour ses années d'oubli, pour la paix de la forêt, pour la joie violente de son retour. La plupart des autres lui payaient leur dette à lui - et c'est par amour pour le père, et non par inquiétude pour le fils, qu'on supportait le calvaire. Seuls quelques natifs de Haute-Ville, persuadés comme Aelenor que la Guilde de l'Ombre ne pouvait se trouver que là, agissaient sous la férule de leur raison. Mais ils avaient d'autant plus peur - car s'ils reconnaissaient qu'il était indispensable de ratisser ces galeries, ils jugeaient également que les chances de survie des éclaireurs se faisaient plus infimes à chaque pas que l'on faisait.

Ils arrivèrent enfin à un élargissement des tunnels, et à une sorte de carrefour. Vers leur gauche, un tunnel, manifestement artificiel, se dirigeait vers une lointaine lueur. Tout droit, les galeries se multipliaient et se ramifiaient, aboutissant à des salles plus vastes, à plusieurs niveaux. Après une rapide vérification, on comprit que le tunnel de gauche avait été creusé assez récemment, et menait à l'extérieur, dans une partie profonde de la forêt à laquelle ne menait aucun sentier. Des traces d'activité humaine, des cultures, quelques enclos où paissaient tranquillement quelques bêtes, les avertirent qu'il y avait là une communauté. Ils ne purent s'empêcher de rester plus longtemps qu'ils ne l'auraient dû au soleil, dans l'éclaboussement vert et or de la lumière qui filtrait à travers les feuilles. Malgré le danger imminent - si les Frères Sombres étaient les artisans de ces installations

rustiques, ils pouvaient faire irruption à tout instant - ils ne purent se résoudre à retourner immédiatement dans les cavernes - l'appel de la lumière et de la chaleur était impérieux, animal, plus puissant que la raison, comme la promesse d'une bouffée d'air pour les noyés. Keller laissa les hommes respirer un moment, guettant sans cesse l'entrée des grottes. Les avait-on vus, entendus ? que fallait-il faire ?

Il s'entretint rapidement avec les autres, et notamment les natifs de Haute-Ville qui les accompagnaient.

- Qu'en dites-vous ? demanda Keller.

Fabriz hocha la tête assez sinistrement.

- Cette entrée ne figure pas sur les cartes, nous n'avons aucun moyen de la retrouver sans passer par ces deux journées dans les galeries. C'est une cachette idéale. La forêt est ici très profonde et très escarpée, personne ne la traverse sans avoir une bonne raison pour le faire.

- Ca signifie qu'ils se sont installés par là, à deux jours de marche des entrées cartographiées, et qu'ils ont creusé cette sortie par la suite.

- Par quel miracle ont-ils pu détruire ainsi la montagne ? Cette roche a la peau dure ! dit Fly.

- Par l'Esprit, dit gravement l'un des natifs de Haute-Ville.

- Votre Esprit peut faire exploser les montagnes ? plaisanta Cardone.

- J'en ai peur, répondit le Haut Citoyen, décontenancé.

Keller essaya de faire mentalement le tour de la question.

- Ils doivent être très proches. Ils doivent avoir des gardes. Ils nous ont peut-être déjà repérés. Nous devons faire très vite.

- Que devons-nous faire très vite, Keller ? Rebrousser chemin ?

- Il n'y a que trois solutions, dit Fabriz. Soit on rebrousse chemin, avec le risque de les avoir aux trousses. Soit on essaie de retraverser la forêt, ce qui permettrait une

localisation plus précise. Soit on s'arme de courage et on va visiter les dédale de galeries et de salles qui doivent grouiller de Frères Sombres.

- Ne pouvez-vous projeter votre esprit pour savoir si nous sommes repérés ?
- Je ne sais pas, murmura l'un des natifs de Haute-Ville. Je ne sens pas d'agitation humaine, mais il y a quelque chose à l'affût.
- Y a-t-il des volontaires pour m'accompagner à l'intérieur ? demanda Keller. Les autres, tentez de retrouver votre chemin par la forêt, prévenez Albâtre, et surtout, faites vite.
- C'est de la folie, Keller !
- Nous avons peut-être une toute petite chance de surprendre quelque chose d'utile, alors qu'ils ne nous ont pas repérés. On y va furtivement, on prend tous les repères possibles, on jette un oeil, et on file.
- Je vous suis, dit Fly.
- Moi aussi, dit Cardone.
- Alors ça suffira, dit Keller. Nous ne devons pas faire de bruit.
- Aucun de vous ne maîtrise l'esprit, fit observer Solen, l'un des natifs de Haute-Ville. L'un de nous doit vous accompagner. Je viendrai.

Et c'est ainsi que l'expédition se sépara en deux. Keller, accompagné de Fly, de Cardone et de Solen, pénétrèrent à nouveau dans les cavernes, non sans un frisson d'horreur instinctif. Les sept autres, après quelques repères pris dans le ciel, se mirent à la recherche de la rivière qu'ils entendaient couler, et décidèrent de suivre son cours jusqu'en bas.

Keller, qui ouvrait la marche, oubliait presque son propre corps à force d'essayer d'en effacer toute manifestation - le souffle quasi-suspendu, la démarche silencieuse, les mouvements invisibles dans l'obscurité épaisse. Il reconnaissait dans la tension de ses muscles et de son esprit une excitation familière, celle du danger. Il avait peur, sans doute, mais cette peur était noyée dans tant de sensations physiques diverses, tant de

concentration mentale, qu'il n'y prêtait pas attention. Les autres auraient tout aussi bien pu ne pas le suivre, et avoir disparu, tant ils étaient furtifs derrière lui.

La galerie qu'ils avaient choisi d'emprunter était assez étroite, et ne permettrait pas de se camoufler s'il venait quelqu'un. De toutes façons, s'il venait quelqu'un, il s'agirait d'un Frère Sombre, à qui leur présence, si furtive qu'elle fût, n'échapperait pas. Ils seraient tués instantanément, comme Aymeric. Il ne fallait pas que quelqu'un vienne, tout leur pari résidait là. Keller n'espérait pas grand chose, au fond de lui-même. Pouvait-il réellement espérer qu'il retrouverait son fils, sans gardien, que celui-ci le suivrait docilement, et qu'ils repartiraient ensuite sans être pris en chasse ? Pouvait-il seulement espérer faire une reconnaissance des lieux, alors que leur seule irruption dans une salle occupée signerait leur arrêt de mort ? Non, il n'y avait guère d'espoir à nourrir - il y avait seulement une force qui le poussait en avant, et les autres qui le suivaient.

Les minutes qu'ils passèrent ainsi, égrenant chaque seconde à une sinistre horloge, leur parurent des heures. Ils eurent beaucoup de chance, cependant; les Frères Sombres étaient rassemblés dans la Cathédrale au moment où ils pénétrèrent dans les quartiers, et nul ne vint à leur rencontre. Une voix leur parvint - une voix qui s'exprimait en Langue Noble, une voix de Verbe qui résonnait lugubrement dans un espace immense, et à laquelle répondait parfois le murmure d'une foule nombreuse et soumise. La peur resserra son étau sur le cœur de Keller. Il ne put s'empêcher de se retourner, de chercher un réconfort dans les yeux de ses camarades qui brillaient à peine dans la pénombre, et qui semblaient sortis de leurs orbites.

Keller leur fit signe de s'arrêter.

Les Frères Sombres étaient là. Ils étaient nombreux, ils continuaient leurs rituels maudits, ils avaient un chef, une hiérarchie. Nul besoin d'en savoir plus : cela suffisait pour monter une expédition guerrière. Keller fit signe à Cardone de rebrousser chemin, et le jeune homme parut immensément soulagé. Solen, cependant, essayait de dire quelque

chose - Keller doubla Cardone et Fly, et les laissa derrière, pour essayer de comprendre de quoi il retournait. Solen voulait rester pour écouter le discours, qu'il était le seul à comprendre. Keller lui fit signe de fermer la marche, et passa devant. Les choses se passèrent très rapidement à partir de cet instant - tandis qu'ils reprenaient leur marche, Solen un peu en arrière, l'oreille et l'esprit tendus, ils entendirent un craquement énorme, comme si des pierres géantes roulaient dans un puits sans fond, et une fine pluie de terre commença à tomber sur leurs têtes. Keller saisit Cardone, derrière lui, par le bras, et le traîna de toute la vitesse dont il était capable, ignorant l'épouvante de l'enfer qui déferlait sur eux, et la douleur des éclats de roches qui les heurtaient, qui à la tête, qui au bras. Il releva Cardone plusieurs fois, car le jeune homme, dans un état de stupeur et d'hébétude, ne le faisait pas tout seul.

Enfin, ils furent hors d'atteinte, dans une galerie qui ne s'effondrait pas. Derrière eux, l'éboulement avait englouti le passage.

Ils étaient hors de danger, le plafond ne s'écroulait plus, et le passage derrière eux était bouché. Keller mit un certain temps à comprendre ce que cela signifiait.

Fly et Solen étaient restés dessous.

Il prit contre lui la tête de Cardone qui sanglotait nerveusement, et le laissa crier, et faire tout le bruit qu'il voulait, pendant plusieurs minutes.

- Est-ce que tu as envie de te laisser mourir ? demanda gentiment Keller, à voix basse.

- Non.

-Alors reprends-toi, mon garçon, parce qu'on va avoir besoin de toutes nos forces.

Cardone se calma enfin.

- On aurait dit que la montagne elle-même avait détecté notre présence, dit-il en tremblant.

- Oui, c'est bien ce que j'ai ressenti aussi.

- Ce n'étaient pas les Frères Sombres ?

- Je ne crois pas.

Keller repensa à la phrase d'Aelenor. Ce n'était pas humain. C'était partout. Une sorte de démon nichait là, avait écrasé leurs compagnons sous des tonnes de pierre, et pouvait recommencer n'importe quand. Le passage vers la sortie était inaccessible - seule une galerie profonde, qui paraissait traverser la montagne de part en part, s'ouvrait à eux. Il se concentra autant qu'il put pour émettre un appel mental, par-delà la distance. Cardone le regardait comme un messie, et la confiance qu'il lui témoignait lui donnait à la fois du courage et une obscure envie de pleurer. Je ne suis pas celui que tu crois, arrête de croire en moi, avait-il envie de lui dire. Mais il prit sur lui.

- J'ai appelé Albâtre, mentit-il. Des renforts arrivent. Nous allons essayer de trouver une sortie, et tout va bien se passer.

Le jeune homme acquiesça, et s'en remit à lui. Alors, déjà épuisés, et tremblants encore de la catastrophe, ils commencèrent une marche qui devait les amener à l'air libre, aveugles et chancelants, plus de trente-six heures après.

PARTIE 3 : ERUPTIONS

CHAPITRE 1 : FILIATIONS

Keller garda le lit pendant une semaine complète à son retour. L'épuisement musculaire, la cécité partielle, la culpabilité, la terreur, se conjuguèrent, et après avoir dormi pendant vingt-quatre heures, il se réveilla si douloureux qu'il ne put pas se lever. Les blessures qu'il avait reçues lors de l'effondrement de la galerie étaient plus graves qu'il n'y paraissait, et la marche forcée qui les avait suivies les avait encore aggravées. Il fut pansé, soigné, veillé par Aelenor, qui murmurait souvent des paroles apaisantes de sa voix de Verbe, qu'il écoutait les yeux mi-clos. Il ne parla presque pas les premiers jours, mais lui ouvrit son esprit, et Aelenor pouvait presque, dans cet abandon, lire en lui comme en un livre ouvert.

Artus venait parfois au chevet de son père, sérieux et silencieux, et restait quelques minutes ainsi, puis il obéissait à l'appel muet de ses trois ans, et disparaissait comme il était apparu, folâtre et imprévisible.

Au bout d'une semaine, Keller se sentit plus fort, et put se lever, et se déplacer dans la maison. Mais il ne sortit pas. Et, doucement, sans y prendre garde, il s'installa dans sa convalescence comme dans une tour d'ivoire.

- Tu n'as pas envie de sortir ? lui demanda Aelenor par un clair matin d'automne, bleu et frais.

- J'ai tout ce qu'il me faut à la maison, dit-il en souriant. Je n'ai pas envie d'affronter Albâtre.

Elle était en train de se coiffer, et il la regardait amoureusement.

- Il faut pourtant reprendre la campagne, dit-elle.

- Elle est perdue d'avance, si tu veux mon avis.

La campagne qui opposait les Idéalistes aux Pragmatiques battait en effet son plein. Les premières élections d'Albâtre auraient lieu dans une lunaison, au solstice d'hiver, et leur importance n'échappait à personne. Tout le pacte social, toute la constitution de la Cité allaient dépendre de la personne qui accèderait au pouvoir. Aelenor, pendant le dernier discours d'Aumon lors du procès, s'était juré de ne plus faillir, et de se battre avec toutes ses armes. Elle avait peur des Pragmatiques, elle voyait comme Cassandra la ruine et la désolation se répandre sur sa ville, et elle essayait de toutes ses forces de prévenir le danger. On l'aimait encore, parmi les natifs de Basse-Ville, et on l'écoutait un peu.

- Il faut aussi organiser l'expédition dans la Montagne, dit-elle.

Keller haussa les épaules.

- Nous ne pouvons pas faire tout cela à tous les deux, Aelenor. Il faut une armée, et une armée de Hauts-Citoyens surentrainés, il faut risquer la vie de chacun des hommes qui se portera volontaire, car il y a de fortes chances pour que personne n'en revienne. Ce n'est pas une petite expédition, c'est une affaire collective.

- Que veux-tu dire ?

- Que c'est notre fils qui est là-dessous, mais que, tous seuls, nous n'y pouvons rien.

- Alors notre seule voie d'action est la politique, n'est-ce pas ? Il faut donc faire campagne.

Keller eut un rire tendre, doux-amer.

- Ca, c'est ton rayon, n'est-ce pas ? Et comme le Verbe a été autorisé pour la campagne, tu vas tous les persuader...

- Ruben est de première force à ce jeu-là, lui aussi.

- Je sais.

- Tu n'y crois pas, n'est-ce pas ? Tu penses que c'est perdu d'avance, tu me l'as dit tout à l'heure.

- Quand je suis retourné dans la montagne pour tâcher d'en savoir plus, je savais aussi que c'était perdu d'avance. Mais j'y suis allé quand même.
- Et tu as perdu deux hommes. Et tu as failli mourir.
- Mais j'y suis allé parce qu'il fallait que j'y aille. Et toi, tu dois y aller aussi.

Aelenor le regarda gravement.

- Pour notre fils et pour Albâtre, observa-t-elle simplement.

Artus apparut sur le seuil de la chambre, les cheveux ébouriffés.

- Et toi, Artus, demanda Aelenor, que fais-tu aujourd'hui ?
- Moi ? Je vais rester avec Ireyn, qui a rendez-vous avec ma petite soeur aujourd'hui.

Aelenor et Keller se regardèrent.

- Que dis-tu ? demanda Keller.
- C'est aujourd'hui qu'elle arrive au monde.

Ireyn était de fait presque à terme, mais l'air docte du petit garçon fit sourire Aelenor.

- Viens me chercher au Forum si elle arrive, lui recommanda-t-elle. Je t'emmène chez Ireyn et je me rendrai au Forum juste après.

Keller les regarda partir, plein d'amour et d'impuissance. La maison semblait vide, sans eux, et il joua quelque temps avec Grollo, pour tromper la solitude. Il fit le tour des pièces, vaguement satisfait de la grâce des moulures, des plafonds, de la transparence des faïences et de la douceur des étoffes. Puis il s'assit dans un divan, dans le péristyle, et repensa à la Frontière. Il avait l'impression d'avoir été heureux, là-bas - vivant dans un mythe simple et rassurant. Il y avait une oppression, de l'injustice, des torts à réparer, et il luttait contre cela. Il avait tout misé dans cette aventure - son amour, sa vie, sa mémoire, Keytel, son enfant. Et ses hommes. Et lorsqu'il regardait les conséquences de tout ceci, elles lui paraissaient si complexes, si confuses, qu'il n'y reconnaissait pas son action. L'oppression avait-elle été supprimée ? Cela paraissait difficile à dire. En partie, oui, certainement. Mais une nouvelle forme d'oppression se dessinait, et menaçait de

s'organiser, de prendre corps, sous la forme du pragmatisme. Les torts avaient-ils été réparés ? La justice était-elle rendue ? Le souvenir du Procès l'accablait. Là où Aelenor ne voyait qu'une défaite politique, Keller voyait un naufrage personnel. C'est pourquoi elle pouvait continuer la bataille, et lui non. Keller avait accusé le traître, et s'était vu accuser en retour. Il avait été traité d'assassin, et l'assassin avait été acquitté. Ce désaveu public, cette ingratitude de la foule, l'avaient si profondément déstabilisé qu'il se protégeait maintenant en se détournant volontairement de la chose publique. Aelenor avait l'habitude de tenir tête à la foule, c'est ainsi que son caractère s'était forgé. Elle pouvait exister en étant seule contre tous, en ayant raison seule contre tous. Et c'est aussi pour ça que Keller l'aimait tant. Elle pouvait boire la coupe de l'amertume et l'avalier sans faiblir. Lui l'avait vidée, et se retrouvait empoisonné, paralysé.

Il repensa aux paroles qu'Aelenor lui avait dites pour lui faire retrouver la mémoire. La nuit de feu et de sang où tu devais devenir Père, et où tu es devenu Assassin. Quel Père faisait-il à présent ? Artus était son plus cher trésor, mais il se sentait à peine son père, tant il ressemblait à Aelenor. L'autre fils était sous la Montagne. Et l'enfant qui devait naître aujourd'hui ne faisait que compliquer le tout. Il échouait à être Père, et n'était finalement qu'un assassin, comme la foule le lui avait rappelé.

- Maître Keller ?

Il tressaillit à la voix du jeune homme qui l'appelait.

- Cardone ? Entre, c'est ouvert.

Le jeune homme pénétra dans le péristyle, avec une déférence un peu empruntée.

- Et ne m'appelle plus Maître, veux-tu ? c'est absurde. Je ne suis maître de rien.

- Je venais prendre de vos nouvelles, et vous remercier. Sans vous, je serais resté en-dessous moi aussi.

Keller le considéra. Il était touchant, avec ses contusions, dans sa maladresse juvénile, plein d'enthousiasme et de retenue.

- Comment me considères-tu, petit ?
- Vous êtes le Père que j'aurais aimé avoir, Monsieur.
- On n'a jamais le Père qu'on aurait aimé avoir, petit. Moi, c'était Keytel, le père que j'aurais aimé avoir, tu te souviens de lui ?
- Oui, Monsieur.
- J'ai emmené beaucoup d'hommes à la mort, Cardone. Ca ne te dérange pas ?
- Ils étaient des soldats, Monsieur. Des volontaires. Ils sont morts pour la liberté.
- Pour toi, pour ta famille, la révolution a vraiment changé quelque chose ?
- Oh oui Monsieur ! s'écria Cardone. Et pour vous aussi, regardez votre villa.
- Et que crois-tu que je devrais faire à présent ?
- Comment ça ?
- Est-ce que je devrais aller parler au Forum ? Est-ce que je devrais retourner tout seul dans la Montagne ? Est-ce que je devrais attendre ici ?
- Sans vouloir vous offenser, Monsieur, vous n'avez pas encore très bonne mine.

Keller hoch la tête en souriant.

- Vous devriez vous reposer en mangeant des gâteaux de miel, et profiter de votre famille, continua Cardone timidement.

Cette fois Keller rit de bon coeur.

- C'est bien ce que je me disais, fiston, mais je n'étais pas sûr de moi...

Cardone resta auprès de lui une partie de la matinée, et lui rendit un peu de sa bonne humeur. Il y en avait au moins un qui le voyait comme un Père glorieux - et cette seule pensée le réconfortait profondément. Après tout, paternité et filiation étaient-elles vraiment une affaire de sang ?

Pendant ce temps, Aelenor avait rejoint ses troupes au Forum. Les deux camps avaient été autorisés à occuper chacun une aile, de part et d'autre de la tribune.

Les orateurs des deux camps se relayaient, allaient et venaient, se pressaient, sifflaient tant et plus. Le public était au milieu, nombreux, versatile et bruyant. Les gens venaient passer une heure avant d'aller travailler, ou au passage de leur promenade. Ils prenaient la température du débat, réfléchissaient à deux ou trois arguments lancés à cet instant précis, puis repartaient. Certains, plus acharnés, restaient plusieurs heures de suite, et écoutaient les débats contradictoires. Mais dans l'ensemble les prises de parole étaient décousues - même si les orateurs se donnaient vaguement la réplique, leurs plaidoiries étaient conçues pour frapper vite et fort, comme si chacune devait être la seule chance de toucher les électeurs. Cet exercice ne convenait pas aux natifs de Haute-Ville, parce qu'ils avaient été éduqués pour un exercice de la pensée construit et progressif, parce qu'ils avaient horreur des pertes de temps intellectuelles et plus encore des répétitions inutiles. Les bonimenteurs de Ville-Basse, les commerçants et les actrices de théâtre, eux, habitués à répéter éternellement le même numéro, trouvaient plus facilement le souffle nécessaire à chaque recommencement du discours. Ainsi, la rhétorique de Haute-Ville se trouvant cassée dans l'oeuf par le format même de la prise de parole, les natifs de Basse-Ville se trouvaient avoir leur place parmi les orateurs, malgré le désavantage de ne pas maîtriser le Verbe. Un natif de Haute-Ville plaidait, avec le secours du Verbe, et l'instant d'après, un natif de Basse-Ville répétait un lot de formules mille fois répétées, qui agissaient avec la vigueur d'un martèlement sur une enclume; et le public, dont l'attention subissait de nombreuses variations, et qui était fort composite dans sa nature-même, répondait à ces diverses sollicitations avec un égal intérêt.

Aelenor prit le discours de l'un de ses adversaires en route. Il s'agissait d'un natif de Basse-Ville qu'elle ne connaissait pas, et qui haranguait la foule avec une énergie farouche.

- ...car les idées sont dangereuses et vous mènent à la ruine. Pourquoi ? Eh bien, regardez donc ce qui est arrivé aux Spiritualistes, malgré toute leur puissance. Ils sont

morts ! Pourquoi sont-ils morts ? Parce qu'ils avaient des idées. Parce qu'ils se sont opposés à plus fort qu'eux. Sornar nous a-t-il attaqués ? Non, il nous a laissés tranquilles, car il savait qu'Albâtre s'occupait de ses affaires, et c'est là comme on doit vivre, mes amis, en s'occupant de ses affaires. Et nos affaires, ce sont des choses pratiques, c'est de travailler, de produire, de gagner des oboles, et de rester à flot. Un navire doit s'occuper de naviguer, mes amis, car s'il s'occupe d'autre chose, il coule !

Aelenor l'écoutait d'une oreille distraite, ce qui suffisait amplement pour comprendre le message. En même temps, elle se préparait à passer elle-même à la tribune, et observait les rangs de ses adversaires. Daphnaé n'était pas là, mais Ruben, qui s'arrangeait toujours pour passer après elle, se cachait au troisième rang, dans l'ombre. Le public était assez clairsemé; mais attentif en ce début de journée. Lorsque vint son tour, elle prit le temps de porter un regard circulaire, en inspirant profondément, puis sa lumière frontale se mit à briller, de cette belle lumière bleue qui faisait l'admiration de tous, et qui paraissait plonger le monde autour d'elle dans un au-delà azuré.

« Que les serpents mordent ma langue si je suis insincère. Les poissons ne sont-ils pas tranquilles et confiants alors que la nasse de la destinée se referme sur eux ? Les fourmis ne vaquent-elles pas dans un ordre immuable à leurs affaires d'insectes, ne produisent-elles pas, ne sont-elles pas les ouvrières les plus disciplinées, alors que l'homme au-dessus de la fourmilière brandit le feu qui les anéantira ?

Détournez-vous de la Folie qui cabriole gaiement au bord des précipices, et qui vous entraîne dans sa danse légère et mortelle. Détournez le regard de l'Est où rayonne la lumière, pour regarder vers l'Ouest où point la Nuit, qui avance avec son armée d'anges de ténèbres, et avale la lumière dans sa grande bouche d'ombre. L'Inconscience aux yeux bandés n'apporte jamais le salut.

Albâtre bat en moi comme un coeur gigantesque, et son initiale de feu brûle ma joue. Je sens ses pulsations affolées, et veux pourtant garder les yeux grand-ouverts. La maladie

la ronger et son sang ne charrie plus la fraîcheur et la force. Ses tissus ne se régénèrent pas. Combien de temps résistera-t-elle à cet effondrement de soi qui la guette, alors que son principe vital, son âme, est en train de couler par toutes ses blessures ? L'âme d'Albâtre n'est faite ni de sang humain, ni de terre féconde, ni de fer industriel. L'âme d'Albâtre est et a toujours été la Beauté, et avec la Nouvelle Albâtre, la Beauté a changé de peau. Celle qui étincelait dans nos jardins et dans nos oeuvres doit éclater aujourd'hui aussi dans notre corps social. Pas de Beauté sans Justice, avons-nous crié à la face du Ciel. Et nous voilà, la tête baignée des larmes de sa pluie amère.

La Révolution n'a pas été le soubresaut hasardeux d'une Histoire aveugle. Elle a été la mue nécessaire et sublime d'une créature qui était encore incomplète et qui doit pouvoir aujourd'hui ouvrir ses ailes immenses. Mais si la Beauté qui est sa substance est aujourd'hui piétinée, si nous contenons son âme immortelle dans les carcans odieux du profit et de l'intérêt, Albâtre s'arrêtera au milieu de sa mue, figée pour jamais dans sa métamorphose avortée : un dragon aux ailes atrophiées, qui ne sait ni marcher ni voler, et dont le feu interne dévorera les entrailles. L'Idéal doit guider nos pas et nos coeurs parmi les vicissitudes et l'obscurité, nous devons refuser le parti facile d'une prospérité prostituée à des valeurs qui ne sont pas les nôtres. La culture de l'esprit, la sagesse, l'harmonie sociale, le respect humain, la soif de savoir, doivent seuls briller dans notre ciel épuré. L'heure approche où nous devons choisir entre une Beauté inflexible et une Paix honteuse, mes amis, et ce jour là, comme au jour de la Révolution, nous devons choisir la Beauté et nous armer contre les lâchetés qui rongeront nos âmes comme des vers.

Elle avait fini et ses paroles retentirent un moment dans un silence recueilli. Seule elle parvenait à obtenir un silence de cette qualité; même Ruben, pourtant aussi convaincant qu'elle, ne plongeait pas l'assistance dans cette méditation profonde et sacrée. Aelenor ressentait les fatigues du Verbe, et maîtrisa un léger étourdissement en

allant reprendre place avec son camp. L'ancien Chancelier Ruben, qui semblait s'être juré de ne jamais lui laisser le dernier mot, et de ne surtout jamais parler le premier, se dirigea avec lenteur vers la tribune. Aelenor l'écouta avec intérêt. Il y avait longtemps que son Verbe ne l'affectait plus du tout, et elle supposait qu'il en était de même pour lui.

La Beauté, cette idole aux yeux vides. Cette déesse inférieure assoiffée de passions funestes. Cette mendicante qui prostitue ses charmes et ne donne en échange que le leurre infini de l'éternelle déception...

La Beauté, dans le panthéon immobile des principes, doit être soumise à l'Ordre éternel, sans lequel elle ne serait pas.

L'Ordre, Père universel, n'a pas enfanté que la Beauté, mais la Prospérité, la Paix, le Commerce, et la Hiérarchie...

L'attention d'Aelenor fut distraite par Artus qui s'était immiscé près d'elle, les yeux ardents et dans une grande agitation. Il était accompagné de Soleya... Aelenor comprit tout de suite qu'Ireyn était dans les douleurs de l'enfantement, et qu'ils venaient requérir son aide. Elle s'excusa d'un geste protocolaire auprès de l'assistance et suivit les enfants qui avaient grand peine à contenir leur exaltation, et qui, sur le chemin, l'abreuvèrent de propos décousus et contradictoires concernant des chants, du linge, des cris, de l'eau chaude, du sang, une petite soeur...

- Elle est née, elles vont bien ? demanda Aelenor dès qu'elle fut en mesure de placer un mot.

- Oui !

La parturiente avait un air las, lointain, assouvi. Aelenor fut frappée de son expression auguste et hésita à lui adresser la parole, comme si elle se fût trouvée devant un être de l'au-delà.

- Approche, Aelenor, dit Ireyn. Regarde la fille de l'homme auquel tu as lié ton destin.

Aelenor avait suffisamment réfléchi à tout ceci, et avait dépassé la rancune et la jalousie qu'elle avait éprouvées au commencement. Elle avait accepté cette naissance, et cet épisode de la vie de Keller. Elle jeta les yeux sur la petite créature presque transparente qui sommeillait au sein d'Ireyn.

- Ne devrait-il pas être là ? demanda-t-elle.
- Non, dit-elle. Nos chemins se sont croisés, mais ton chemin et le mien sont parallèles. C'est à toi que je veux la confier.
- La confier ?
- L'avenir s'étrécit devant mes pas. Je suis devenue, j'ai joui, et j'ai bâti. La Cité d'Albâtre a reçu quelque chose en héritage des miens, par ma bouche. Tu as reçu cet héritage, plus que toute autre. Et j'ai donné la vie.
- Le devenir, le jouir, le bâtir... Vas-tu devenir une Donneuse alors que tu n'as pas vingt ans ?
- Il le faut, Aelenor, nous ne sommes pas maîtres du rythme du temps. Le temps pour moi a filé droit et vite, comme une flèche vers son but. Le tien, Aelenor, coulera longtemps comme un fleuve nourricier.
- Et ta fille ?
- Daïla. Je veux m'enfermer avec elle pour profiter de chaque moment d'elle et lui donner, pour toute sa vie, tout l'amour que j'ai en réserve.

Aelenor fut émue par l'expression si pure, si juste, de l'amour maternel.

- Mais pourquoi parles-tu de la confier ?
- Il faudra l'élever comme ta fille, Aelenor, en souvenir des nôtres. Il faudra tout lui transmettre.
- Mais...
- Va t'en, maintenant, l'heure n'est pas venue pour moi de la laisser.

Le bébé, dont les membres veloutés s'agitaient, émit une faible plainte.

- Me permets-tu de la bénir avec le Verbe ? demanda Aelenor.
- Bien sûr.

Aelenor caressa le visage de la petite fille, qui ouvrit deux grands yeux d'huile sombre.

Aelenor fit luire très doucement sa pierre frontale.

- Le monde n'était pas plein avant ta naissance, Daïla. Qu'il te rende la joie que tu lui apportes, et que la Beauté préside à ton destin.

Ireyn hocha la tête.

- Tu en fais une fille d'Albâtre, murmura-t-elle. Qu'il en soit ainsi.

Aelenor, plus touchée qu'elle ne s'y attendait, serra très fort la main d'Artus sur le chemin du retour, pour annoncer à Keller cette étrange nouvelle.

Au bout de quelques minutes, Artus lui demanda :

- M'as-tu béni, Maman, quand je suis né ?
- Oui, bien sûr.
- Et qu'est-ce qui préside à mon destin ?
- La Justice, Artus.
- As-tu béni Nox ?
- Nox ?
- Mon frère ?
- Non, dit tristement Aelenor. Je ne lui ai donné que la vie.
- Mais à quoi va-t-elle servir, sa vie ?
- Je ne sais pas, Artus. Je voudrais le savoir.

CHAPITRE 2 : IMPLANTATION

La reprise de l'Esprit avait mené, inévitablement, à la question de l'implantation des pierres frontales à tous ses nouveaux adeptes. Et, malgré les réticences extrêmes des natifs de Basse-Ville, qui voyaient dans ces greffes une atteinte à l'intégrité de leur corps, il fallut bien les convaincre de la nécessité de savoir si les gens utilisaient ou non l'Esprit - c'était une contrepartie indispensable au nouveau pouvoir qu'ils acquerraient. L'implantation ne pouvant se faire qu'après la puberté, les enfants n'étaient pas concernés et disposaient de temps pour se préparer - mais tous les adultes qui avaient appris avec les Apostats à résister au Verbe, à pratiquer le Setan, ou qui envisageaient maintenant de bénéficier des cours de techniques spirituelles dispensées par des bénévoles natifs de Haute-Ville, avaient été invités à s'inscrire à la première vague d'implantations. Et, parmi eux, montrant l'exemple, Keller.

Ce rituel initiatique était lourd de symboles pour tout un chacun, mais plus encore, peut-être, pour lui, qui avait si longtemps désiré de faire partie de la Haute-Ville. Avoir une pierre frontale, c'était à la fois être reconnu par la Haute-Ville comme un citoyen à part entière, effacer l'opprobre de son origine, devenir l'égal de ceux qu'il avait admirés, adopter une nouvelle peau dans laquelle l'Esprit marquait le Corps - dominait la Brute - une nouvelle identité dans laquelle le Père, enfin digne, faisait taire l'Assassin. Il désirait tout cela de toute son âme, et la douleur de l'opération lui semblait être un faible sacrifice, une offrande de chair et de sang dérisoire. Il fallait utiliser l'Esprit pendant tout le processus, afin de maîtriser la douleur, d'abord, puis d'accélérer la cicatrisation des tissus, ensuite. Un pouce de peau et de chair, de la forme approximative de la pierre choisie, était alors incisée et retirée; et la pierre, propre et parfaitement polie, était greffée en son lieu et place. Les Sutures Spirituelles étaient alors amorcées - et quelques heures plus tard, la

Pierre, réactive à l'énergie spirituelle, et parfaitement tolérée par le corps, semblait un appendice presque naturel du visage humain.

Keller avait été convoqué dès l'aube dans l'ancienne Guilde de la Médecine, où des officiants souriants lui avaient fait choisir une pierre. Ils les cultivaient dans des salles fermées, à partir de poudres colorées, de bassins de liquides portés à ébullition, de pépites d'un métal rare, plus dense que le fer, et, surtout, d'une technique patiente et ancestrale. On avait expliqué à Keller les grands principes chimiques qui présidaient à la formation de ces sortes de cristaux; mais il n'avait écouté ces explications que d'une oreille distraite, médusé par l'atmosphère légèrement fantastique du lieu ainsi que par les couleurs profondes et chatoyantes qui illuminaient le grand bac de cuivre où les pierres s'entassaient. Il en était de toutes les couleurs et de toutes les formes - seule la taille restait presque invariable. Keller se permit de mettre la main dans le bac à pierres et de les laisser s'écouler doucement de sa main.

- Utilisez l'Esprit, Keller, lui conseilla aimablement l'officiant.

Il obéit, et appliqua une technique de concentration basique. Aussitôt, toutes les pierres qui touchaient directement sa peau (il en dénombra instantanément huit grâce à l'Esprit) s'illuminèrent - des lumières blanches, bleutées, vertes, fauves, rosées, se mirent à chatoyer. Keller ne put s'empêcher de rire.

- Quelle couleur vous ferait plaisir ?

Keller regardait depuis tout à l'heure une petite pierre transparente, toute ronde, dont la lumière blanche lui parut rassurante.

- Pourrais-je avoir celle là ?

- Bien sûr. Tenez là à votre front, et regardez-vous dans le miroir après avoir utilisé l'Esprit.

Keller s'exécuta, et l'illusion fut presque parfaite. Dans le miroir, il eut du mal à se reconnaître. Il ne s'était déjà jamais vraiment accoutumé à ses cheveux longs et blancs,

qu'il portait toujours attachés; mais à présent, son visage se trouvait encore profondément modifié. Il paraissait plus imposant, un peu plus vieux aussi, et le rayonnement blanc le nimbait d'une aura de sagesse qui inspirait le respect.

- Je prends celle-là, répéta-t-il à mi-voix.

L'officiant lui prit doucement la pierre des mains, et le conduisit dans la Salle des Greffes. Une demi-douzaine d'autres citoyens de la Nouvelle Albâtre étaient là; deux jeunes natifs de Haute-Ville que la Révolution avait empêchés de se faire implanter trois ans plus tôt, et surtout des gens comme lui, hommes et femmes entre deux âges, qui voulaient abolir encore les dernières frontières.

On les pria de se concentrer à l'approche de l'opération - un officiant psalmodiait un Chant de la Douleur qui les aidait à dominer et à ralentir leurs pulsations cardiaques. Enfin, six officiants arrivèrent, et l'opération commença. Keller ferma les yeux, comme le lui avait recommandé Aelenor, et se concentra sur le Chant qui envahissait progressivement sa conscience et l'aidait à se sentir léger, presque décorporé. Il sentit vivement le scalpel qui entamait la peau de son front, mais cette douleur lui parut lointaine, comme si elle s'appliquait à un être qui lui était très proche, mais qui n'était pas lui. Il sentit également la brûlure de l'écorchure, et la douleur de la pose de la pierre - en un seul coup qui lui sembla résonner dans l'os et se répandre à travers tout son crâne. Les yeux toujours fermés, Keller sentait toujours cette douleur, à la fois vive et lointaine, et il sentait maintenant la pierre, comme un corps étranger dans sa tête - et l'officiant l'appela doucement à ouvrir les yeux.

- *Regarde-moi, Keller, et ouvre-toi à mon Verbe Guérisseur.*

Keller, docilement, regarda l'officiant dans les yeux et se laissa submerger par la lueur de sa pierre frontale rosée.

- *La pierre étrangère est douloureuse à ta blessure, et son cristal cassant est rejeté par ta chair molle et nerveuse... Mais laisse-toi descendre aux niveaux les plus infimes de ton*

existence corporelle, laisse-toi circuler parmi les particules élémentaires de ta chair, parmi les cellules de tes os, de ta peau, de tes veines. Ton corps est un arbre qui vit, un arbre qui pousse et repousse sans cesse après la taille - des milliards de bourgeons de chair fleurissent et grandissent dans la nuit de ta sève. Vois, tout autour de ta pierre frontale, les cellules bourgeonnent et se multiplient, le sang rentre dans les veines et les déchirures se recousent. Le cristal est en train de devenir tiède, comme irrigué par ton sang, et tu le sens déjà un peu - comme si le réseau sensible de tes nerfs l'avait soudain enveloppé et traversé. Le cristal perd sa dureté et devient appendice lumineux de ta chair; fenêtre de ton Esprit. Partout où sa surface blessante agressait ton corps, des passerelles et des coussins de chair ont poussé, et le cristal repose, tiède, relié à toi par des rameaux invisibles et essentiels.

La pierre adoptée a refermé ta blessure, et son cristal sensible prolonge ta chair molle et nerveuse. Le troisième oeil d'Albâtre s'ouvre désormais sur ton front.

L'officiant s'arrêta de parler - on entendait encore certaines autres opérations se poursuivre, à côté. Mais Keller ne prêtait pas attention à ce qui se passait à l'extérieur de lui, il était tout encore à la magie de ce qui venait de se produire à l'intérieur de son corps. Les Sutures Spirituelles l'avaient plongé dans un état flottant, et il eut le sentiment de glisser sur le sol pour sortir du bâtiment et rejoindre Aelenor et les autres qui l'attendaient au-dehors. Il la sentit se pendre à son cou, et lui murmurer qu'il était beau - cette idée le fit rire, car cette plongée dans les principes actifs de son propre corps avaient remis le souci de son apparence très loin de ses préoccupations. Le paraître semblait si dérisoire face à l'être... Il suivit néanmoins ses amis vers la réception qu'on avait préparée à son intention. Aelenor, malgré les circonstances, avait tenu à respecter cette ancienne tradition d'Albâtre - l'implantation de la pierre frontale était l'un des rituels initiatiques majeurs pour les citoyens d'Albâtre, et devait le rester.

Keller se sentait épuisé, pourtant, il utilisa l'Esprit autant qu'il le put pendant toute la journée qui suivit. La sensation de l'illumination de la pierre était très étrange, et assez plaisante - un picotement, une très légère augmentation de la température - et la lumière jaillissait, d'une intensité variable, parfois un peu éblouissante. Cette fête, où l'on s'enivra de vin de rose et où tout le monde célébrait le chemin parcouru par Keller, fut pour lui l'un de ces moments de grâce où l'on se sent pousser des ailes, et échapper pour un instant, par une irrésistible élévation, à toutes les pesanteurs de la terre, de la matière et de l'existence.

CHAPITRE 3 : SOUS TERRE

L'enfant était rompu à l'exercice, à présent, et ne protestait plus que par un fugitif regard d'effroi. Son petit corps était parcouru d'un haut le coeur, et puis, presque sans transition, le Maître était en lui. L'expression farouche et toujours un peu vide de cette âme sans langage laissait place à une intelligence froide et insondable. Les mouvements se faisaient moins souples, moins déliés, mais plus augustes. La voix, enfin, que Joris ne connaissait qu'à travers des cris inarticulés, modulait des vibrations humaines. Le contraste entre sa tessiture enfantine et le ton d'impérieux commandement était saisissant. La colère, puissante comme une tempête, déferlait de cette bouche où les dents de lait s'alignaient encore dans l'éclat nacré de la première enfance.

Joris parvenait toujours à savoir si l'enfant était habité ou non. Il avait aiguisé son esprit de telle manière qu'il percevait immédiatement la présence de Sornar, qui représentait pour lui une inquiétude permanente. Le Maître était de plus en plus avide. Il s'irritait de ce que l'enfant ne grandissait pas assez vite, il s'irritait de ne pas réussir encore à l'habiter perpétuellement. Il s'exaspérait de ne pouvoir utiliser l'Esprit dans son nouveau corps comme il le faisait dans l'ancien - car toute sa puissance spirituelle étant consacrée à la possession, il ne pourrait probablement utiliser l'Esprit que lorsqu'il se serait pleinement incarné. Son existence éthérée l'avait rendu sensuel, et dès qu'il redevenait humain, il lui fallait des nourritures fines, du vin, des caresses aussi, qui répugnaient à Joris, mais dont il s'acquittait sans souffler mot. Sornar semblait brûler de l'intérieur, d'un désir permanent de dominer, de jouir, et de nuire. Joris, qui avait tant admiré en lui l'esprit fort et solitaire, le chercheur inlassable des sommets du savoir, l'ascète qui avait arraché l'immortalité par la continence et le mépris du corps, ne reconnaissait plus son Maître. Mais le joug était là, plus puissant encore. Sornar avait pris

le pouvoir sur le monde physique. Il faisait geler le sang dans les veines; il faisait s'effondrer les montagnes; il n'y avait rien à lui opposer.

- Tu pues la sédition, Joris, dit l'enfant d'un air moqueur.
- Je vous suis entièrement soumis, Maître.
- Tu ne m'aimes plus comme avant - mais qu'ai-je à faire de ton amour ? Je n'attends qu'une chose, que cette petite carcasse répugnante devienne un corps d'homme, capable de broyer et de jouir.
- Patience, Maître.
- Ce petit corps est mon bien le plus précieux, Joris. Aucun autre hôte ne m'accueille si humblement. S'il venait à disparaître je prendrais le tien, et t'enfermerais dans les ténèbres de ton âme jusqu'à ta mort.
- Je le sais, Maître. Je protégerai l'enfant quoi qu'il dût en coûter. Il est inutile de me menacer à chaque fois.
- Tss, se moqua l'enfant. Tu enrages. J'aime l'ironie de ton histoire - car c'est toi qui m'as tiré de ma conscience impersonnelle pour me rappeler que j'étais un homme. Sans toi, je serais toujours en train de circuler entre la sève des arbres et les tremblements de l'eau à la surface des lacs. Comme tu dois regretter ta fidélité !
- Je n'ai fait qu'accomplir mon devoir, Maître, comme toujours. Ce que j'en pense ponctuellement n'a pas la moindre importance.
- Tu dis vrai.
- Qu'allez-vous faire au sujet des gens d'Albâtre ? Faut-il envoyer les Frères pour prévenir leur intrusion ?
- Tss. Je n'ai pas besoin des Frères pour les réduire en cendres. Il me suffit de le vouloir, Joris. Les gens d'Albâtre sont des fourmis sous ma botte.
- Leur intrusion pourrait être préjudiciable à votre corps, Maître.

- Surtout aux vôtres, en réalité. L'enfant n'a pas grand chose à craindre de ses parents. Où serait-il mieux protégé qu'au sein de sa famille ?
- Il vous faudrait composer, mentir.
- M'en crois-tu incapable ?
- Non, mais je n'en vois pas l'intérêt.
- Si je détruis Albâtre, Joris, sur quoi vais-je régner, lorsque j'en aurai l'âge ? Crois-tu que je vais passer mon existence terrestre à remuer cette terre noire et grasse comme un ver ? J'aurai besoin d'un peuple, d'une ville, de femmes. Ce petit corps n'est-il pas celui d'un Prince d'Albâtre ?

Joris ne répondit rien. Il tentait de comprendre le plan de son Maître - il ne faisait que gagner du temps sous terre, avec les Frères Sombres. Les gens d'Albâtre viendraient tôt ou tard, et alors, Sornar changerait de camp. Il les abandonnerait.

- Nous pourrions tout aussi bien fuir, investir par exemple les ruines de la Cité Monastère, et abandonner l'enfant aux pieds de la Cité. Cela ferait tout aussi bien votre affaire.
- Presque.
- Qu'avez-vous à gagner à notre présence sous terre ?
- Le temps, Joris, le temps, que je ne maîtrise pas encore et qui est mon unique ennemi. Le petit corps me recrache encore de temps à autre, mais chaque fois mon emprise est un peu plus longue. Je voudrais pouvoir me réincarner bien totalement, l'investir de manière absolue. Me transsubstantier encore une fois, grâce à votre aide. J'ai besoin de vous, mes Frères, pour une cérémonie pareille. Mais elle ne pourra se faire que dans douze ans, au mieux.
- Vous abandonneriez votre immortalité ?
- Immatérialité et immortalité vont de pair, Joris. Ce qui signifie que pour exister corporellement, il faut être mortel. Et l'immatérialité m'ennuie à un point que tu ne saurais imaginer. Je suis en transit, dans cette Cité. Je suis las de jouer les fantômes.

- Les gens d'Albâtre n'attendront pas douze ans pour venir nous débusquer.
- Et que se passera-t-il, noble Joris ?
- Une confrontation physique et mentale, qui affaiblira les deux camps.
- Et qui en sortira vainqueur ?
- Vous, de toutes façons. A moins que le petit corps ne périsse dans les combats.

L'enfant perça l'expression de Joris avec un regard aigu.

- Serait-ce une menace, Joris ?
- Je ne suis pas en position de menacer, Maître. Vous avez été très clair sur mon châtiment s'il arrivait malheur à votre petit corps.
- C'est bien. Tu juges donc l'altercation dangereuse ?
- Il y a un risque indéniable. Un enfant de trois ans n'est pas solide. Et vous devrez le laisser livré à lui-même pour participer au combat. Vous ne pouvez pas être à la fois en lui et dans la montagne...
- Je ne prendrai pas ce risque. Je resterai en lui. S'ils me découvrent, il faudra que je joue ma fine comédie. On ne va pas livrer à ces braves gens un vulgaire enfant sauvage, tout de même.
- Nous perdrons des plumes. Nous serons peut-être détruits. Quid alors de votre transsubstantiation future ?
- Une partie d'entre vous ira s'établir à la Cité Monastère, dès ce jour. Ils continueront la même routine que d'ordinaire. Ils supporteront les sièges s'il y en a. Et ils me serviront fidèlement dans douze ans, afin que je les récompense de leur fidélité.
- Dois-je prendre la tête de cette communauté ?

L'enfant Sornar semblait s'amuser beaucoup. Il sauta à terre depuis le renforcement rocheux, à hauteur d'yeux, où il se tenait jusque là.

- Non, Joris. Tu dois ferrailer avec ta propre soeur - et ton beau-frère, songe donc. Tu es le méchant de l'histoire. Tu dois, à ton choix, te jeter à leurs pieds pour leur demander

pardon, ou bien te faire gentiment tuer. C'est ainsi que l'histoire doit finir, tu ne crois pas ?

- Et vous ?
- Tu leur diras que je suis mort de mes brûlures. Tu leur montreras mon corps, même, si tu le souhaites. Est-il tout à fait méconnaissable, ou peut-il encore servir ?

Joris épongea la sueur qui perlait à son front malgré la fraîcheur éternelle de la grotte.

- Il peut encore servir, Maître. J'y ai personnellement veillé.
- Tss. Ta cuisine de cadavres me dégoûte, Joris. Tu leur raconteras ton plus joli conte, que j'irai même jusqu'à corroborer si tu le souhaites... Mon oncle.
- Fort bien. Je vous enfermerai à triple tour dans le plus noir cachot. Je combattrai à la tête du quart des hommes qui resteront. Je suppose que nous devons perdre le combat ?
- Bien entendu.
- Aelenor ? Keller ?
- Vivants, bien sûr, et sur le trône si possible... N'oublie pas que tu parles de mes parents.
- Sur le trône ?
- Tu n'es décidément au courant de rien, au fond de ce cloaque immonde. Il y a des élections en Albâtre. Aelenor peut accéder au pouvoir.

Joris hochait la tête, enregistrant l'information. L'enfant continua d'une voix amusée.

- Je vais l'aider un peu, d'ailleurs. Tous ces citoyens me paraissent beaucoup trop stupides pour qu'on leur confie l'avenir d'Albâtre. Je ferai un numéro dont tout le monde se souviendra - et après cela, Aelenor règnera sans partage. Le mal sera purgé de la Ville, grâce à elle. Elle sera l'héroïne de ce beau roman.

L'enfant éclata d'un rire hystérique.

- Maman...

Joris regardait la créature se tordre de rire, empreint d'un malaise grandissant. L'enfant éructait, devenait rouge, puis les rires se transformèrent insensiblement en haut-le-cœur, et il cracha violemment des glaires noirâtres et nauséabonds. Sornar avait été évacué du corps de l'enfant, qui reprenait sa respiration et son calme, immobile, comme un animal malade.

Joris allait lui adresser la parole et se retint au dernier moment en se mordant la lèvre. L'enfant le regarda au fond des yeux, d'un air profondément interrogateur. Joris lui indiqua sans trop de rudesse le chemin de la cellule où il lui porterait tantôt à manger. Se pouvait-il que l'enfant ait conservé quelque chose de sa vie utérine, un lien avec sa mère, par-delà les ténèbres de son âme vide ?

Le petit enfant sauvage, souple et furtif, la peau si blanche qu'elle attrapait les rares rayons de lumière, les yeux exorbités de scruter l'obscurité, s'en allait docilement vers le cachot qui l'avait vu grandir.

CHAPITRE 4 : GROLLO

L'iguane avait grandi en force et en majesté depuis sa capture, et s'étalait le plus souvent aux regards, en mâle conquérant que la nature avait orné de ses plus belles parures. A la lumière, sa peau, dont les écailles allaient s'étrécissant en direction des pattes, avait des diaprures subtiles, qui tiraient le gris tantôt vers le vert, tantôt vers le rouge. Sa crête monumentale, et son jabot au somptueux drapé de chair, le rendaient presque semblable à quelque monstrueux monarque, embarrassé d'un appareil compliqué, qui vous eût toisé de ses yeux glauques et impénétrables. Mais, dans la nuit, son corps massif et hérissé était légèrement inquiétant, surtout lorsqu'il se tenait, comme il aimait le faire, en hauteur.

Le bruit des voix de ses parents berçait Artus à travers la cloison de sa chambre. La voix de sa mère, surtout, mélodieuse et chantante comme une berceuse, avait le don d'apaiser ses craintes et d'éclairer la nuit. S'il avait osé le lui demander, il aurait aimé qu'elle parlât dans la pièce voisine toute la nuit, afin qu'il n'eût plus jamais peur.

- Nous perdons du terrain, chaque jour. Les gens ne s'alarment pas de ce qui nous inquiète - la Guilde de l'Ombre finit par ressembler à une légende que l'on invente pour leur faire peur... S'ils savaient... Je ne sais pas si je réussirai à les convaincre, et si nous perdons les élections, nous devons nous armer de patience.
- De patience ? Tu m'as dit que l'élu serait porté au pouvoir pour une période de dix ans ! Il ne s'agit plus de patience, Aelenor, mais de renoncement.
- C'est le peuple qui l'a voulu ainsi. Une génération permet d'imprimer un profond changement à la Cité, selon eux.
- Et pour l'expédition souterraine ? Peut-on vraiment attendre le résultat des élections ?
- Je ne sais pas. Si nous perdons, la Cité ne montera jamais cette expédition.

- Alors nous devons la monter nous-mêmes.
- Mais tu disais que c'était une véritable guerre qu'il fallait mener, que nous ne pouvions rien faire seuls...
- Vois-tu une autre solution ?

Les voix se turent un instant, et le silence réveilla Artus de sa somnolence. Le bourdonnement familier des voix reprit, plus grave, et Artus, du fond de sa fatigue écrasante d'enfant, s'assoupit à nouveau.

- Je ne veux pas te perdre, Keller, pas encore une fois.
- Viens avec moi.
- A qui devrions-nous confier Artus ? Faut-il en faire un orphelin pour une tentative désespérée de sauver son frère ? Nous ne savons même pas s'il est encore en vie.
- Nous ne pouvons pas vivre ainsi, Aelenor. Heureux tous les trois, alors que nous devrions être quatre. Nous devons nous assurer qu'il est vivant, et tout faire pour le récupérer.

Aelenor pleurait doucement, et ce petit bruit triste et irrégulier vint troubler la conscience d'Artus, qui s'agita dans son sommeil.

- J'irai avec des volontaires, Aelenor. Tu resteras pour Artus. Tu as raison, nous ne devons pas le sacrifier en le privant de toi. Mais tu devras me laisser faire, parce que moi, je ne peux pas vivre comme ça, en fermant les yeux. Tu n'as pas été tout au fond, sous la montagne. Il fait un noir de tombeau, là-dedans, le silence est épais et plein de résonances, il fait froid. Notre fils est probablement là-dedans depuis trois interminables années.

Ce furent les derniers mots qui flottèrent à la conscience d'Artus - puis, l'ombre des songes l'engloutit tout à fait. Lorsqu'il s'éveilla une à deux heures plus tard, ce ne fut pas à cause du bruit ou du silence de ses parents. Il régnait dans la chambre une nuit plus

épaisse , que ne crevait aucun rayon de lune, et dans cette ombre il était là, qui veillait. Sornar, qu' Artus appelait maintenant par son nom, avait une présence protéiforme et débordante, qui vous enveloppait ou vous écrasait, disparaissait ou planait, au gré de ses humeurs volatiles. Artus l'avait senti plus d'une fois pénétrer dans son propre esprit, et l'inspecter comme un vulgaire lieu; ce viol n'était possible que pendant son sommeil, et Artus en général s'éveillait en sursaut, juste à temps pour sentir la présence refluer et disparaître. Mais à présent l'esprit sans corps était différent; il était présent physiquement, comme alourdi de matière, à la fois bizarrement encombré et plus menaçant encore.

Artus tendit l'oreille et agrandit ses yeux jusqu'à se faire mal aux paupières. Il y avait bien le grattement familier de Grollo, et le petit bruit typique de son déplacement le long de l'armoire en boiseries, puis sur les dalles du sol.

- Grollo ? murmura Artus, et un instant il espéra que l'iguane viendrait lui prêter main forte dans ce combat muet et fantasmagorique qu'il menait toutes les nuits, en secret, sans même en parler à sa mère le lendemain lorsque les cauchemars et les ombres se dissipaient avec la lumière.

Et l'iguane en effet se rapprochait de lui, d'une manière étonnamment déterminée, comme s'il eût compris ce que pensait Artus... Il s'agrippa maladroitement aux draps, et pour la première fois cet animal solitaire, qui n'obéissait que rarement aux injonctions humaines, grimpa sur le lit et se dirigea vers l'enfant, mû par une force supérieure. Le temps qu'Artus, dans son effroi, comprît ce qui lui arrivait, le reptile avait gagné son visage, et grimpait sur sa tête, l'étouffant de son ventre froid , les pattes agrippées à ses cheveux, la queue cherchant malgré les efforts du petit à étrangler le cou.

Artus, les yeux exorbités et le souffle court, se voyait au bord de l'évanouissement, et ne put que former mentalement l'appel le plus puissant, le plus désespéré qu'il fut capable d'émettre, pour avertir sa mère.

Aelenor, dans la pièce voisine, s'éveilla en sursaut, et se jeta dans la chambre de son fils sans même avertir Keller. Dans le noir, elle se dirigea vers le lit, toucha avec horreur le corps écailleux à la place du visage d'Artus, et, en cet instant de panique et de fureur, fit luire vivement sa pierre frontale et poussa un cri perçant. L'iguane s'acharnait, comme s'il eût voulu rentrer dans la bouche d'Artus, et Aelenor essaya de le dégager comme elle put, avec ses mains. Le corps musclé ne lâcha pas prise, une queue et des griffes lui lacérèrent les mains, puis elle se mit à crier, avec une voix de Verbe si puissante qu'elle n'en avait jamais entendu de pareille :

- Lâche prise !

Mais l'iguane ne la regardait pas, et elle ne sut jamais si c'était son injonction, ou bien la rage de Keller, arrivé entretemps, qui eut raison de lui - il cessa de lutter, cependant, se laissa arracher, et adopta une position de soumission et d'immobilité. Keller le maintenait fermement étranglé. Dans la lueur tremblante et bleutée de la pierre frontale, Artus paraissait plus blanc et plus immobile qu'un mort.

- Il respire, murmura Keller, en touchant son cou.

- Je sais, dit Aelenor.

Elle passa la main sur le visage d'Artus, caressant très doucement son front, ses cheveux, et posa un baiser sur sa joue souillée par le contact du reptile.

- Artus, mon petit, murmura-t-elle... Reprends conscience, mon ange, les ténèbres se sont dissipées.

Tandis qu'Artus ouvrait les yeux et se jetait dans les bras de sa mère, le cœur battant encore la chamade, Keller fut pris de rage à l'encontre du reptile et le tua, d'un geste machinal et brutal, en lui tordant le cou. Les vertèbres craquèrent sinistrement, et Artus éclata en sanglots.

- Papa, Papa, ce n'était pas Grollo...

- C'était lui, Artus, et il ne te fera plus de mal à présent, dit doucement Keller, que son accès de violence avait subitement calmé.
- Ce n'était pas Grollo, répétait Artus en sanglotant, ce n'était pas Grollo, tu as tué Grollo !
- Que veux-tu dire, Artus ? demanda Aelenor.
- C'était Sornar, dans Grollo, ce n'était pas lui...

Aelenor et Keller s'entrecroisèrent, désespérés par la crise de nerfs que la mort de l'iguane avait déclenchée chez l'enfant.

- Dors, mon ange, finit par enjoindre Aelenor, de sa voix la plus douce, en regardant son fils au fond des yeux.

L'enfant essaya de résister, puis il poussa un profond soupir et sa tête humide de sueur et de pleurs retomba sur l'oreiller froissé.

Aelenor et Keller ne dormirent pas cette nuit là, les yeux ouverts dans l'ombre, leur enfant dormant d'un sommeil agité entre eux deux. Ils se regardaient, parfois, à la faveur d'un rayon de lune, et découvraient dans le visage de l'autre la pensée même qui les travaillait en silence.

Le lendemain, ils enterrèrent Grollo dans le jardin du péristyle, sous un citronnier du Levant, et Artus ne prononça plus un mot de reproche à l'encontre de son père. Puis, après un déjeuner léger, ils partirent dans la cité, animés de la même détermination. Keller devait voir Ireyn, puis il se rendrait chez Aumon, pendant qu' Aelenor, flanquée d'Artus qui ne voulait plus la quitter, irait voir Daphnaé et Ruben. Il fallait maintenant faire vite. À aucun moment ils n'avaient douté de la noire vérité qui était sortie de la bouche d'Artus. Le fantôme qui hantait Albâtre, qui possédait ses habitants, provoquait des accidents, et s'en prenait à leur fils, la présence immatérielle qui imprégnait obscurément la montagne, était Sornar. Comment, pourquoi - ces questions paraissaient presque secondaires. Albâtre

devait immédiatement se libérer de ce cancer, et toute autre considération devenait, en attendant, inutile.

CHAPITRE 5 - URGENCE

Le bâtiment qu'on avait attribué à Ireyn et aux enfants Spiritualistes avait appartenu à la Guilde de la Médecine et servi d'hôpital. Les malades, en Albâtre, restaient le plus souvent à domicile, secourus par l'Esprit, mais l'afflux de natifs de Ville-Basse, provoquant des maladies nouvelles, et grossissant les rangs des malades dépendants, avait conduit la Cité à ouvrir un hôpital plus vaste, et ce modeste bâtiment avait été désaffecté. Autour d'une vaste cour intérieure, où Ireyn rassemblait chaque jour un peu plus de fidèles à l'écoute des Dits Essentiels, des corridors en arcades desservaient de petites chambres gracieuses et inondées de soleil. Keller aperçut Marvane, qui s'approcha de lui amicalement.

- Sans-Mémoire, le salua-t-il.
- J'ai retrouvé la mémoire, et un nom... Je m'appelle Keller, désormais.
- Tu viens voir Ireyn et Daïla ?
- Oui.

Marvane le conduisit jusqu'au bout du corridor. Il commençait à faire froid et les courants d'air qui passaient par les arcades les atteignaient jusqu'aux os.

- C'est ici.

L'enfant disparut après un salut silencieux, et Keller avala sa salive, un peu ému et désorienté au seuil de cette chambre. Il frappa doucement à la porte, et la voix d'Ireyn retentit aussitôt, comme si elle l'attendait.

- Entre.

Il poussa la porte, et pénétra dans l'atmosphère calme et lumineuse de la chambre où la jeune mère, un sourire assouvi sur les lèvres, s'occupait à langer un minuscule bébé.

- Vois, Keller. Je te présente Daïla.

Keller s'avança, étreint par une émotion vive et hybride, où la souffrance se mêlait à une sorte de joie. La petite fille était si frêle, sa peau si transparente et veloutée, qu'elle semblait moulée dans une chair moins dense, plus légère que celle des humains. La chair des anges, pensa-t-il confusément. Et il avança son doigt brun auprès de la main délicate aux longs doigts effilés, dont les petits ongles ressemblaient à des coquillages. La main, avec une hésitation qui n'était peut-être que de la maladresse, agrippa le doigt et le serra, et Keller, en même temps qu'il ressentait, brusquement et sans rémission possible, un désir infini de protéger cette enfant, pensa à Aelenor, à Artus qu'il n'avait pas pu étreindre le jour de sa naissance, et à l'autre, là-bas, dans le noir.

Il retira son doigt avec une légère brusquerie, et se rendit compte qu'Ireyn l'observait, pénétrante.

- Tu dois me parler, Keller, mais je vais commencer car je n'ai qu'une chose à te dire.

Aime-la, dès à présent et pour toujours, car elle n'aura pas d'autre mère qu'Aelenor.

Keller fronça les sourcils. Le visage insolite et irrégulier d'Ireyn avait pris une sorte de majesté. Était-ce d'avoir donné la vie, et présidé au mystère insondable de la naissance ? Ou bien était-ce la proximité de sa mort, dont elle parlait à mots couverts, et dont Aelenor lui avait déjà parlé ? Keller hocha la tête.

- A présent et pour toujours, répéta-t-il. Je serai son père.

Ireyn parut soulagée et sourit d'un air presque enfantin. Puis son visage labile redevint grave.

- Tu as de sombres nouvelles.

- Oui. L'esprit qui hante la montagne a essayé de tuer mon fils cette nuit.

- Comment ?

- Il a possédé son iguane et tenté de l'étouffer.

Ireyn se mit à bouger les yeux en tous sens, très vite, suivant probablement le cours de ses idées qui semblaient fuser à toute vitesse dans sa tête.

- L'esprit de la montagne, celui qui possède les gens et celui qui a enlevé ton enfant ne font qu'un. Il l'a enlevé pour le posséder, Keller.

Keller détourna les yeux, chassant de son esprit cette pensée par trop douloureuse.

- Mais pourquoi veut-il tuer Artus ?
- Artus a un esprit beaucoup plus puissant que nous tous. Il représente un danger pour l'Esprit de notre ennemi.
- Il a trois ans, se révolta Keller.
- Mais il va grandir, et son esprit va grandir aussi.
- Il veut sa mort et recommencera ses attaques, aujourd'hui, demain, dans huit jours. Cette tentative n'est pas un hasard.
- Non. Et il ne se contentera pas de sa mort, Keller. Il voudra la mienne, aussi.
- Pourquoi ?
- Pour terminer son oeuvre de destruction du Spiritualisme. Pour m'empêcher de le démasquer et de le contrer.

Keller avait l'impression de parler à un oracle.

- Va-t-il aussi s'en prendre à Aelenor ?

Ireyn eut un très léger rétrécissement de ses pupilles, comme si la question la heurtait.

- Non.
- Pourquoi ?
- Aelenor le protégera. Elle protégera son enfant. Elle ne croira jamais en sa possession.

Ireyn s'arrêta un moment et considéra Keller d'un oeil triste.

- Auras-tu la force de tuer la chair de ta chair, Keller ? Quand l'Esprit mauvais sera piégé dedans ?

Keller se sentait de plus en plus mal à l'aise et ne savait que répondre.

- Tout cela n'est que conjectures, Ireyn.

- Rien n'est conjecture. Il en sera comme je te le dis. Tu élèveras Daïla parce que je mourrai des oeuvres de Sornar. Artus mourra peut-être aussi. Et tu seras mis face à ce choix.
- Tuer mon propre fils ?
- C'est la seule façon de détruire Sornar, dit Ireyn d'un ton presque fanatique. Il faut le prendre au piège de ce nouveau corps. Attendre qu'il y soit ancré solidement, qu'il soit à nouveau mortel. Et le tuer à ce moment là.

Le visage d'Ireyn était maintenant crispé en une contraction de haine. Son visage tordu, ses yeux brillants et noirs, achevaient de plonger Keller dans le malaise.

- Ne le dis pas à Aelenor, souffla-t-elle en lui prenant le bras avec une force surprenante. Elle t'en empêcherait.
- Je dois aller voir Aumon, coupa Keller maladroitement. Je dois partir.

Ireyn, dont le visage était redevenu limpide, lui sourit amicalement.

- Merci de ta visite, Keller Plein-de-Mémoire. Rappelle-toi chaque mot que je t'ai dit aujourd'hui.

Sa voix de Verbe avait tressailli - à peine - et Keller sut qu'elle l'avait contraint. Il ne pourrait pas oublier, si fort qu'il le désirât, cette conversation troublante. En partant, il jeta un dernier regard sur la petite créature innocente qui se tortillait dans un déluge de linge blanc. «Ma fille », pensa-t-il, dans une tentative pour canaliser par des mots l'émotion brûlante qui coulait en lui.

- Adieu Ireyn, puissent tes prophéties ne jamais se réaliser.

Ireyn sourit et haussa les épaules.

- Chaque être marche vers sa fin, dit-elle simplement.

— — — — —

Pendant ce temps, Aelenor et Artus patientaient encore dans le froid vestibule de Daphnaé, qui n'était pas levée - ou qui avait plus probablement décidé de les faire

attendre. A l'instar de beaucoup de natifs de Ville-Basse ayant récemment accédé au luxe, Daphnaé s'était offert les services d'une servante, une jeune femme terne et maladroite qui les avait accueillis . Aelenor avait du mal à contenir son exaspération face à ce dévoiement des idéaux de la révolution : les murs avaient-ils été détruits pour en reconstruire d'autres ? Pourquoi créer une classe de domestiques lorsqu'il était possible de fonder une société égalitaire ? Ces questions la dépassaient, et elle mesurait la distance infinie qui la séparait de la jeune femme qu'elle attendait. Les Hauts-Citoyens, dans l'ancienne Albâtre, n'avaient pas de servants - peut-être parce qu'une telle coutume aurait exigé la présence perpétuelle de Bas-Citoyens . Toujours était-il que les Hauts-Citoyens s'occupaient eux-mêmes de leurs tâches domestiques, considérées, comme les exercices spirituels ou sportifs, comme une gymnastique nécessaire à l'hygiène de vie et à l'ordre. Ils ne s'en plaignaient pas, d'ailleurs, et se délassaient souvent à ces activités répétitives et manuelles, en écoutant un membre de la famille jouer d'un instrument, ou lire un texte à voix haute.

Artus, qui paraissait aujourd'hui tout petit, et parlait peu, resta tout le temps que dura cette attente dans les bras de sa mère, serré contre elle, apaisant son angoisse en jouant de ses petites mains avec les boucles de ses longs cheveux. Enfin, Daphnaé parut - dans un déshabillé presque transparent que couvrait une cape de fourrure fauve. Ses cheveux roux, emmêlés et attachés à la diable, achevaient de lui conférer l'apparence d'une reine sauvage.

- Voilà une visite bien matinale et bien inattendue, remarqua-t-elle de sa voix ironique.

Aelenor ne savait comment faire pour éviter la joute verbale.

- Excusez-moi de vous déranger ainsi au saut du lit, Daphnaé. Mais je suis venue vous trouver, juste avant d'aller voir Ruben, afin de vous parler d'un sujet grave.

Daphnaé la considéra de pied en cap avec une certaine insolence, prit une inspiration comme si elle allait parler, puis se ravisa.

- Voulez-vous que j'envoie ma servante le chercher ? proposa-t-elle.
- Oui, s'il vous plaît.
- Si le sujet est si grave, ma tenue n'est certainement pas adéquate, je vous prie de bien vouloir m'attendre à nouveau un moment. Fritgie ! Cours chez Ruben et dis-lui de venir sans tarder, pour une question d'une extrême urgence.

Aelenor soupira et se rencogna dans son siège, tâchant de se faire plus confortable pour son petit garçon qui avait la tête posée dans son cou.

- Artus, dit-elle tendrement à voix presque basse. J'ai eu si peur, cette nuit.

Elle sentit deux grosses larmes couler dans son cou.

- Moi aussi.

Elle le serra plus fort et cette fois les mots se formèrent dans sa tête sans qu'elle les prononçât. Je donnerais ma vie pour toi, et ton père aussi. Nous te protégerons. Nous tuerons Sornar. Les larmes roulaient toujours, plus brûlantes. Et si vous n'y arrivez pas ? Aelenor sentait les larmes monter, des profondeurs de son angoisse, vers ses yeux, et utilisa machinalement l'Esprit pour se maîtriser.

- Il veut te tuer à cause de l'Esprit, qui est si puissant en toi.
- Je ne veux pas être puissant.
- Je sais, Artus... Peut-être es-tu assez puissant pour fermer ton Esprit, pour le cacher au plus profond de toi.
- Comment ?
- Je ne sais pas. Mais cela te protégerait.

Artus s'écarta d'elle et la regarda. Il allait parler à voix haute quand des bruits de pas les interrompirent. Ils échangèrent seulement un regard - un regard où leur pauvre amour impuissant, qui s'accrochait au moindre espoir, circula entre eux comme le sang circule dans deux parties d'un même corps.

- Que nous vaut l'honneur de ce touchant tableau de famille ? demanda Ruben.

Aelenor lui lança un regard las. Elle était soudain écoeurée de ces phrases assassines, de ces joutes verbales incessantes, de la légèreté enfin, si théâtrale, de leurs débats au Forum ou ailleurs. Elle inspira profondément et attendit que Daphnaé les eût rejoints pour s'exprimer.

- Je viens pour vous informer, et pour m'informer en retour. Je ne cherche pas le conflit.
- Nous informer au sujet de quoi ? soupira Daphnaé en réprimant un bâillement artificiel.
Vous faites bien des mystères.

Aelenor tenait toujours Artus, qui pesait lourd dans ses bras, mais dont elle sentait encore les larmes chaudes dans son cou.

- Je serai brève. Tout me porte à penser, extrêmement sérieusement, que Sornar, qui a toujours recherché la puissance spirituelle, a encore accru ses pouvoirs. Il était capable, du temps de la Haute-Ville, de tuer par un simple contact mental. Il a été capable, seul, de massacrer tout un village de gens aguerris à l'usage de l'Esprit. Mais maintenant... je parle d'un pouvoir beaucoup plus grand encore. Je pense qu'il est devenu capable, d'une manière ou d'une autre, de projeter son Esprit hors de son propre corps, et de posséder indifféremment les lieux, les animaux, et les gens.

Daphnaé éclata d'un rire strident, qu'elle laissa mourir cependant lorsqu'elle s'aperçut que Ruben, loin de la suivre, écoutait Aelenor avec attention, et même avec inquiétude.

- Que s'est-il passé pour vous en donner la certitude ?demanda-t-il.
- Artus est l'une de ses cibles, depuis plusieurs mois. Hier il a possédé son iguane de compagnie pour tenter de l'étouffer.

Daphnaé secouait la tête d'un air excédé, comme si cette fable lassait sa patience, mais Ruben ne paraissait toujours pas rire.

- Pourquoi nous en informer ?

- Parce que vous prétendez, comme moi, au pouvoir en Albâtre. Parce que si nous pouvions nous mettre d'accord sur ce point, il n'y aurait aucun délai pour préparer immédiatement une expédition sous la montagne.

Aelenor, qui caressait toujours machinalement le dos d'Artus, l'entendit distinctement dans sa tête.

Ils ne t'aideront pas. Mais dis-leur que mon esprit est détruit.

Aelenor ouvrit la bouche comme pour parler, se reprit, et lança enfin :

- L'Esprit était puissant en lui, Chancelier. Vous le savez, et c'est pour cela qu'il représentait une menace pour Sornar.
- Cela est cohérent, admit le vieil homme prudemment.
- Depuis hier il fait appel à l'Esprit en vain, comme si l'attaque d'hier l'avait privé de toutes ses capacités spirituelles... Imaginez un instant que Sornar nous arrache l'Esprit à tous.

Ruben paraissait perplexe, et s'efforçait de réfléchir aussi vite que possible.

- Artus ? dit-il d'une voix suave.

Le petit garçon se montra docile et le regarda. Le vieillard fit luire sa pierre frontale assez violemment et projeta son esprit dans celui de l'enfant, qui le regardait d'un air farouche.

- En effet, murmura-t-il. C'est comme si une vive lumière s'était éteinte.
- Elle s'est éteinte, prononça Aelenor, d'une voix presque brisée.

Ruben la dévisagea, et parut un instant sceptique.

- Tout cela est très tragique, conclut Daphnaé, et nous sommes sincèrement désolés pour vous, mais de quoi vouliez-vous donc vous informer ?
- Les Pragmatistes sont-ils prêts à prêter main forte à une offensive sous la montagne ?
- Mais vous êtes folle, dit Daphnaé. Vous venez de dire que votre ennemi a quasiment les pouvoirs d'un dieu, et vous voulez vous jeter dans la gueule du loup ? Très peu pour moi !

- Je ne vous demande pas de participer à l'expédition. Seulement de ne pas vous y opposer.

Ruben se mit à faire les cent pas dans le vestibule où les vitraux faisaient tomber une lumière froide d'hiver.

- Combien de personnes ?
- Le plus possible, une centaine au moins, et le plus possible de natifs de Haute-Ville, ou de guerriers exercés au Setan.
- Feriez-vous partie personnellement de l'expédition ?

Aelenor le fixa de ses yeux gris, si implacables quand on la soupçonnait de lâcheté.

- J'ai déjà perdu un fils, dit-elle. Je ne compte pas me laisser arracher le deuxième.
- Donc, vous irez ? Avec votre compagnon ?
- Oui, nous irons, tous les deux.
- Comme au bon vieux temps, souligna Daphnaé avec un léger sourire.
- Ecoutez, si nous échouons, si nous mourons tous là-bas, n'est-ce pas tout bénéfique pour vous ? Vous serez libres alors de gouverner Albâtre, et de plier l'échine devant Sornar si telle est votre stratégie.
- Mais si vous gagnez ? demanda posément le vieillard.
- S'ils gagnent, ils seront les héros de la Cité, répondit Daphnaé en hochant la tête d'un air désolé.

Ils se regardèrent, tous les trois.

- Je ne peux pas croire que vous fassiez passer vos ambitions politiques avant le salut de la Cité, dit Aelenor.
- Nous sommes pragmatiques, observa Daphnaé, n'est-ce pas justement ce que cela veut dire ?
- La Cité n'est pas menacée directement, continua Ruben. Votre famille l'est, mais jusqu'à présent, pas la Cité. C'est une guerre personnelle que vous voulez monter.

Aelenor les regarda, l'un après l'autre. Ils n'avaient pas eu besoin de se consulter sur la réponse à lui fournir. Elle était aussi claire que possible, et Aelenor n'allait pas s'abaisser à supplier.

- J'obtiens qu'on mette cette décision aux voix au Forum. Préparez vos discours.
- Bonne journée, ma chère, dit Ruben en faisant un salut protocolaire particulièrement respectueux.

Aelenor, la pierre frontale étincelante de colère rentrée, les quitta sans un mot, son enfant toujours dans les bras, inerte et pesant comme si toute intelligence l'avait définitivement quitté.

Lorsqu'Aumon aperçut au loin, au coin de sa rue, les silhouettes agitées d'Aelenor, d'Artus et de Keller, il était en train de contempler la Ville du haut de son balcon matinal, exposé plein Est. Les rayons pâles nimbaient les arbres humides d'un halo doré, et trouaient çà et là les nuages d'un trait timide. Chaque saison avait ses beautés, et l'hiver, dans sa majestueuse mélancolie, n'en manquait pas, à Albâtre. Cela faisait plusieurs semaines déjà qu'il avait officiellement quitté ses fonctions exécutives, et qu'il n'était plus qu'un citoyen comme les autres - fervent soutien des Idéalistes, bien sûr, et prêt à plaider au Forum - sur lequel il gardait une main - quand son Verbe était en veine. Mais il savourait son absence de responsabilités avec délices, reclus la plupart du temps dans l'aile qu'il avait conservée de son palais. L'envie d'écrire, de coucher sur papier ses dernières années, et de continuer, peut-être, au jour le jour, des Chroniques d'Albâtre, avait lentement grandi en lui. Était-ce cela qu'Aelenor et Ireyn appelaient l' « oeuvre » ? Il lui paraissait qu'il s'était fourvoyé toute sa vie, qu'il avait joué les espions, les révolutionnaires, puis les hommes d'état, avec une égale difficulté, comme il eût endossé des vêtements qui n'auraient pas été à sa taille, et qui l'auraient continuellement gêné

dans ses mouvements. Il n'était fait pour aucun de ces états, mais la position du chroniqueur, légèrement en dehors du monde, et jetant sur lui un oeil serein, abîmé dans sa solitude, lui paraissait aujourd'hui la seule qui pût lui convenir. Après toutes ces années de tentatives et d'échecs, il avait trouvé sa voie. En regardant ses amis, qui étaient encore trop loin pour qu'il pût reconnaître sur leurs visages les signes d'un trouble inquiétant, il se demanda s'ils avaient trouvé la leur. Aelenor était faite pour gouverner, à son avis, et il ne doutait pas que ce fût là son oeuvre. Quant à Keller... c'était un meneur d'hommes, un homme de courage, un ange gardien au bras puissant, dont l'oeuvre ne pouvait se révéler qu'au gré des circonstances.

Aumon courut à leur rencontre quand ils furent assez proches, et les accueillit sans cérémonie dans sa vaste salle. Il y flambait un feu réconfortant, dont les lueurs mouvantes éclairaient une magnifique bibliothèque de vélins. Aelenor déposa enfin Artus, face au feu, et fit luire à nouveau sa pierre frontale pour essayer de dominer la colère et la frustration qui s'accumulaient en elle depuis des heures. Elle laissa Keller raconter tout, et ajouta son propre résumé de son intervention auprès des Pragmatistes.

- Ils tenteront de s'opposer à l'intervention, dit-elle. Ils ont peur que de notre éventuelle popularité en cas de succès.

Aumon, consterné, se retrouva soudainement plongé dans les affres de l'Histoire comme dans une eau glacée. Le souvenir de la sombre silhouette qui avait assassiné Aymeric sous ses yeux en un clignement d'yeux était resté très présent à sa mémoire, et il ne lui fallut que quelques secondes pour endosser à nouveau le rôle qu'on lui demandait de jouer. Il se mettait à l'entière disposition de Keller pour monter l'expédition, et permettrait à Aelenor de soumettre la décision aux voix, au Forum, dès le lendemain.

Ses chroniques paisibles semblaient s'envoler feuille à feuille dans le grand tourbillon qui les emportait. L'heure n'était pas, en ce matin d'hiver, aux oeuvres personnelles.

CHAPITRE 6 : DERNIÈRE TRANSE

Ireyn marchait à pas pressés, son bébé étroitement serré contre elle, dans l'air froid de l'aube. Il n'y avait personne dans la Cité à cette heure, et elle regardait, avec effarement, les grandeurs de la ville : les perspectives géométriques de ce fameux albâtre, presque phosphorescent à cette heure blafarde, les hauts bâtiments qui paraissaient défier le ciel et la pesanteur, les oeuvres omniprésentes de l'art humain, qui, éclatant partout, obstruaient la nature. On ne voyait pas l'horizon, depuis les rues d'Albâtre. On ne voyait pas la montagne, ni les couleurs changeantes du ciel, ni la course régulière du soleil. L'obscurité n'existait ici pas plus que la pleine lumière, car la ville artificielle vivait dans le crépuscule; à l'ombre des palais et des terrasses couvertes, lorsque le jour était trop clair; à la lueur de flambeaux et de vasques où brûlait un feu perpétuel, lorsque tombait la nuit. Ireyn n'aimait pas cette Cité, et regrettait parfois que Daïla dût y vivre et lui appartenir; elle ne s'y était jamais accoutumée et regrettait éternellement la modeste austérité de la Cité Monastère, nichée dans la montagne comme l'humble rejeton d'une déesse, son silence, sa monotonie. Elle se sentait ici coupée de sa propre nature.

Après un quart d'heure de marche, elle arriva à l'ancien canal-frontière, aujourd'hui comblé et arboré, et ne put s'empêcher de trouver étrange qu'on fît pousser des arbres dans une ligne droite. La fraîcheur matinale avait piqué de rouge le nez de Daïla, et Ireyn pressa le pas. Elles avaient longuement discuté, avec Aelenor, pour tenter de comprendre les capacités spirituelles d'un esprit humain capable de se projeter hors de son corps. Et il leur était apparu à toutes les deux que Sornar ne pouvait jouir, hors de son corps, des mêmes pouvoirs que lorsqu'il était incarné - la projection externe devant consommer la plus grande partie de son énergie. Ainsi, s'il s'incarnait dans l'iguane, il ne pouvait par exemple augmenter sa force par l'esprit; s'il s'incarnait dans un homme, il ne pouvait

utiliser le Verbe comme un homme l'aurait fait. Cette idée les avait d'abord un peu rassurées. Puis elles s'étaient demandé ce qu'il pouvait connaître de la ville qu'il hantait. Et il leur parut, encore une fois, impossible, que Sornar eût une conscience claire d'absolument tout ce qui se passait dans le vaste corps qu'il habitait. Il était probable que, de la même manière que le cerveau n'avait pas une conscience permanente de chacun des organes du corps, mais se concentrait soit sur ceux qu'il désirait mouvoir, soit sur ceux qui lui envoyaient des informations particulières, Sornar ne pouvait avoir pleinement conscience que des points névralgiques de la ville, ceux où se tissaient les événements, ou bien des points qu'il guettait de lui même. Ainsi, il était tout à fait possible de lui cacher quelque chose ou quelqu'un - non pas par la discrétion physique, mais par l'enfouissement dans la multitude et l'anonymat. C'est ainsi qu'elles avaient décidé, d'un commun accord, de confier les enfants à l'être le plus faible, le plus obscur et le plus excentré de la Cité : au vieux Samos, qui aimait ses anges des faubourgs, et qui devait être, pour l'esprit de Sornar, plus invisible qu'une fourmi particulière au milieu d'une fourmilière innombrable. La petite Daïla devait y arriver la première, les enfants spiritualistes devaient s'y rendre à leur tour dans le cours de la journée, avec interdiction d'utiliser l'esprit de manière trop manifeste. Artus, enfin, les rejoindrait lorsque l'expédition, avec ses parents en tête, devrait partir. Les deux femmes espéraient par ce subterfuge détourner le danger sur leur propre tête tout en continuant à protéger leur enfant. C'était tout ce que leur génie maternel avait pu trouver, et, en cette minute froide et solitaire qui précédait la séparation, Ireyn trouvait que c'était bien maigre. Personne ne savait où ils se trouveraient, en dehors d'elles deux. Même Keller, dont les résistances spirituelles étaient moindres, avait volontairement refusé d'être dans la confidence. Artus lui-même, Aelenor et Ireyn seraient tous les trois capables de fermer leur Esprit.

Le vieux Samos attendait, dans sa pauvre mesure noircie par les suies, et elle n'eut besoin que de pénétrer dans sa demeure pour qu'il l'accueillît avec chaleur.

- Par le saint chafouin, tu n'es pas beaucoup plus âgée que les enfants ! s'exclama le vieil homme.

- Je suis devenue, pourtant, protesta Ireyn gravement.

Samos, un peu surpris par cette réponse, changea de conversation et s'enquit des instructions relatives au bébé. Il montra à Ireyn tout ce qu'on lui avait déjà apporté : du lait, de la nourriture, ainsi que le berceau où la jeune femme coucha délicatement Daïla. Elle ne s'éveilla pas, mais la bonne chaleur qui régnait près de l'âtre la faisait sourire aux anges.

- Je vais lui dire au-revoir, dit Ireyn à Samos.

Le vieillard n'y voyait pas d'inconvénient, mais il mit quelques secondes à comprendre qu'il s'agissait d'une invitation à les laisser seules.

- Elle dort, protesta-t-il.

- Je ne la réveillerai pas.

Le vieux haussa les épaules et parut hésiter avant de sortir dans la rue. Il aurait pu également grimper à l'échelle pour regagner la mansarde, mais il préférait le froid aux gesticulations. Quand il fut dehors, il se mit à faire les cent pas pour se réchauffer un peu, grognant à mi-voix contre lui-même parce qu'il n'avait pas emporté sa chape. Il entendait un marmottement mélodieux, comme une sorte de chanson lente et répétitive, et songea qu'on avait en Haute-Ville de drôles de façons de dire au-revoir à un bébé endormi. Cela dura longtemps, à ce qu'il parut à ses vieilles articulations. Quand la jeune fille sortit, elle paraissait si triste, avec ses yeux rougis et sa grande bouche crispée, qu'il voulut la retenir.

- Vous la reverrez, Mademoiselle, ne vous inquiétez pas...

Ireyn lui adressa un signe rapide, et commença à s'éloigner.

- Je m'occuperai bien d'elle !

- Je sais, Samos. Sois remercié pour l'aide que tu m'apportes en cet instant.

Puis, avec une détermination qui sembla au vieil homme peu commune pour une fille de cet âge, elle fit taire sa douleur, et son visage reprit sa contenance grave et sérieuse.

Elle ne pensa à rien sur le chemin du retour, qu'elle effectua plus lentement. Elle essayait de faire le vide en elle, et d'abandonner peu à peu toute forme de personnalité. N'avait-elle pas fait le plus difficile en déposant son bébé dans cette bâtisse noirâtre et en lui chantant le chant des adieux ? Elle était morte, déjà, en s'arrachant à elle. Elle avait réussi à faire ce geste, à tuer la mère en elle - alors, que restait-il ? Rien qui vaille la peine dans sa petite personne. Elle venait de cesser d'être Ireyn, mère de Daïla. Elle n'était plus depuis longtemps Ireyn, compagne du Sans-Mémoire. Elle n'était plus non plus Ireyn, fille de Naïma. Elle était la dernière Spiritualiste encore debout dans le Temps, elle était la proue de la nef des trépassés qui cherchait un rivage de paix pour livrer l'Héritage. Elle était le dernier souffle que le Passé exhalait dans l'Avenir, le Passage et la Porte. Elle avait été l'Héritière, la Mère, la Diseuse Essentielle. Elle arrivait maintenant à la dernière étape de ses métamorphoses, et accueillait sa nouvelle forme avec la joie austère de la soumission. Elle était la Donneuse.

Ses fidèles étaient déjà attroupés dans la cour de l'ancien hospice lorsqu'ils la virent arriver, lente et éclairée de l'intérieur, psalmodiant pour elle-même. Elle prit sa place sans quitter son état de transe, et ils se hâtèrent de la suivre, de former un cercle autour d'elle, et de projeter sur ses paroles de plus en plus audibles toute l'attention spirituelle dont ils étaient capables. Jamais elle ne s'était exprimée de cette façon inspirée - c'était comme si quelqu'un, ou même plusieurs personnes, parlaient à travers elle.

Toutes les lignes écrites dans les pages brûlées ont été soufflées à mon oreille. Tous les mots, tous les savoirs, la sagesse immémoriale des miens s'est déversée comme un torrent et je déborde de moi-même. Pleine des enseignements et des missions sacrées, grosse de l'Histoire, et insensible au Devenir, je suis le torrent qui déborde - je

suis chaque pierre roulée dans le courant, chaque ligne écrite sur les pages calcinées, et le courant lui-même , l'eau qui défait l'oeuvre du feu.

Assemblons nos consciences, que vos esprits ruissellent vers le torrent et le fassent déborder encore, que toutes les eaux convergent vers le fleuve et emportent dans leur crue les flammes des noirs sacrifices et le poison des assassinats. Que l'eau éteigne le feu et que l'eau dissolve le poison, que les eaux tumultueuses se frayent un chemin sur la terre ferme et même dans les cieux pour dévaler vers l'horizon. Que l'eau défasse l'oeuvre du feu.

Que l'Esprit Malade qui s'enivre de Lui-Même ose défier les eaux. Qu'il tente d'opposer à notre multitude déferlante la flamme fragile de sa propre immortalité. Qu'il mûrisse dans la nuit le dessèchement des mondes, et qu'il soit submergé.

Que la vague collective l'engloutisse et dissolve son nom. Que ses chairs liquides se dispersent aux quatre courants. Qu'il soit noyé !

Tous les fidèles regroupés autour d'Ireyn sentaient au plus profond d'eux la puissance de son chant. Ils faisaient corps avec elle, et vivaient une expérience plus intense que toutes celles qu'ils avaient connues jusqu'ici. Beaucoup d'entre eux fermaient les yeux, et aucun ne s'aperçut tout de suite qu'Ireyn avait commencé à léviter. Ils sentaient, tous, la gravité de l'invocation qu'elle faisait, du défi qu'elle lançait, et, sans bien comprendre de quoi il s'agissait, ils lui offraient sans réserve toutes leurs réserves spirituelles. La vieille Morgha fut la seconde à entrer en lévitation. Puis ce furent les autres - et bientôt tout leur groupe fut à plusieurs mètres du sol.

L'Esprit Malade a embrassé la grandeur et a perdu la puissance. L'Esprit Malade a refusé la Mort et la Vie l'a déserté. Que les eaux vivantes l'absolvent et lui rendent la mort sans laquelle la Vie n'est qu'une ombre. Que les eaux lumineuses qui ruissellent du ciel, des montagnes et des fleuves, le rendent à la Mer. Que l'Esprit Malade soit guéri !

Emporté par le courant de l'Histoire et de la Multitude ! Que son destin égoïste ne flambe plus dans nos destins, que sa flamme s'éteigne et que son corps mortel lui soit rendu !

Depuis quelques instants Ireyn sentait, au bord de leur cercle de conscience, la présence haïe qui rôdait. Une volonté de lui nuire, plus forte que tous ses sentiments personnels, affermit encore son Verbe.

Que l'injonction de nos mille bouches te lient de mille noeuds de fer : échoue dans ta quête maudite !

Une série d'événements se produisirent alors simultanément, sans que quiconque pût comprendre l'enchaînement des causes - plusieurs personnes rouvrirent les yeux et tombèrent, Ireyn se mit à convulser quelques secondes avant de s'affaisser, et un craquement funèbre, gros comme un millier de tambours roulant sous terre, accompagna les premiers éboulements. L'ancien hospice s'effondrait comme un château de cartes; des morceaux de balcon, des colonnes de plusieurs mètres, s'écroulèrent sur les fidèles, tandis que les poutres, soudainement portées à l'incandescence, s'enflammaient dans des sifflements stridents. Un nuage de poussière et d'épaisse fumée recouvrit le groupe disloqué. Puis, dans des gémissements et des bruits de toux, certains se relevèrent, endoloris, blessés. Les autres, gisant, ne demandaient plus d'aide. Parmi eux, la jeune Ireyn, les yeux ouverts sur l'invisible, la tête largement ouverte par un bloc d'albâtre, répandait un fleuve de sang, auquel venait se mêler, en filets rouges, le sang de ses fidèles.

CHAPITRE 7 : L'EXODE NOIR

Joris avait rassemblé les deux tiers des Frères Noirs à l'entrée des souterrains, après leur avoir donné l'ordre d'empaqueter leurs affaires et leurs outils, et de se préparer à un long voyage. Lorsqu'il se présenta à eux, il constata avec une certaine amertume les dégâts causés par les trois dernières années. Au niveau physique, d'abord. Ces guerriers athlétiques étaient devenus pâles et maladifs; leurs yeux brillaient fiévreusement dans des visages émaciés. Et au niveau de la discipline, également. Bien qu'il ait réussi à maintenir la communauté d'une main assez ferme, l'emprise si particulière de Sornar s'en était allée, et si l'obéissance demeurait, les règles de silence, la perfection de la tenue, laissaient à désirer. C'était un étrange peuple hâve, qu'il envoyait coloniser un cimetière. Mais tout ne valait-il pas mieux que cette vie rampante dans l'enfermement humide des souterrains ?

- Mes frères, entonna-t-il de sa puissante Voix de Verbe, après s'être assuré que tous, à l'unisson, lui ouvraient leur esprit. Il est temps pour vous de vous défroquer de vos hardes de terre, car notre Maître a tracé pour vous un autre chemin. Votre attente souterraine prend fin et voici le temps de la reconstruction en pleine lumière. Sur les ruines de la Cité-Monastère, vous ferez revivre notre Cité de l'Ombre. Sans oublier ses rituels d'entraînement, ses règles strictes, et sa foi aveugle en notre Maître. Pendant douze révolutions terrestres, vous attendrez de jouer votre rôle, lors de sa Seconde Incarnation. Il vous veut puissants par l'Esprit et par le Corps. Il vous veut dévoués jusqu'au fanatisme. Il puisera en vous son Armée et vous serez la Légion invincible de son pouvoir retrouvé. Car il renaîtra en pleine gloire, et régnera du pouvoir temporel comme du pouvoir spirituel, maître des destinées des hommes, de l'immortalité et des puissances invisibles. Jusqu'à ce jour où il viendra à vous sous la forme de cet enfant, ne prenez ni

femme ni chemin de traverse. Cultivez la terre, le corps, et l'esprit, en offrande à votre Maître qui chevauche le Temps vers sa Seconde Incarnation.

L'enfant-Sornar, momentanément possédé, fit un tour parmi les Frères Sombres, son regard flamboyant d'un éclat inquiétant. Puis il revint se placer auprès de Joris.

- Fais émerger un chef, dit-il d'un ton sans réplique.
- Que ceux qui aspirent au commandement de la Cité de l'Ombre s'avancent et s'affrontent.

Il y eut un silence prolongé, pendant lequel Joris se demanda si les Frères avaient compris ce qu'il leur disait. Leur absence absolue de réaction lui était parfois pénible, mais trois Frères se démarquèrent du lot. Joris les reconnaissait bien : Kador, qui était son bras droit depuis trois ans, avait un visage fin et un corps nerveux, une intelligence déliée et un sens aigu du devoir. Il constituait le meilleur choix, selon Joris. Pher, au corps trapu et grossier, à la poigne puissante, avait toujours eu une individualité plus marquée que ses frères. Le sacrifice de son indépendance lui avait pesé davantage; il manifestait plus d'imagination dans les exercices, mais sa loyauté paraissait un peu plus fragile. Et enfin Cisth, ivre d'ambition et épris de pouvoir, qui excellait comme aucun autre au maniement de l'Esprit et du Verbe, d'une plastique parfaite, exception faite d'un oeil perdu lors de ses premières années d'apprentissage.

Les autres Frères reculèrent, et leur laissèrent la marge de manoeuvre habituellement allouée aux combats.

- A la mort, dit l'enfant Sornar.

Joris considérait comme un sacrifice inutile la mort de deux hommes de valeur, mais Sornar s'était exprimé.

- A la mort, relaya-t-il de sa voix puissante.

Les trois Frères Sombres ne s'étaient pas attendu à moins - du moins ils ne manifestèrent aucune réaction, et commencèrent à tourner lentement en cercle, observant chacun des deux autres, préparant sans doute mentalement son attaque. Allaient-ils opter pour la défense ? pour l'attaque de l'un des deux autres adversaires ? ou pour une attaque groupée ? De ce choix entre trois options allait dépendre leur destin, et aucun d'eux ne semblait vouloir se précipiter, bien que l'avantage de l'initiative fût incontestable pour la victoire.

Joris soupesait les chances de son favori. Cisth était certainement le plus prévisible, le plus impétueux, et choisirait probablement l'attaque. Il choisirait l'attaque de celui qui lui semblerait le plus fort des deux, au niveau de l'Esprit, qui était son point fort. Il choisirait donc probablement d'attaquer Kador. Kador, prudent, choisirait probablement la défense. Et Pher, à l'imagination vive, ferait probablement les mêmes déductions que lui, et hasarderait donc son premier coup en attaquant Cisth.

Les trois mouvements furent presque instantanés. Tandis que Kador croisait les bras dans une prise de Setan défensive, en évitant tout particulièrement le regard de ses adversaires, Cisth déferlait sur lui, les yeux exorbités, pour lui porter un coup qui eût été mortel sans la parade anticipée. Avec un infime décalage dans le temps, qui lui permettait de s'adapter à la réalité qui se déroulait sous ses yeux, sans pour autant perdre l'avantage, Pher fit un bond d'une ampleur et d'une précision admirables, qui s'acheva dans le craquement rapide de la nuque de Cisth. La mort, bondissante, avait frappé en un clin d'oeil.

Joris retenait son souffle. Il n'avait jamais misé sur Cisth. La volonté de puissance est ennemie de la vraie puissance. D'ailleurs, lui, Joris, n'avait accédé à son statut que par l'obéissance la plus humble. Et... Sornar n'était-il pas en train de perdre la tête en cédant à son tour à ce qui venait de tuer son disciple ? L'ambition était meurtrière.

Les deux Frères survivants se toisaient maintenant, toujours tournoyants, dans une toute autre configuration de combat. Un duel ne se comparait pas à un combat à trois; c'était un combat plus classique, plus prévisible sans doute, mais où la chance intervenait encore moins. Pher le savait, et Joris vit dans sa concentration extrême qu'il ne se laissait pas griser par sa première victoire. Kador ne laissait rien filtrer. Son sens du devoir contre le sens de l'indépendance de Pher - c'était là un combat intéressant.

Joris se mit un instant à la place de Kador. Que ferait-il contre cet ennemi imprévisible ? Il tenterait probablement de le circonvenir par le Verbe. Lors d'un duel, en effet, les regards étaient presque obligatoirement rivés l'un à l'autre, et le Verbe devenait une arme comme les autres. Pour résister, Pher devrait concentrer toute son énergie, et cela laisserait à Kador l'opportunité de lâcher prise à l'instant que lui déciderait, et d'infliger une blessure mortelle dans la demi-seconde qui suivrait. A peine avait-il songé à tout cela que, contre toute attente, ce fut Pher qui utilisa le Verbe le premier - dès que leurs regards furent suffisamment en phase.

- Abandonne ! enjoignit-il.

Kador était puissant avec l'Esprit, mais il dut malgré tout se mobiliser pour repousser l'injonction - et ce fut dans cette minuscule brèche que Pher s'engouffra. Il fut modérément puissant, mais suffisamment rapide, et le coup qu'il asséna du plat de la main dans la gorge de Kador suffit à lui faire perdre connaissance. Il appréciait Kador, mais il connaissait la règle. L'ordre avait été donné. Il l'acheva lui aussi d'une torsion vertébrale.

Pher s'inclina profondément devant l'enfant.

- Je jure fidélité à votre Seconde Incarnation, Maître. J'emmènerai la tribu à la Cité Sombre et nous préparerons votre retour.

L'enfant-Sornar, le menton très haut, fit un signe d'assentiment, et Joris et Pher échangèrent un regard.

- Pourquoi pas vous, Joris ? demanda le nouveau chef après une hésitation.

- Joris est attaché à ma personne présente, dit l'enfant. Partez, maintenant.

Joris et Sornar regardèrent, impassibles, la horde blafarde se mettre en ligne. Pher les arrêta cependant avant d'ordonner le départ.

Sa pierre frontale d'un orangé profond se mit à luire, se changea en faisceau, en ondes sinusoïdales, en rayons intermittents. Il paraissait fouiller les esprits de sa cohorte.

- Frères, ouvrez-moi vos esprits.

Les Frères s'exécutèrent, et pas un ne sourcilla. Lorsqu'il parut satisfait de son inspection mentale, Pher ordonna le départ, et une soixantaine d'hommes de toutes tailles, qui n'avaient en commun que leur absence d'expression et la blancheur livide de leur teint, se mirent en marche, pour le second exode de leur histoire.

Joris resta un moment silencieux dans l'immobilité retrouvée de ce coin de montagne, les yeux fixés sur les deux corps étendus et désarticulés, attendant que Sornar prît la parole, comme il l'avait toujours fait.

- Penses-tu que Pher sera à la hauteur de la tâche ?

- Il a fait preuve de rapidité et d'intuition.

- Sa loyauté ?

- Je ne l'ai jamais prise en défaut, bien que j'eusse misé davantage sur celle de Kador.

- Tout est donc pour le mieux, trancha Sornar. Tant que l'enfant me supporte, je dois te faire part des derniers événements d'Albâtre. Nous avons eu maille à partir avec les rescapés Spiritualistes, ce matin.

Joris ne cacha pas sa surprise.

- Comment ?

- Ne t'en inquiète plus, j'ai maté cette tentative... d'exorcisme.

- D'exorcisme ? Voulez-vous dire qu'ils auraient compris la nouvelle nature de votre esprit ?

- Oui.

- Ils savent que votre esprit se projette dans la ville, qu'il peut posséder les gens ?
- Oui, en tout cas, la jeune Spiritualiste le savait.
- Elle est morte ?
- On ne peut plus morte. Aussi morte que ces deux-là.
- Ne craignez-vous pas qu'on découvre votre couverture ? Que vous ne soyez pas à l'abri dans le corps de l'enfant ?
- Sais-tu comment Pher a gagné le combat ?
- En anticipant sur ce qu'allaient faire et penser ses ennemis.
- C'est toujours ainsi que l'on gagne les combats. Mes ennemis ne porteront pas la main sur un enfant de trois ans, et surtout pas sur le leur.
- N'est-ce pas un risque inutile à courir ?
- Non, c'est un risque maîtrisé. Il me faut grandir en force, en toute sécurité. Il me faut préparer mon futur royaume, et conquérir par ma faiblesse ce que je ne saurais conquérir par la force.

Joris, habitué à ne pas exprimer à haute voix ses objections quand il n'y était pas invité, se tut.

- Tu désapprouves, remarqua l'enfant.
- Pourquoi ne pas partir loin d'Albâtre, grandir en secret, et conquérir d'autres territoires quand le moment sera venu ?
- Parce que je suis Albâtre, Joris. A chaque fois que l'enfant me recrache abruptement, je m'échappe dans ses replis et dans ses structures. Je ne puis m'éloigner d'Albâtre jusqu'à ma Seconde Incarnation. Après, je serai libre.
- L'enfant apprendra à parler.
- Il est déjà presque détruit, Joris, et je l'occupe de plus en plus longtemps. Il aura quelques crises d'hébétude, de mutisme. Comment ne pas les lui pardonner, eu égard à sa terrible petite enfance ?

- Et l'autre enfant ? Et sa mère ? Ne sont-ils pas puissants avec l'Esprit ?
- L'autre enfant, d'après les rumeurs, a perdu totalement l'usage de l'Esprit. Et si ce n'est pas le cas, il n'est certainement pas immortel.
- Et Aelenor ?
- Je compte sur son aveuglement; et, s'il lui reste un doute, sur ses scrupules.

Joris s'inclina, comme pour mettre fin à la conversation. Il se dirigea vers le souterrain et donna quelques ordres pour disposer des deux corps. L'enfant s'attardait au-dehors, méditatif.

- Tu me serais utile, dans la place, Joris.
- Le frère repentant ?
- Quelque chose dans ce goût là.
- Vous m'avez donné le choix, l'autre jour. Me jeter à leur pieds pour demander pardon, ou mourir, vous devez vous en souvenir.
- Oui.
- Dans les deux cas, je vous aurai servi dignement.
- Oui.
- Je n'ai pas encore fait mon choix.

L'enfant sourit.

- Tu me surprends, Joris.
- Pourquoi ?
- Parce que tu es capable de parler de ta propre mort comme si elle était une option comme une autre. Je t'offre une chance de survie.
- La survie n'est pas mon souci premier, Maître.
- C'est pourquoi tu me surprends.
- Savez-vous comment Pher a opéré ses choix ?
- En s'accordant un très infime délai pour réagir à ce que feraient les autres.

- C'est ainsi que j'entends prendre ma décision, moi aussi. Sur l'instant, en fonction de tout le reste. Si vous me le permettez, bien sûr.

L'enfant Sornar haussa les épaules.

- Tu me serais utile, mais pas indispensable.

Joris s'inclina très bas, fit un salut protocolaire et s'éloigna de l'enfant, qui rentrait dans le souterrain, pour attendre auprès des cadavres, avec lesquels il ressentait, inexplicablement, une soudaine proximité. Ils étaient là, transformés à jamais en matière inerte, petit tas de chair et de souvenirs éteints, lamentable figement d'existences silencieuses. Leurs visages, encore crispés par l'action, et marquant éternellement la surprise de se voir ainsi finir, paraissaient s'entreregarder, tandis qu'une colonne de fourmis, impeccable et ordonnée, avait commencé leur ascension, et se dirigeait vers leurs blessures. Noires, sans âme, tendues vers un but collectif qui les transcendait et les organisait - exactement, songea-t-il, comme la colonne de Frères Noirs qui s'était mise en route ce matin.

CHAPITRE 8 : ADHESION POPULAIRE

On avait installé les corps à l'abri du soleil et de la pluie, sous une tonnelle de fleurs odorantes, au milieu de la place ovale, aux pieds de la Statue d'Albâtre. Les rituels funéraires de la Haute-Ville, qui s'étaient rapidement imposés dans l'ensemble de la Cité, prévalaient : les visages étaient maquillés de blanc, de noir, et d'or, et l'on avait quelque peine à reconnaître les traits de ceux que l'on avait connus, ou aimés, et que la mort aujourd'hui rendait identiques. Même Ireyn, qui n'avait pas aimé la Cité, bien que certains aient dit qu'elle avait donné sa vie pour elle, était exposée là comme une fille d'Albâtre.

Aelenor et Keller avaient choisi de s'y rendre avant de se rendre au Forum, où les débats devaient avoir lieu. La Ville devait à la fois honorer ses morts et se positionner - Aelenor avait tenu à ce que les deux cérémonies soient voisines, jumelées, presque simultanées, car pour elle, il s'agissait bien de venger les morts d'hier, et de prévenir ceux de demain. Les deux événements devaient être séparés, pour la dignité et le silence que l'on devait aux morts - mais réunis dans le cœur des citoyens. Beaucoup d'entre eux les suivaient. Ils marchaient côte à côte, le visage presque aussi fermé que ceux des corps gisants.

Aumon les avait précédés au Forum, et donnait les dernières instructions pour le bûcher funéraire qu'on dresserait à la tombée de la nuit, à la Porte Nord, car le vent soufflait dans cette direction. Les gens étaient déjà nombreux, et même surnuméraires - le Forum était cependant conçu pour ouvrir toutes grandes ses immenses doubles-portes, et permettre à une foule nombreuse d'entendre les tribuns. Les Pragmatistes se faisaient discrets, ce matin, mais ils étaient là, et dès qu'Aelenor arriva, le peuple, déjà plus silencieux que d'ordinaire, se tut, dans l'attente de l'événement. Aumon prit la parole d'un ton grave.

- Citoyens de la Nouvelle Albâtre, je vous salue. Et je vous remercie d'être si nombreux à prendre part aux affaires publiques en cette journée de solstice, marquée d'un deuil si cruel. La démocratie n'est pas encore tout à fait mise en place, et vous n'avez pas encore élu votre représentant souverain. Nous faisons donc appel à vous directement, en ce jour, pour prendre une décision cruciale. Devons-nous nous armer contre la menace de la Guilde de l'Ombre et marcher sous la montagne ? Ou bien renoncer à cette lutte et éviter la guerre à tout prix ? Le représentant des Pragmatistes, l'ancien Chancelier Ruben, va s'adresser à vous pour tenter de vous convaincre de choisir l'attente.

Des huées fusèrent parmi les rangs, ainsi qu'un vague murmure réprobateur, qui s'étrangla de lui-même au bout de brefs instants. Aumon poursuivit.

« La représentante des Idéalistes, Aelenor, ancien Apostate et Mère de la Révolution, va tenter de vous convaincre d'organiser une attaque. »

Des vivats avaient salué le nom d'Aelenor, et surtout le titre mythique de « mère de la Révolution ». Mais l'évocation d'une attaque laissa tout le monde de marbre.

Aumon lança une obole en l'air pour le traditionnel tirage au sort.

- Pile. La parole est au Pragmatiste.

Le vieil homme, drapé d'une toge de deuil traditionnelle, bicolore noire et blanche, et brodée de fils d'or, monta à la tribune et s'éclaircit la voix.

- Il ne m'est pas facile, aujourd'hui, de plaider ma cause, quand je sais que le son de mes paroles tombera dans les oreilles scellées, par l'or et par la mort, de nos quatorze frères et soeurs. Mais ma voix s'élèvera malgré tout, pour vous montrer un chemin de vie et d'espoir qui les aurait peut-être sauvés. Car ils sont morts au combat, tout comme mourront ceux d'entre vous qui accepteraient de partir en guerre contre une force qui nous dépasse.

Part-on en guerre contre la foudre ? Part-on en guerre contre la tempête ? Nous, humbles mortels qui vivons dans notre humble Cité, avons-nous besoin de provoquer les colères

célestes et telluriques, de déchaîner contre nous des éléments qui chevauchent le Temps et traversent l'Espace, qui transcendent la Mort, les Corps, et toutes les sciences que nous connaissons ? Ne serait-il pas, mes frères, infiniment plus sage, de prier pour que ces éléments qui nous transcendent, nous oublient dans leur course incompréhensible, et passent à côté de nous sans nous voir ? Nous sommes des fourmis face à ces géants, et notre bien le plus précieux, notre unique chance de salut, réside dans l'invisibilité... Si nous vivons notre vie de mortels inoffensifs, pourquoi ces demi-dieux voudraient-ils nous nuire ?

Mais nos pauvres frères et soeurs ont été induits à agir avec un orgueil insensé. Et c'est contre cet orgueil, mes frères, que je vous mets en garde. Vous avez lutté contre l'oppression, et vous, natifs de Basse-Ville, vous avez réussi l'exploit de maîtriser toute une Cité plus riche et plus aguerrie que vous. Mais les Hauts Citoyens étaient-ils des démons capables de posséder vos corps ? de faire bouillir l'eau des thermes, de faire trembler la terre ? Aujourd'hui, nous sommes tous unis face à une menace infiniment différente, et vous devez réfléchir à la mort certaine qui attend ceux qui, comme nos frères et soeurs écrasés dans la fleur de leur âge, ont follement défié un pouvoir incommensurable...

Partez en guerre, mes frères, vous ne reviendrez pas. Vous périrez sous les tonnes aveugles de roche, et vos corps broyés ne seront jamais désensevelis. Partez, et laissez-nous pleurer votre absence, et endurer la vengeance inhumaine de ceux que vous aurez offensés.

Un silence profond suivit les dernières paroles de Ruben, qui, avec un fatalisme presque sublime, quittait la tribune. Aelenor croisa son regard un instant et le vit étinceler d'une sorte de malice - il avait joué son rôle impeccablement, comme un vieux sage révoqué par les fous, et dont la prophétie salutaire n'est crue par personne. Si l'expédition tournait mal,

on se retournerait vers lui comme vers la Bouche de Sagesse qu'on n'a pas su écouter à temps.

Aelenor était vêtue d'une toge noire, qui semblait prolonger sa chevelure, et faisait étrangement ressortir l'éclat du visage blanc, de la pierre frontale bleue et des lèvres rouges.

Lorsque la Lâcheté s'exprime, Nobles Citoyens d'Albâtre, elle s'exprime toujours en imitant la voix de la Sagesse.

Je ne prétends pas, quant à moi, être sage. Les seuls sages que j'aie connus sont tous morts de la main du même homme - jusqu'à cette jeune fille, Ireyn, la Diseuse Essentielle, qui nous a tant appris et tant donné. Ces Sages étaient pacifiques, pleins de bonté et d'une austère rigueur. Leur pacifisme les a conduits au tombeau.

Notre ennemi n'est pas un dieu, ni une force élémentaire, mais un homme, né d'une femme, et dont les pouvoirs extraordinairement dangereux sont cependant limités. Cet homme a un corps vulnérable, des adeptes, un repaire, et des faiblesses, que nous connaissons. Il ne peut manipuler notre Esprit pendant qu'il se dématérialise hors de son corps, il ne peut livrer deux combats en même temps. Et quand bien même nous irions à la mort ? Avons-nous d'autre choix que d'espérer le vaincre ?

Mon premier-né m'a été enlevé. Mon fils Artus semble avoir perdu l'usage de l'Esprit suite à l'attaque de Sornar. Ma Cité a perdu 14 de ses enfants. Ai-je le choix ? La Cité a-t-elle le choix ?

La voix d'Aelenor subit alors une sorte d'altération, comme si elle devenait plus viscérale.

La Cité a les flancs percés, ses cris deviennent stridents à l'approche du prédateur, et sa force folle décuple à chaque blessure de ses enfants. La Cité est la Louve qui a rompu ses

liens et dont la course ne s'arrêtera que dans la coulée rouge et brûlante du sang. La Cité, couverte d'acier rutilant et de larmes rouges, est en guerre.

Elle sortit brusquement de son état de transe, avec le léger vertige consécutif aux utilisations intenses de l'Esprit, et se rendit compte avec une grande honte que son visage était baigné de larmes - c'était un terrible manquement à la pudeur pour un natif de Haute-Ville, et elle s'attendait à un désastre. Le vacarme qui éclata lui parvint comme à travers une brume ouatée, et elle ne parvenait pas à en saisir pleinement le sens - elle mit quelques secondes à comprendre que le peuple l'acclamait. Alors elle s'essuya le visage, et regarda ses amis. Aumon paraissait très ému, et Keller la regardait si intensément que ce regard la soutint et la raffermi comme s'il lui avait donné le bras.

De l'autre côté des gradins, Ruben et Daphnaé jouaient des coudes pour quitter le Forum le plus discrètement possible.

- Rassure-toi, Ruben, c'était son chant du cygne, souffla Daphnaé quand ils furent arrivés dans une rue plus calme.
- Je l'espère, grommela le vieillard.
- Ont-ils la moindre chance de vaincre Sornar ?

Ruben s'arrêta un instant.

- Avaient-ils la moindre chance de faire la Révolution, Daphnaé ? Combien aurais-tu misé sur eux, il y a trois ans ?
- Mais tu l'as dit toi-même, ce ne sont pas les mêmes pouvoirs...
- Sornar ne voulait pas la détruire, il y a trois ans. S'il la protégeait encore ?

Daphnaé haussa les épaules.

- Tu déliras, Ruben, et tu m'exaspères. Je rentre chez moi et te laisse ruminer tes angoisses séniles et stériles. Moi, je vais prendre un bain, boire du vin de rose, et faire venir mon amant.

Ruben la regarda s'éloigner, onduleuse et insoucieuse. Les revers, les morts, les dangers, ne l'atteignaient pas plus que des contrariétés mineures. Il était prêt à parier qu'elle était de plus mauvaise humeur lorsqu'elle avait le teint brouillé que lorsqu'on attaquait sa Cité. Puis il prêta l'oreille aux clameurs lointaines qui provenaient toujours du Forum. Elle se trompait. Ce n'était pas un chant du cygne. C'était le chant de la guerre, où son oreille attentive percevait déjà les accents du triomphe.

Lorsque la nuit descendit sur la Cité, un cortège silencieux accompagna, à la lueur des flambeaux, les quatorze cercueils vers la porte Nord. On les disposa avec beaucoup de précaution, parallèlement les uns aux autres sur le grand bûcher commun, rectangulaire, que l'on avait préparé. Un chant traditionnel, en langue noble, fut entonné, puis on versa l'huile funéraire, de façon à ce que le feu, en prenant, accomplisse une sorte de spirale avant l'embrasement complet. Des crépitements furieux et des odeurs fortes montèrent alors du bûcher - celle de la chair brûlée était masquée par celle des épices entêtantes et des parfums oléagineux qu'on avait mêlés à l'huile. Au bout d'un long moment de recueillement, les artificiers, qui avaient l'habitude d'opérer de manière presque invisible, répandirent sur le bûcher, à l'aide de longues pipes d'un bois particulier, la poudre-légende. Alors, dans un tonnerre, les flammes redoublèrent de hauteur, et passèrent miraculeusement par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dans une incandescence si éblouissante - et une odeur si âcre - que tous les spectateurs eurent les larmes aux yeux.

C'était ainsi - et ainsi seulement - que la Haute-Ville autorisait, à la faveur de la nuit, l'effusion si longtemps retenue des larmes du deuil.

CHAPITRE 9 : LES DEUX SACS

Ce fut aux petites heures de la nuit, alors qu'Albâtre gelait dans le noir, qu'Aelenor emmitoufla Artus et l'emmena jusque dans les faubourgs. Keller avait embrassé silencieusement son fils endormi, et lui avait murmuré quelque chose, qu'Aelenor n'avait pas entendu. Il l'avait ensuite regardée, elle - et elle savait, sans qu'il eût besoin de parler, qu'il se rappelait cette nuit fatale où il l'avait quittée pour faire la guerre - cette nuit qui avait duré trois ans, et qui l'avait empêché de voir son fils ouvrir les yeux sur le monde. Aelenor savait qu'il était heureux, aussi, qu'elle vienne avec lui, avec eux, dans cette montagne glacée qui cristallisait toutes leurs terreurs. Non pas pour mourir avec elle - mais parce qu'elle savait qu'il la croyait plus puissante qu'elle n'était.

N'était-elle pas, pour eux tous, la mère ? N'étaient-ils pas persuadés que sa présence, et son Verbe souverain, les protégeraient comme un talisman ?

Elle ne se sentait la mère de personne, à part du petit enfant lourd de sommeil qu'elle avait chargé sur son épaule, et dont le souffle lui était si cher qu'elle eût donné sa vie et celle de tous les autres pour le sauver. Et c'était bien là le moteur de son acte, aujourd'hui : Sornar avait voulu le tuer, lui - il n'y avait rien de plus à en dire; sa décision de le combattre avait été nécessaire, comme un réflexe ou un instinct, elle s'imposait sans aucune discussion possible. L'amour qu'elle ressentait pour Artus lui gonflait la poitrine et menaçait de s'extérioriser en baisers ardents ou en sanglots inarticulés. Elle savait, au plus profond de son coeur, qu'elle n'allait pas sous la montagne pour retrouver son autre fils. Elle savait, même si cette pensée ne devait jamais traverser ses lèvres, même si elle l'emplissait de honte et de vertige, qu'elle eût donné mille fois la vie de cet autre fils pour sauver celui qu'elle serrait maintenant dans ses bras. C'était injuste, c'était inexprimable, mais c'était la vérité, la vérité du coeur et du sang. Le premier avait obéi à Joris et l'avait

déchirée pour la laisser comme morte. Le second l'avait ramenée à la vie. Le premier avait été élevé de la façon la plus obscure et la plus odieuse - tandis que le second avait tété son amour, dormi dans son sein, et s'était éveillé dans son regard. Le lien du sang n'était rien face à ces trois années de passion maternelle - le lien du lait et le lien de la parole, mille fois plus forts, l'attachaient à Artus par toutes les fibres de son être.

Tu dois revenir, Maman.

Aelenor le serra encore un peu plus fort, tout en allongeant un peu le pas pour contrer le froid qui commençait à lui gercer les joues.

Si tu ne reviens pas je t'en voudrai pour toujours.

Aelenor sourit dans le noir.

- Et si je reviens est-ce que tu m'en voudras ?
- Tu dois chercher Nox. Tu dois le sauver. Tu ne dois pas me préférer. Et tu dois revenir.
- Tu me donnes des missions bien difficiles, Artus... Et moi je vais t'en donner une toute simple : sois bien sage avec Samos, veille bien sur ta petite soeur, et n'utilise pas l'Esprit si tu peux l'éviter.

Artus se dégagea pour la regarder. Il voyait qu'elle faisait effort pour ne pas utiliser l'Esprit afin de ne pas attirer l'attention; mais sa pierre frontale émettait une très faible lueur, comme lors d'une utilisation inconsciente. Il se rendit compte qu'il pesait lourd pour les bras frêles de sa mère.

- Pose-moi par terre, Maman, je vais marcher, dit-il à haute voix.
- C'est vrai ?
- Oui. Et je vais parler, aussi, et accomplir ma mission, pour que tu puisses accomplir toutes les tiennes.
- Mon petit Artus, je vais te dire une chose que je ne te redirai jamais plus. Mais je veux que tu l'entendes.
- Je sais déjà ce que tu vas dire.

- Que crois-tu que je veuille te dire ?
- Que tu peux chercher Nox et le sauver, et revenir, mais que tu ne peux pas ne pas me préférer.
- Je suis désolée, Artus. Je ne le dirai jamais plus, si tu veux, mais je n'aimerai jamais ton frère autant que toi.
- Ne le dis jamais plus, Maman.

Artus s'était rembruni et marchait en silence.

- Et si Papa et toi vous mourez ? demanda-t-il enfin.
- On ne peut pas te faire une chose pareille, Artus. Tu nous en voudrais trop, n'est-ce pas?

Artus regarda sa mère à la dérobée. Elle le regardait aussi, en souriant de ce sourire qu'il aimait tant et qui le rassurait toujours.

- Je ne peux pas aller avec vous ?
- Non, Artus. Ta mission à toi est de nous attendre, sagement. Loin de Sornar.

Tandis qu'ils parlaient, la Cité d'Albâtre, vaguement phosphorescente sous la sombre clarté de la nuit, déroulait autour d'eux ses palais et ses places, ses escaliers que le givre rendait glissants, ses jardins aux arbres dépouillés qui ne tremblaient pas au vent d'hiver. Ils franchirent le Canal-Frontière et s'enfoncèrent dans la Ville-Basse, qui leur parut presque chaude, avec ses bâtisses entassées de bois et de torchis, et ses ruelles où l'on ne voyait presque pas le ciel. Un falot éclairait timidement la porte de Samos, et Aelenor et Artus entrèrent sans frapper, heureux de trouver dans l'âtre une flambée qui les attendait. Marvane était dans la pièce, et ouvrit un oeil à leur arrivée.

- Bonjour, Aelenor. Samos m'a demandé de guider Artus jusqu'à sa chambre. Il se repose.

Aelenor le remercia et s'agenouilla pour aider son fils à retirer le manteau doublé qui le recouvrait. - Tiens, Artus, voici deux sacs. Dans le premier, il y a tes affaires pour quelques

jours. Le petit cheval que ton père t'a sculpté, la coquille d'escargot que tu as peinte, quelques bonbons de miel et de rose que tu ne trouveras pas ici, et ton vélin d'images.

- Et dans le deuxième ?
- Le deuxième, tu n'en auras pas besoin, tu ne vas pas l'ouvrir, et tu me le rendras intact quand je reviendrai.
- Et si tu ne reviens pas ?
- Alors tu pourras l'ouvrir, dit simplement Aelenor d'une voix étranglée. Ce sont des choses que nous voulons te donner, et te dire, mais seulement si nous ne pouvons plus le faire nous-mêmes...

Artus regarda le sac avec rancœur.

- Garde le sac, je n'en veux pas.
- Marvane, dit Aelenor, peux-tu conserver ce sac à l'abri et me le rendre quand je reviendrai ?
- Bien sûr.
- Alors tout est pour le mieux, et je crois que je devrais partir.

Artus avait gardé un air buté et malheureux, et Aelenor sut qu'elle ne pourrait pas le serrer à nouveau dans ses bras.

Seulement si tu reviens, fit-il dans sa tête.

Aelenor fit luire brusquement sa pierre frontale, et l'Esprit fit refluer ses larmes et lui permit de sourire. Elle fit signe à Marvane de l'emmener.

Alors je reviendrai vite, c'est promis.

Il la regarda encore avant d'emboîter le pas à Marvane, avec une intensité solennelle, et, bien qu'il parût tout petit dans cette pièce étrangère, parmi ce mobilier grossier, Aelenor trouva qu'il était plus courageux que bien des adultes, à l'heure d'affronter la pire angoisse qu'il pouvait imaginer.

Dans la pièce désertée, elle eut un sanglot sec, comme une défaillance de l'âme, et mit plusieurs minutes à se reprendre. Puis elle sortit de la mesure et laissa couler ses larmes sans recourir à l'Esprit. Elle voulait goûter leur amertume, et laisser sortir d'elle, en ce moment de solitude, tout le flot brûlant de sa propre angoisse. Jamais elle n'avait ainsi laissé libre cours à ses larmes - ses yeux la brûlaient tant qu'ils lui paraissaient être des plaies par où coulait son sang enfiévré. Et puis sa respiration saccadée se fit plus lente, et une paix étrange, bien différente de la paix de l'Esprit, succéda aux larmes. Elle se sentait fatiguée, les paupières lourdes, et pressa le pas pour retrouver Keller.

Cette nuit là, ils ne parlèrent pas. Leurs corps se joignirent avec une énergie farouche et presque désespérée, martelant leurs doutes inavoués, leurs peurs sourdes, leurs regrets devant la mort possible, dissolvant tout dans la foudre de leur jouissance.

CHAPITRE 10 : TROISIEME EXPÉDITION

L'aube était grise et pluvieuse lorsque Aelenor et Keller parvinrent à la Porte Nord. Les traces noirâtres des bûchers funéraires, lavées par la pluie, se voyaient encore sur les dalles blanches. Keller jeta un coup d'oeil aux deux énormes vantaux de la porte de métal, entièrement sculptés. Son regard s'arrêta un instant sur la représentation d'un combat entre des guerriers et des créatures écailleuses qui ressemblaient à des serpents ailés. Aelenor le tira doucement par le bras pour le ramener à l'instant présent : les citoyens affluaient, certains préparés pour l'expédition, d'autres pour leur dire au-revoir, d'autres enfin pour saluer le départ du cortège. Jamais Albâtre ne s'était levée si tôt en plein hiver.

On avait décidé de faire appel à toutes les bonnes volontés, et de tabler sur la supériorité numérique, à défaut d'autre chose... Ils étaient donc environ deux cents à partir ce matin - une vraie petite armée de réservistes effarés, peu habitués à se battre, et encore moins à supporter les privations, les fatigues et les attentes interminables d'une campagne militaire. Keller les vit s'attrouper comme pour entrer au théâtre, et, sans vraiment réfléchir, se plaça auprès des portes, dans l'encadrement énorme. Tout le monde n'était pas arrivé mais un groupe déjà nombreux se massait; dans le pêle-mêle du départ - civils et soldats de fortune, accompagnants et membres de l'expédition, échangeant des objets, des recommandations et des larmes.

- Citoyens ! appela Keller de sa voix puissante.

Un silence relatif lui permit de continuer, dans l'air humide et ouaté qui faisait résonner étrangement sa voix.

- La marche d'approche durera au moins deux jours, et peut-être trois. Nous marcherons tout le jour, bivouaquerons, et repartirons dès que possible. Notre nombre, qui est notre atout majeur, nous ralentira, et nous ne pourrons pas faire de pauses. Vérifiez votre équipement, vos chaussures, vos gants. Car le froid va s'infiltrer dans notre chair.

Il y eut quelques murmures, puis Keller reprit.

- Aucun de nous n'est habitué à ce qui nous attend. Et ce qui nous attend, pour l'heure, ce ne sont pas des combats héroïques contre la Guilde de l'Ombre, c'est un combat de quarante-huit heures, et peut-être plus, contre la douleur, le froid, l'épuisement musculaire. Vous devez vous préparer à cela, utiliser l'Esprit pour vous soutenir lorsque vous en êtes capables, vous entraider aussi pendant cette longue marche, dont certains passages sont abrupts.

Je propose que les anciens de l'armée du soulèvement et les anciens membres de la Guilde du Pouvoir se détachent des rangs, pour assurer l'avant et l'arrière-garde. Je les affecterai personnellement. J'ai besoin aussi d'éclaireurs, rompus à la marche en terrain accidenté. Qu'ils se rassemblent autour de Cardone. Aelenor assurera la surveillance spirituelle du cortège mais elle aura besoin de quelques autres utilisateurs émérites de l'Esprit.

A part cela, natifs de Haute et de Basse Ville doivent se mélanger dans les rangs.

Il s'ensuivit un brouhaha grandissant, et une profonde confusion régna sur la place pendant près d'une heure - on se bousculait, on cherchait à parler à Keller, on s'organisait tant bien que mal dans l'entassement des gens et du matériel. Et puis les nuages, qui suintaient depuis tout à l'heure une petite pluie fine et pénétrante, se mirent à crever, et des trombes d'eau commencèrent à dégouliner dans les cheveux, les vêtements. Cela hâta la marche générale, et, comme par un sombre enchantement, le cortège fut soudain en ordre de marche.

Les citoyens qui étaient venus assister au départ, au mépris de la pluie, emmitoufflés dans leurs chapes, virent la longue file humaine se mettre péniblement en branle, l'air déjà las. Ils gardèrent une impression désastreuse de cette mise en route, et lorsque l'arrière-garde disparut à l'horizon, et que les clameurs du cortège se furent

éteintes, ils retournèrent à l'ombre de leurs palais avec au coeur le grand froid des causes perdues.

Le soleil commençait à descendre dans le ciel, et la lumière déjà hivernale prenait des teintes roses. Cela faisait des heures que l'on marchait. Comme Keller l'avait prévu, la grande angoisse du départ était passée - on ne pensait plus à la mort, ni même au combat, dans cette promiscuité bon-enfant; la pluie avait d'ailleurs cédé la place à de belles éclaircies qui avait réchauffé les âmes et les chapes, dans un brouillard où s'évaporait, par la chaleur de la camaraderie, les larmes désespérées de l'aube.

Aelenor et Keller marchaient de front, dans le premier tiers du cortège. Aelenor avait pris avec elle plusieurs des disciples d'Ireyn, rescapés de l'accident, dont la vieille Morgha qu'aucun discours n'était parvenu à convaincre de rester. Mais pour le moment, la surveillance spirituelle était calme - l'esprit de Sornar ne paraissait pas présent. Des conversations leur parvenaient, qui les faisaient sourire.

- Les Pragmatistes n'ont pas osé se montrer ce matin, disait un homme, natif de Ville Basse.
- Ils sont trop pragmatiques et tiennent à leur peau ! plaisanta un autre.
- Vous rappelez vous leur triste discours au Forum ?
- Une honte ! s'écria un natif de Haute-Ville. Jamais Ruben ne s'était exprimé dans un Verbe aussi pauvre !

Keller jeta un oeil à Aelenor.

- Notre chemin va peut-être s'arrêter là, mais nous aurons au moins vécu pour entendre ça ! lui souffla-t-il à l'oreille.
- Oui, dit-elle en riant. Nous pouvons être fiers de cela.

Un peu plus loin devant, Cardone était en train de raconter ses exploits à une jeune native de Haute-Ville, à l'élégante pierre frontale étoilée, qui l'écoutait avec un vif intérêt. Les générations se mélangeaient aussi bien que les origines.

- Comment décrirais-tu l'ambiance du cortège ? demanda soudain Keller à Aelenor.

Elle regarda tout autour d'elle, tendit l'oreille, et son visage souriant revint vers Keller.

- Il y a une sorte de gaieté, dit-elle.

- C'est l'une des leçons les plus inattendues de la guerre, cette gaieté d'avant les combats...

- Puisse-t-elle durer, murmura Aelenor.

Mais elle ne dura guère. La tombée de la nuit et les difficultés pour établir le campement eurent raison de presque toutes les bonnes humeurs; on commençait à se plaindre du froid, des crampes et des ampoules, et les maigres provisions à moitié écrasées qui sortirent des besaces ne constituèrent qu'un triste festin.

On dormit, assommé de fatigue, mais on se réveilla perclus de douleurs. La seconde journée, qui demeura grise du lever au coucher du soleil, fut plus silencieuse et plus terne, comme si une chape de plomb était tombée sur eux. Après le déjeuner, le terrain commença à devenir difficile; il fallait remonter la rivière, parfois passer à gué, ou grimper en s'aidant des mains. La marche fut terriblement ralentie et il devint vite évident à Keller que l'approche prendrait trois jours plutôt que deux. Enfin, au milieu du troisième jour, on arriva à proximité du site. Il fallait se reposer au moins quelques minutes, laisser les tentes et les objets lourds, préparer les armes. Pis encore, il fallait, alors qu'on était à bout de forces, se lancer dans une offensive. Quand Keller regarda les troupes déguenillées et grimaçantes, il consulta les anciens de l'armée du soulèvement.

- Pensez-vous qu'il soit possible de lancer l'offensive dans la foulée ?

- Nous ne marchons que depuis quatre heures, observa Cardone. Ça pourrait être pire.

- Mais regarde-les, ils n'en peuvent plus.

- Crois-tu que d'attendre ici soit vraiment préférable ? demanda Aelenor.
- Non. L'effet de surprise est tout ce que nous avons, en plus du nombre. Nous ne pouvons pas vraiment nous en passer.
- Alors la question n'est pas de savoir si on va le faire, mais comment on va le faire...
- La petite dame ne pourrait pas chanter une de ses chansons ?

Aelenor sourit. Le verbe « chanter » était couramment employé parmi les natifs de Ville-Basse pour désigner l'usage du verbe, et cet usage l'avait toujours amusée.

- Si, je suppose. Une méditation collective ?
- Oui, quelque chose qui repose et qui concentre à la fois, et qui renforce l'esprit de groupe.

Keller toucha tendrement la joue marquée d'Aelenor, en essayant de ne pas songer au fait que ce geste familier n'aurait peut-être pas de lendemain.

Aelenor lui saisit la main, doucement, et la serra, puis elle se tourna vers les troupes effondrées sur le sol. Le terrain était arboré, accidenté, il n'y avait nulle place pour une cérémonie de grande envergure. Il lui faudrait procéder par petits groupes, et demander de l'aide.

- Morgha ! Sauriez-vous vous charger d'une transe collective auprès d'un groupe ?

La vieille femme acquiesça et toutes les deux organisèrent tant bien que mal une séance de méditation collective.

A quelques dizaines de mètres à peine, sous la montagne, Joris échangeait quelques derniers mots avec l'enfant-Sornar.

- As-tu pris ta décision, Joris ?
- Non, Maître. Je saisirai le kairós lorsqu'il se présentera.
- Je te quitte, alors, et te souhaite de ne pas te tromper. Je vais dans ma cellule, que tu auras l'obligeance de fermer de l'extérieur, attendre la délivrance.

Joris ne s'attarda pas, il ferma comme le lui avait demandé Sornar la porte à double tour et lança la clé au loin. Les Frères Sombres attendaient ses ordres; ils s'étaient rassemblés dans la Cathédrale.

Mes frères, déclama-t-il, tandis que sa pierre frontale illuminait la caverne de lueurs dansantes. Voici venu le temps du sacrifice. Le Maître qui nous a tirés du néant et qui nous a offert la puissance et le mépris du monde, le Maître qui a vaincu la mort, nous a choisis pour ce rôle glorieux. Dans cette caverne qui fut pour nous tout l'univers durant ces trois dernières années, nous allons mener notre dernière bataille. Au sein de cette montagne, pour accomplir jusqu'au bout de l'ombre notre devoir, pour faire hurler le métal de la nuit. Nous donnerons la mort dans un ultime rituel, dans une offrande de sang. Nous tuerons et nous mourrons dans l'éternelle nuit, et le jour pour nous ne se lèvera plus.

Au fond de vos esprit endurcis, où règne le Noir, la Mort vous appelle. Elle sera sublime et voluptueuse, charnelle, et vous embrasserez l'acier avec un désir de tout votre corps. La Mort vous appelle, Frères de l'Ombre, son corps blanc rayonne au fond du sacrifice, et vous la violerez, déchaînés, ultimes, dans l'éclaboussement brûlant de votre sang répandu.

Les Frères Sombres étaient rompus à l'exercice de la patience : le temps qu'ils avaient à franchir n'était jamais ni trop court ni trop long, car il était simplement la distance qui séparait les événements, et il n'y avait pas plus lieu de s'en plaindre que de l'éloignement d'un point à un autre dans l'espace. Ils demeurèrent relativement silencieux dans cette étrange caverne où ils avaient rarement pénétré, et qui constituerait donc le théâtre grandiose de leur sacrifice. Joris les entendait à peine, comme s'ils n'étaient pas vraiment humains, et il se prit à mépriser vaguement leur dévouement servile. Allaient-ils, ainsi qu'on les y invitait, mourir dans une ardente explosion sensuelle ?

Et lui-même, qu'allait-il faire ? La loyauté qui avait été son soutien, sa passion, même, pendant plusieurs années, s'était irrémédiablement fêlée lorsque Sornar avait pénétré son esprit; puis la fissure s'était agrandie, et il la voyait aujourd'hui sur le point de voler en éclats. Que pouvait-il lui rester, si cette loyauté le désertait ? Valet d'un maître qu'il n'estimait plus, mais dont il avait peur, pion impuissant de desseins qu'il ne pouvait s'empêcher de juger, et dont il espérait secrètement l'échec, marionnette rebelle et désarticulée qui n'obéissait plus qu'à contrecœur aux fils brisés qui l'actionnaient... Cette vie ne valait pas la peine d'être vécue. Il songea à sa soeur, qu'il avait détestée si fort jadis, et se souvint de cette fameuse nuit de chaos où il avait arraché le fruit de ses entrailles en la tuant à demi. Cet acte lui paraissait étrange, et étranger. La pensée de son neveu emmuré dans son silence l'emplissait de dégoût.

Mais qu'y pouvait-il ? Que pouvait un amant qui avait tué père et mère pour les beaux yeux d'une maîtresse dont il se détournait finalement ? Le meurtre avait ceci de particulier qu'il ne permettait aucun retour en arrière, et laissait sur les mains du meurtrier un rouge indélébile et poisseux qui collait à tous ses actes. La mort donnée appelait la mort reçue; la mort seule était assez radicale pour redevenir soi.

Joris pensa un instant à l'alternative : tomber à genoux, implorer son pardon, pleurer de repentir auprès de sa soeur, qui le prendrait sans doute en pitié. Vivre sous l'éternelle domination de Sornar, qui n'aurait de cesse de l'utiliser, et qui le supprimerait sans pitié s'il s'avisait de le trahir. Non, cette vie était celle d'un lâche, et Joris n'était pas un lâche. Il se sentit un peu plus léger lorsqu'il comprit que sa décision de mourir était déjà prise. Mais il lui restait une autre décision à prendre : allait-il obéir simplement aux ordres de Sornar, et se laisser tuer ? Ou bien allait-il le trahir à la fin ? Sornar avait promis de ne plus quitter l'esprit de l'enfant; c'était là peut-être une occasion unique. Il pouvait retrouver la clé, rouvrir la porte, et étrangler le petit être de ses propres mains. Sornar, avec un peu de chance, disparaîtrait avec son hôte - et si d'aventure son âme maudite réussissait à

survivre, il serait pour toujours peut-être privé de corps. Sa seconde incarnation n'aurait jamais lieu, et, Joris mort, les Frères Sombres dispersés, il n'aurait plus de secte. Ceux de la Cité-Monastère seraient-ils assez forts par l'Esprit pour communiquer avec lui ? Et surtout, privés de chef, n'allaient-ils pas inéluctablement voler de leurs propres ailes, et rompre leur allégeance ? Tuer l'enfant était peut-être le seul dernier acte possible de son existence - l'acte qui réparerait le mal fait à sa soeur, en l'empêchant d'accueillir en son sein la vipère qui s'apprêtait à y nicher; l'acte qui consumerait sa rébellion contre le Maître destitué; l'acte qui rendrait sa propre mort aussi urgente que nécessaire.

Il sortit de sa méditation en entendant les premiers pas des gens d'Albâtre dans le tunnel - ils avaient été plus rapides qu'il ne l'avait pensé, à moins que le temps eût passé vite. Il jeta un regard à ses Frères Sombres, chacun au sommet de sa puissance et de sa concentration, l'oeil étincelant, la lame avide de sang, immobile. Les pas se rapprochaient, dans un bruit grandissant qui contrastait étrangement avec le silence de la Cathédrale. Joris, prompt et évanescent comme une ombre, s'engouffra dans un raccourci et se dirigea vers la cellule de l'enfant.

Il avait jeté la clé au loin et dut se reprendre à plusieurs fois avant de se rappeler dans quelle direction. Il entendait l'enfant qui appelait « Au secours ! Au secours ! » Sornar avait donc commencé à jouer son sinistre rôle, et il était plus vrai que nature. La cavalcade s'était accrue, et le bruit des combats éclata comme un tonnerre, démultiplié dans les hauteurs de la vaste voûte. Il lui fallait se dépêcher. Enfin, il vit la clé luire faiblement dans l'ombre, à la lueur fébrile de sa pierre frontale, et il s'en saisit. Avec précipitation, il l'introduisit dans la serrure, et commençait à la tourner lorsqu'il perçut derrière lui des présences ennemies. Il se retourna en même temps qu'il poussait violemment la porte, et tout se passa très vite à partir de cet instant.

Il reconnut Aelenor et Keller, essoufflés, des éclaboussures de sang striant leur visage. L'enfant continuait à hurler « Au secours ! Je vous en prie ! ». Il rassembla toute sa

détermination et tenta de prendre tout le monde de vitesse - il s'engouffra dans la pièce et tenta de refermer la porte, mais Keller avait été plus rapide et il dut renoncer à cette idée.

« Sauvez-moi! Par pitié ! » hurlait l'enfant. Keller, l'air fou, s'interposait dans le chambranle de la porte, tandis qu'Aelenor, de sa voix de Verbe, lui enjoignait de se rendre. Mais elle ne le regardait pas dans les yeux, et la tentation était facile à repousser. L'enfant paraissait réellement terrifié, il regardait Joris de ses yeux suppliants, et Joris revit en un éclair tous les étranges soins qu'il lui avait donnés depuis sa naissance, et l'espèce de familiarité qui s'était nouée entre eux avant le retour de Sornar... ce ne fut qu'un bref, un très bref instant d'hésitation, mais cela suffit à Keller pour empoigner Joris et le mettre à terre, et à Aelenor pour le foudroyer de son regard d'acier. « Ne bouge plus ! » hurla-t-elle, d'une voix qui prit une résonance gutturale qu'il n'avait jamais entendue.

L'enfant éclata en sanglots nerveux, et se précipita sur ses sauveurs en hoquetant.

Keller, déjà agenouillé, fut le premier qui le tint dans ses bras - la sensation fut intense. Il était de la même taille qu'Artus, mais plus sec, plus maigre, et plus nerveux; c'était son fils, qu'il venait d'arracher à une mort certaine, qui naissait à nouveau. Il était incapable de parler ou de penser, et ne s'aperçut pas que l'enfant, adroitement, se saisissait de la dague qui pendait à sa ceinture.

- Elenor, dit Joris, écoute-moi.
- Tais-toi ! enjoignit-elle avec rudesse.

Il essaya de parler mais la contrainte qu'il avait subie était trop forte. Il était réduit au silence, et ne put rien dire lorsqu'il vit la main armée de l'enfant s'approcher de son coeur. Il regarda l'enfant dans les yeux tandis que la lame s'enfonçait silencieusement dans sa chair, et coupait sa respiration par une douleur exquise. Des yeux profonds et froids comme le fond de l'univers, noirs comme la nuit perpétuelle qui commençait à l'envelopper.

- Que se passe-t-il ? s'écria Aelenor.

Elle se précipita elle aussi à terre, mais trop tard. Les réponses qu'elle cherchait désespérément étaient en train de s'éteindre dans les yeux vitreux de son frère , et du sang lui scellait déjà la bouche.

- Tu l'as tué !

Keller s'écarta, interdit, et tous deux virent l'enfant, minuscule et hoquetant, sa main tremblante baignée de sang, et la dague plantée dans le coeur de Joris.

Ce fut la première image qu'Aelenor eut de son fils - une image qu'elle tenta d'oublier en vain par la suite, mais qui revint souvent la hanter. Cet enfant de trois ans, pâle comme un fantôme, les yeux horriblement cernés de violet et de noir, maigre et malade, cet enfant qui semblait être une effrayante caricature de son fils chéri, la main ensanglantée, et le regard si noir et si insondable qu'elle ne savait rien y lire... Elle fut reconnaissante à Keller de le relever et de le prendre dans ses bras, car elle en aurait été présentement incapable. Elle resta quelques secondes interdite, béante, les yeux fixés sur le visage de Joris qui paraissait figé sur le point de révéler quelque incomparable secret, puis elle lui ferma les yeux.

- Tout va bien, mon petit, murmurait Keller. Ton cauchemar se termine enfin.

- Qui êtes-vous ? demanda la petite voix apeurée.

- Je suis ton père, et voici ta maman.

Aelenor se força à sourire, mais ils furent tous distraits de leur émotion par les bruits des combats qui se rapprochaient. Elle vécut la fin du combat dans une sorte d'état second - Keller lui avait confié l'enfant qui s'agrippait à elle, elle se frayait un passage derrière lui, repoussant les attaques, cherchant le regard des Frères Sombres pour les contraindre. Cela lui parut durer longtemps, mais tout se déroula presque trop facilement - les Frères Sombres tombèrent, les uns après les autres, emportant parfois leurs adversaires avec eux dans une étreinte mortelle. Bientôt les souterrains furent jonchés de cadavres vêtus de noirs, auxquels se mêlaient quelques gens d'Albâtre. Parmi les cris de joie et les

effusions, Aelenor marchait toujours, le regard vide, serrant contre elle l'enfant noueux qui s'accrochait à ses cheveux comme un insecte. Une répulsion secrète l'envahissait, et elle dut utiliser l'Esprit pour lutter contre l'envie viscérale de le déposer à terre avant d'être arrivée à l'endroit du campement. Soudain, l'enfant eut contre sa poitrine un grand frisson, comme un haut-le-corps, et elle s'en inquiéta. Comme elle arrivait à l'extérieur, elle le regarda une seconde fois.

Le tout petit garçon dardait des yeux éblouis et regardait par en-dessous, courbé, comme si le ciel lui faisait peur. Il tremblait. Ses yeux vifs, rapides comme ceux d'une bête traquée, passaient d'Aelenor aux alentours, et revenaient à elle, dans une stupeur indéfinissable. Il était toujours cette caricature d'Artus, mais il emplissait maintenant sa mère de pitié, et non de dégoût, et elle ouvrit ses bras pour l'accueillir. Mais l'enfant ne comprit pas son geste, ni les paroles douces qu'elle prononça; à la vérité, il fronça même les yeux lorsqu'elle lui parla, comme s'il parlait une langue étrangère. Elle essaya en langue noble, en langue vulgaire, mais n'obtint aucune réponse. Il se contracta au moment où elle essaya de le toucher, et elle eut peur de sa réaction, comme de celle d'une bête sauvage. Il la laissa faire, cependant, et en reprenant contre elle le corps maigre et sec, elle se sentit pleine d'une grande compassion, et d'un désir brûlant de l'appivoiser. Cette « deuxième » rencontre se superposa à la première, si différente, et Aelenor, de ce jour, éprouva pour Nox des sentiments violents, et parfois contradictoires, qu'elle ne s'expliquait pas.

Pendant ce temps, Keller fouillait les galeries avec quelques volontaires, et ils ne tardèrent pas à découvrir, dans une petite grotte brillamment éclairée de flambeaux, sur une couche grossière, un corps hideux, effrayant, terriblement brûlé, mais qui paraissait mort récemment. Keller ordonna qu'on le fit sortir, et tout le monde s'écarta, à la sortie du tunnel, devant la vision macabre. Les cadavres étaient nombreux, et des hommes et des

femmes étaient en train de les rassembler et de les trier - les Frères Noirs seraient brûlés sur place, tandis que les citoyens d'Albâtre seraient ramenés à la Cité. Mais ce cadavre-là n'était pas comme les autres - il était supplicié au delà de l'imaginable, et conservait dans sa rigidité même une sorte d'aura qui répandait une crainte sacrée.

Aelenor laissa Nox , qui avait recouvré la parole depuis quelques minutes, aux soins de Morgha, et s'approcha de lui. On la vit utiliser sa pierre frontale, sans doute pour demeurer impassible.

- Il s'agit bien de Sornar, dit-elle.

Un murmure de soulagement parcourut l'assistance.

- Il est froid ? demanda quelqu'un.

Aelenor, sa pierre frontale brillante, toucha la main du cadavre.

- Glacé, dit-elle. Il est bel et bien mort.

Quelques uns crièrent, éclatèrent de rire, se réjouirent. Mais Aelenor demeurait sérieuse et pensive, ainsi que Keller, qui la rejoignit bientôt. Des fables commençaient à courir dans les rangs, se répandant à la vitesse d'une trainée de poudre.

- C'est grâce à Ireyn, disait-on. Sa malédiction l'a finalement atteint !

- Tu sembles déçue, dit Keller en s'approchant.

- Je suis perplexe, admit-elle. Le combat était trop facile, Sornar était déjà mort. La partie était gagnée d'avance, et je ne comprends pas pourquoi.

- N'est-il pas possible qu'ils aient raison, et qu'Ireyn l'ait mortellement blessé ?

- C'est possible, bien sûr.

- Mais tu n'y crois pas.

- Non.

Elle tourna la tête machinalement vers Nox.

- Joris n'a même pas essayé de se battre, il s'est laissé tuer presque sans résistance.

Nous étions venus pour en finir, et nous ne trouvons que des questions sans réponses.

Keller eut une moue dubitative.

- J'aimerais te rassurer, mais je partage ton inquiétude. Ce n'était pas un combat normal.

A quelques mètres, l'enfant se tenait immobile, l'air impénétrable, dans les bras de Morgha. Keller et Aelenor échangèrent un regard - un regard où planait l'ombre de l'inexprimable. Keller ne pouvait pas évoquer les sombres prédictions d'Ireyn, et savait en son for intérieur qu'il ne le ferait jamais. Elle ne pouvait pas décrire l'horreur instinctive que l'enfant lui avait inspirée au premier abord, à cause de la honte terrible qu'elle en ressentait. Ils hésitèrent, leurs langues liées par l'angoisse et le remords, incapables d'affronter la vérité.

- Mais nous avons retrouvé notre fils, dit-il. N'est-ce pas ce qui compte ?

- Si, bien sûr, dit-elle en se forçant à sourire.

- Il a été très éprouvé, continua Keller. J'avoue avoir été surpris par son geste.

- Il s'en remettra, à force de patience, dit-elle.

Ils se regardèrent encore, et scellèrent un accord tacite, spontané, mais qui serait dorénavant difficile à briser : ils ne parleraient pas ouvertement de ce qu'ils pensaient, ou savaient, de l'enfant. Ils enterreraient ces douleurs, ces remords, et cette prophétie funèbre, au plus profond de leur âme, et se joueraient mutuellement la comédie de la normalité.

Un malaise et une tristesse indicibles les prenaient cependant à l'idée de cette transparence perdue, de cette confiance soudain obscurcie, et ils restèrent un moment l'un contre l'autre, tristes d'une même tristesse silencieuse, au milieu de la joie sauvage qui éclatait autour d'eux, parmi les morts, dans cette forêt hostile, où le froid de la nuit commençait à givrer les feuillages humides.

- J'ai peur, murmura Aelenor en posant sa tête contre l'épaule de Keller.

Il l'entoura de ses bras et s'efforça de rire.

- Tu n'avais pas peur avant le combat, et tu as peur maintenant que nous sommes victorieux ?

Aelenor sourit, mais hocha une tête obstinée.

- Notre vie va changer.

Keller l'embrassa sur sa cicatrice, amoureusement.

- Ne pense à pas cela, et regarde dans les bras de Morgha : notre fils s'est endormi.

Et en effet, dans l'abandon du sommeil, le jumeau d'Artus, presque semblable à lui, ne paraissait rien de plus et rien de moins qu'un très petit enfant traumatisé et meurtri.

Aelenor pensa à Artus, si fort que les larmes lui vinrent aux yeux. Tu pourras me rendre le sac, pensa-t-elle, et elle regretta tout à coup qu'il ne fût pas là, à leurs côtés, pour lui insuffler de la force.

CHAPITRE 11 : INVESTITURE

L'attente, à l'intérieur de la Cité, avait été terrible. Six jours interminables, étirés à la limite du supportable - six mornes aubes grises, six pénibles courses d'un soleil d'hiver, six nuits sans sommeil. Presque tout le monde avait vu partir un proche - et les autres, morfondus, avaient été pris d'angoisse à la pensée de l'avenir commun. Si les Frères Sombres résistaient, Albâtre serait à leur merci - à la merci de cet esprit sans corps qui avait déjà pris quatorze braves. Les activités avaient tourné au ralenti, l'on s'était forcé à mâcher la nourriture et à l'avalier, mais la Cité entière paraissait malade, plongée dans un malaise immobile.

Et puis cela avait été le retour triomphal, et la liesse qui de proche en proche avait allumé toute la ville. On n'avait jamais connu une telle effervescence - car, au lendemain de la Révolution, les natifs de Haute-Ville avaient été en deuil. Lorsque les volontaires reparurent, presque tous vivants, et heureux, une joie contagieuse avait unifié la ville; et jamais Albâtre ne fut si bruyamment investie de musique et de cris que pendant la nuit qui suivit.

Le corps de Sornar, unique cadavre de la Guilde de l'Ombre qui eût été ramené, fut exhibé dans une chapelle pendant tout un jour, afin que les natifs de la Haute-Ville, qui l'avaient connu, pussent l'identifier. On remarqua d'ailleurs que son corps embaumé ne présentait aucun signe de corruption. L'ancien Chancelier Ruben avait été l'un des premiers à se rendre sur place, et il était resté longtemps, pensif, devant le corps mutilé. Une fois tous les citoyens rassasiés du spectacle de leur ennemi refroidi, on le brûla, sans observer pour lui tout le rituel funéraire - la crémation de Sornar eut lieu en même temps que celle des autres morts, mais en un lieu différent, et presque sans public. Nul fard n'orna son visage, et un suaire noir, seul, couvrit son corps détruit. Sur les deux cents

citoyens partis six jours plus tôt, cent soixante-seize en revenaient debout. Les autres reçurent les mêmes honneurs que les disciples d'Ireyn, et plus encore.

Aelenor avait été annoncer elle-même la mort de Joris à ses parents, et l'entrevue avait été froide. Ils lui avaient reproché de n'avoir pas ramené le corps. Elle avait protesté, en disant que tous les Frères Noirs avaient des familles en Albâtre, et qu'elle s'était refusée à revendiquer un quelconque privilège.

Artus, qu'Aelenor et Keller étaient allés chercher en pleine nuit, les attendait sur le pas de la porte de Samos, tout habillé, prêt à les suivre, et ses deux sacs sur les genoux. Il était impatient de voir Nox. Ce dernier, apparemment très éprouvé par les événements et la longue marche, parlait peu, et alternait des phases de silence morose et abattu, et des phases d'observation aigüe, où il semblait prendre note de tout ce qui l'entourait. Il parlait rarement, évitait autant que possible les contacts physiques, et s'était plaint beaucoup, pendant le voyage, de la fatigue et du froid.

Le lendemain matin, dans la villa du haut de la Cité, Artus l'avait accueilli en tremblant un peu d'émotion. Aelenor avait observé ses deux fils - Artus un peu plus grand, l'autre, moins bien nourri sans doute, plus petit, mais étrangement musclé. Le même visage dédoublé, l'un doré au soleil d'Albâtre, l'autre pâli au cachot. Artus lui avait adressé la parole très poliment, lui avait dit qu'il était très heureux d'avoir un frère pour pouvoir jouer avec lui. L'autre avait esquissé un sourire, lui avait tendu la main, et lui avait demandé si lui aussi pouvait faire des choses avec son esprit.

Cette question avait étonné Aelenor, mais Artus, très naturellement, avait répondu :

- Non, malheureusement, avant je sentais des tas de choses dans ma tête, mais maintenant je n'ai plus de pouvoir.
- Plus du tout ? avait demandé Nox.
- Plus du tout, avait dit Artus en hochant la tête tristement. Je ne peux même pas jouer au Verbe avec les autres.

- Moi non plus, avait dit Nox au bout d'un moment, je n'ai pas de pouvoir, mais moi, je n'en ai jamais eu.

Artus avait eu un sourire charmant, innocent, et Aelenor avait frémi de voir tant de naturel dans le mensonge.

Ne me trahis pas, Maman. Jamais.

Jamais, Artus, avait-elle répondu mentalement.

- Alors nous serons deux à être infirmes, ce sera plus facile, avait dit Artus en tendant la main à son frère.

Et Artus, comme ses parents, avait scellé avec Nox un pacte mensonger. Aucun des trois n'avait clairement exprimé aux deux autres l'horreur secrète, ou la méfiance instinctive, que l'enfant leur inspirait, et l'enfant-Sornar, sous les apparences les plus banales, fut logé dans cette maison où ils avaient été heureux : il partagea avec eux le pain et les fleurs, les siestes et les bains, et, au bout de quelques jours à peine, sa présence discrète était devenue si habituelle que tout ce qui n'avait pas été dit tout de suite s'enfonça de plus en plus profondément dans les âmes, bien au-delà de toute exhumation possible, comme une écharde enfoncée qui se recouvre de chair, et qui porte en elle le germe invisible de l'infection et de la douleur. Tout l'amour de la famille se reporta d'ailleurs sur la petite Daïla, si innocente et si souriante qu'elle paraissait répandre un sillage d'espoir partout où elle était.

- Comme un oiseau-légende, avait dit Aelenor, et ce surnom lui fut gardé.

Dans la liesse générale des chants de victoire, quelques voix dissonaient cependant. Le chancelier Ruben et ses comparses Pragmatistes s'étaient réunis une unique fois, afin de dissoudre temporairement leur association devant l'échec cuisant qui se profilait.

- Nous avons joué, nous avons perdu, chers amis, avait dit crânement Daphnaé. Vous semblez considérer cela comme quelque chose de très grave, mais vous faites erreur. La Cité d'Albâtre demeure une mine d'or, un champ merveilleux de possibles ouverts à qui sait les saisir... Nous avons largement le temps de nous refaire, et peut-être même de prendre du galon avec le nouveau pouvoir, qui sait ? Je suis pragmatique pour de bon, moi, et s'il est l'heure de changer d'étendard, je rallierai celui d'Aelenor sans hésiter.

Ruben, exaspéré, avait murmuré :

- Vous êtes jeune, Daphnaé. Mais pour moi... C'était la dernière bataille.
- Oh, cessez donc de vous plaindre, Ruben ! Vous êtes du genre à mener un nombre indéfini de dernières batailles, si vous voulez mon avis, et je ne serais pas étonnée de vous voir ourdir quelque nouveau complot d'ici peu...

Sadric avait ri.

- Je suis inquiet pour Albâtre, mais il est vrai que la Cité aura besoin de voix fortes pour marquer l'opposition... Vous ne pensez pas sérieusement tout de même que cet amour du peuple pour Aelenor puisse résister à quelques mois d'exercice du pouvoir ?
- Je ne sais pas, avait maugréé Ruben.
- Bien, avait coupé Daphnaé. Personnellement, j'irai applaudir les vainqueurs, et me montrer si bonne perdante qu'on m'admira encore plus que si j'avais gagné... Le théâtre m'a appris bien des leçons, et l'une des plus utiles est la suivante : chaque rôle a ses avantages, même les seconds, même les plus brefs, et l'on peut briller et se faire remarquer à n'importe quelle place. Le tout est de faire partie de la distribution.
- Voulez-vous de la compagnie ? demanda Ruben.
- Ah non, mille fois non ! Me montrer en compagnie d'un triste sire qui incarne la lâcheté ? Et puis quoi encore ? Refaites-vous une image, mon vieux, et ne m'approchez pas d'ici là !

Et elle était partie, laissant Ruben à ses ruminations stériles.

Les élections, qui s'étaient tenues, selon le programme prévu, quelques jours après le retour de l'expédition, n'avaient été une surprise pour personne : le peuple avait massivement choisi Aelenor pour le guider, et la cérémonie de l'investiture devait avoir lieu au quatrième jour de la lune des Brèves. Un comité avait été chargé d'organiser la cérémonie, et Aelenor, la veille au soir, reçut Aumon chargé de l'informer du déroulement des pompes civiques.

Il la trouva dans sa petite villa, si discrète et si charmante, en compagnie de sa nombreuse famille. Les deux garçons jouaient, assez sérieusement, dans un coin du patio, tandis qu'Aelenor et Keller se penchaient sur la petite Daïla qui gazouillait. Le vestibule était réchauffé et éclairé par un feu agréable qui brasillait dans les vasques. Il songea qu'il venait quasiment détruire le tableau de famille qu'il voyait sous ses yeux - et se demanda à quoi ressemblerait la villa d'Aelenor, dans dix ans, lorsque le Pouvoir aurait recraché sa coquille, après avoir sucé d'elle toute sa moelle. Il fut cependant accueilli avec chaleur, et n'eut pas l'impression d'être la cause de la gêne indéfinissable, de l'atmosphère légèrement oppressante, qui régnait dans la maison.

- Aelenor, je crains de devoir abuser de votre temps...

- Mon temps n'est plus à moi, j'en ai bien peur.
- A partir de demain, seulement, corrigea Keller.
- Et seulement pour dix ans, ajouta Aumon...

Tous les trois eurent un rire un peu forcé.

- Je suis peut-être la seule personne à mesurer pleinement le sacrifice que vous faites, Aelenor, continua Aumon. L'exercice du pouvoir m'a littéralement épuisé, et je ne me suis jamais senti mieux qu'en le déposant en d'autres mains.
- Ainsi, vous me passez le mauvais oeil ? rit Aelenor.

- Je me décharge d'un fardeau, qui, je le sais, sera plus léger sur vos épaules que sur les miennes.
- Peut-être, Aumon, et peut-être pas... Mais ne soyons pas pessimistes, ce soir.
- Comment allez-vous vous organiser ? demanda encore Aumon. Où pensez-vous résider ?
- Cette maison est sans doute trop petite, et trop éloignée du centre, où je vais devoir me tenir la plupart du temps. Il faudra sans doute songer à loger dans quelque palais d'apparat, soupira Aelenor.
- Cela sonne bien, un palais d'apparat, n'est-ce pas les enfants ? dit Keller.

Artus et Nox ne répondirent pas.

- Cela sonne triste et froid, pour moi, dit Aelenor. Mais je suppose que nous n'aurons pas le choix.

Keller prit sa fille dans ses bras et salua amicalement Aumon.

- Je vous laisse travailler, dit-il en sortant.

Aelenor et Aumon restèrent pendant près de deux heures dans le vestibule. Keller disparut avec les enfants et se retrouva, étrangement, à la porte de chez lui, à la porte de sa femme, dépossédé. Il installa les garçons dans une chambre, laissa la petite fille endormie dans son berceau, et s'assit sur le bord d'une fenêtre, pensif. La lumière déclinait vite dehors, et le jour qui filtrait par les fenêtres était déjà obscur. Il se rappelait les jours lointains de la Frontière, lorsqu'il n'était qu'un tavernier bourru qui invectivait les étudiants de la Haute-Ecole. L'indépendance avait été alors son unique but. Il se rappelait le rêve éveillé des premières lunes avec Aelenor, il se rappelait les leçons de langue Noble chez Keytel, il se rappelait les entraînements de Setan. Il se força à se rappeler aussi la Nuit de la Révolution - et puis sa folie, sa perte de mémoire, ses trois années de tranquillité et de renaissance à l'ombre de Naïma... Aujourd'hui, il avait retrouvé un nom, une mémoire, l'amour des siens; il avait même retrouvé son fils perdu. Albâtre passait aux

mains d'Aelenor, qui était, il en était sûr, le meilleur guide qui fût. Mais lui, Keller, qu'allait-il faire de sa vie ? Quelle était son oeuvre ? Naïma lui avait dit de retrouver la mémoire et la femme qui l'attendait. Son oeuvre n'allait-elle pas au-delà ? Le sentiment d'une dépendance presque douloureuse envers Aelenor le prenait à la gorge. Qu'allait-il faire sans elle ? Elle poursuivrait sa voie, qui était de créer une Cité Juste. Mais lui ? Serait-il éternellement dans son ombre à elle ? Fallait-il qu'il se dévouât corps et âme à une oeuvre qui n'était pas la sienne ? Il se rendait compte brutalement que, selon la terminologie des Spiritualistes, il n'avait pas fini de devenir. Il ne se connaissait pas. Sa perte de mémoire n'avait été qu'un avatar de son sentiment d'absence d'identité. Bâtard, issu des deux villes, père et assassin. Ces mots soulevèrent dans sa pensée le souvenir des paroles funestes d'Ireyn, qui frappèrent sa mémoire comme un coup - « Rien n'est conjecture. Il en sera comme je te le dis. Tu élèveras Daïla parce que je mourrai des oeuvres de Sornar. Artus mourra peut-être aussi. Et tu seras mis face à ce choix.

- Tuer mon propre fils ?
- C'est la seule façon de détruire Sornar, Il faut le prendre au piège de ce nouveau corps. Attendre qu'il y soit ancré solidement, qu'il soit à nouveau mortel. Et le tuer à ce moment là. »

Et ce souvenir, comme un astre maudit versant sur le monde une lumière effrayante, éclaira toute sa conscience. Son rôle était là, écrit avec le sang d'Ireyn, gravé dans sa mémoire par sa contrainte. Son oeuvre était de préserver le monde de Sornar - c'était à lui qu'incombait ce devoir fatal, ce fardeau bien plus lourd que celui que s'appropriait à endosser Aelenor en grande pompe. Tuer la chair de sa chair lorsque le jour serait venu. Et se taire en attendant.

Keller eut un long frisson d'épouvante devant les années qui le séparaient de son acte : faudrait-il élever cet enfant, en sachant que l'esprit du mal logeait en lui ? Il se dirigea, sans savoir ce qu'il faisait, dans la chambre où Artus et Nox continuaient leur jeu.

Des pierres noires et blanches étaient disposées par terre entre eux, sur un vélin où ils avaient dessiné une sorte de territoire. Les enfants ne l'avaient pas entendu, et Keller les observa un long moment.

Nox parlait peu, mais toujours spontanément avec des mots choisis, qui trahissaient une éducation qu'un enfant de trois ans élevé dans un cachot n'aurait pas dû avoir. Il était toujours très calme et très poli - lorsque tout le monde s'était attendu à accueillir un enfant perturbé et potentiellement violent. Il imitait les attitudes et le phrasé d'Artus, à la perfection, et s'était coulé dans le moule du jumeau avec une facilité surprenante. On était insensiblement passé de « Artus » à « les garçons », sans heurt, sans problème d'aucune sorte. Son enfance, surtout avec une mère occupée par le pouvoir, se passerait probablement sans attirer l'attention. Tout cela ne confirmait-il pas ce qu'avait dit Ireyn ?

Soudain, Nox eut une sorte de spasme, un haut le coeur, et se recroquevilla contre le pied du lit, hébété, méconnaissable. Artus l'entourait de ses bras avec sollicitude - et Keller fut frappé par son changement soudain : plutôt taciturne et réservé ces derniers jours, il redevenait l'enfant affectueux et expansif qu'il avait connu auparavant. Pourquoi ?

- Il est parti, murmurait-il à l'oreille de Nox. Il est parti, Nox, il ne reviendra pas tout de suite. Il faut t'entraîner à parler, Nox. Dis ton nom. Nox. Nox. Comme moi.

Keller, qui surprenait toute la scène sans pouvoir ni en détacher les yeux, ni y prendre part, sentait son coeur battre la chamade. L'enfant regardait Artus avec stupeur, et penchait la tête comme pour imiter le mouvement de ses lèvres. Il produisit quelques sons inarticulés, qu'il répéta jusqu'à ce qu'ils ressemblent vaguement à un « o ». Puis Artus leva un doigt en l'air d'un air impérieux, et reprit ses distances; Nox eut un nouveau spasme, légèrement différent, et retrouva l'usage de la parole.

- Tu as encore fait un malaise, lui dit Artus très poliment. Veux-tu que j'appelle Maman ?

- Non, merci, Artus, dit Nox. Je veux bien continuer à jouer.

- D'accord.

Keller, interdit, recula de quelques pas pour rejoindre l'ombre du couloir. Trois certitudes venaient de prendre racine en lui. La première, était que son fils était possédé par Sornar. La seconde, était qu'il ne pourrait jamais le tuer. Il revint à la fenêtre, presque pantelant, l'esprit tourné par les mille questions qui s'y pressaient en foule. Fallait-il en parler avec Artus ? Celui-ci semblait parfaitement comprendre la situation, jouer le double jeu nécessaire, et essayer de sauver son frère du mutisme où il avait été enfermé. Comment pouvait-il être assez fort, assez sage, pour tenir ce rôle ? Cet héroïsme enfantin, qui obéissait à un instinct plutôt qu'à la réflexion, le laissait pantois.

Quand Aelenor parut, souriante, sur le seuil, et qu'elle le trouva dans cette mortelle agitation, il se réfugia dans ses bras, et ses yeux, bien qu'il les fermât avec toute la force de ses paupières, répandirent des larmes qui brûlaient.

- Je resterai toujours là pour toi, Keller, dit maladroitement Aelenor.

Keller eut envie de tout lui dire - et peut-être aurait-il dû le faire. Mais les paroles d'Ireyn résonnaient à sa mémoire : « Ne le dis pas à Aelenor. Elle t'en empêcherait ». Artus non plus, d'ailleurs, ne lui avait rien dit. Sans doute ne devait-elle pas savoir.

Il la serra avec une passion malheureuse, et ne dit rien. Mais sa troisième certitude n'en était pas ébranlée : il ne pourrait en aucun cas vivre dans ce mensonge quotidien pendant toutes ces années.

Le lendemain, ainsi que le Comité l'avait décidé, Aelenor, parée de sa tenue blanche devenue traditionnelle, et de sa coiffure spéciale, se leva une heure avant l'aube et sortit dans les rues d'Albâtre. On l'attendait, dans la nuit froide, partout. Des hommes, des femmes, des enfants, portant des flambeaux, étaient rangés le long des bâtiments - le bruit de leurs voix était étouffé par la nuit. Quand Aelenor passait, les gens lui emboîtaient le pas, et la suivaient. Elle fit ainsi le tour que lui avait détaillé Aumon sur une carte la

veille au soir : d'abord un tour de la Haute-Ville, puis un tour en Ville-Basse, pour finir par s'arrêter sur l'ancien Canal-Frontière où un large espace avait été dégagé. Là, tourné vers l'Est, on attendit à la lueur des flambeaux le lever du soleil. La chose avait-elle été calculée par les géographes spécialisés dans les sciences du temps ? En tout cas, le lever du soleil, qui avait été pâle et gris les derniers jours, fut ce matin-là rougeoyant et d'une délicate beauté. Il apparut à l'horizon des montagnes, bien après les premières lueurs, et lorsqu'il franchit cette barrière d'ombre, une lumière vive, une chaleur bienfaisante se répandirent sur la foule. Aelenor regarda un instant les citoyens d'Albâtre tandis qu'ils avaient encore le visage tourné vers l'Est. Un nombre non négligeable d'entre eux avait des larmes sur le visage, sans qu'elle pût savoir si c'était le froid, la tristesse des pertes récentes, ou bien l'émotion qui les étreignait.

On commençait à se tourner vers elle, et elle fit luire généreusement sa pierre frontale.

Citoyens libres d'une Cité Libre, je suis votre servante.

Des acclamations fusèrent.

L'heure n'est pas aux longs discours - et en hommage à la Diseuse Essentielle qui nous a remis sur le chemin de la Justice, je ne voudrais prononcer qu'une phrase. Que cette phrase vous accompagne tout le jour, qu'elle tinte à votre esprit comme une musique, qu'elle vous imprègne de son sens.

Le silence était maintenant profond, recueilli.

Nous sommes responsables de toutes les injustices dont nous sommes témoins, et de tous les maux que nous ne cherchons pas à soulager.

Tout le monde attendait qu'Aelenor continue, mais elle se tut. Elle ne reprit que quelques minutes plus tard, après avoir regardé cette foule, son visage nu exposé à la face de la multitude, sans le fard de la parole. Il y avait dans cette foule bien des visages qu'elle reconnaissait, et à qui elle accordait un sourire, ou un regard personnel: Keller et les garçons, Morgha, Cardone, Sadric, Fabriz, Jémira, mais aussi les anciennes servantes de

la Frontière, ses camarades de classe de la Haute-Ecole, ses parents, Zorastre, Daphnaé, ses voisins, d'anciens amants qui avaient partagé avec elle les Plaisirs de la Chair, des enfants de Ville-Basse à qui elle avait appris à lire, à utiliser le Verbe, à se défendre des chafouins. Ils étaient tous là, chacun témoin d'une époque révolue de sa vie, chacun avec une expression différente, mais tous la considéraient gravement. Elle n'était plus leur voisine, leur professeur, leur partenaire, leur ennemie. Elle était leur chef, et de tous leurs regards multipliés, ils l'enfermaient dans ce rôle, et la séparaient d'eux.

Je garderai cette Cité de l'injustice et de l'indifférence, autant que je le pourrai.

La pierre frontale s'éteignit, et les acclamations explosèrent - on la porta en triomphe, jusqu'à la statue d'Albâtre que les rayons du soleil levant nimbaient de gloire. « Ils font de moi une statue », songea-t-elle, prise d'un vertige, mais personne ne prêta attention à l'expression effarée de son visage. Elle ferma les yeux, se pénétra du bruit de la liesse, des clameurs où chantaient les lendemains, et se laissa aller, oublieuse et presque défaillante, à l'émotion énorme, informe et sans nom, qui montait du peuple comme une marée.

Keller et les enfants la regardaient de loin, emplis d'une tristesse singulière.

- Maman a dit que nous étions responsables de toutes les injustices dont on était témoin, dit Artus à Keller.
- Oui. C'est une parole très sage, et lourde de conséquences pour la Cité.
- Mais... pour les injustices qui n'ont pas de témoin ?

Keller regarda Artus au fond des yeux. Ils se comprenaient, sans se parler, et se tenaient par le regard comme s'ils s'étreignaient. Artus parlait de son frère sacrifié, que personne ne cherchait à soulager, à part lui. Savait-il que Keller avait justement été témoin de la scène de la veille ?

- Il faut parfois savoir attendre, Artus, mais toutes les injustices, même les plus secrètes, devront un jour être réparées.

Artus parut soulagé, et fit à son père un radieux sourire.

- Maman sera Albâtre, maintenant, dit-il en regardant son frère.
- Oui, répondit Nox. Maman ! répéta-t-il avec une intonation étrange, indéfinissable, où pointait une impossible ironie. Maman sera Albâtre.

Et Keller, épouvanté, tourna la tête vers Aelenor, qui, au loin, disparaissait dans l'océan humain - et quand il la perdit de vue tout à fait, il prit soin de cacher le malaise grandissant qui s'était sournoisement emparé de son cœur - et sa pierre frontale parfaitement ronde, brusquement, diffusa une lumière ardente.

FIN DU TOME 2